

Migrations au Diamaré et ses abords : de la Préhistoire à l'Histoire au Cameroun

*Le choix est entre une histoire
qui apprend plus et explique moins
et une histoire
qui explique plus et apprend moins.
(P. Veyne).*

par

Alain Marliac*

*Texte présenté au XIII^e Colloque International MégaTchad, " Migrations et mobilité sociale dans le bassin du lac Tchad ". Maroua (Cameroun), Octobre 2005**.*

* DR (R) à l'IRD, Centre de l'Île de France 36 Av. H. Varagnat 93143 BONDY Cedex, France.
>marliac@bondy.ird.fr<

** MégaTchad : <http://www.uni-bayreuth.de/afrikanistik/mega-tchad>

Alain Marliac*

Archéologie et actualité dans l'Extrême-Nord camerounais**

*" La science est la socialisation,
dans le monde que nous vivons,
d'êtres invisibles jusqu'ici
et qui ont des applications
très particulières "*
Bruno Latour 2003

* DR (r) à l'IRD Centre de l'Île de France, 32 Rue H. Varagnat 93143 BONDY Cedex. France.

** cet essai est dédié à mes collègues le Pr. Eric Taladoire et Emile Lebris DR,, respectivement membre et Président de la Commission des Sciences Sociales de l'IRD (France).

Résumé :

Sont rassemblées dans ce texte, les données archéologiques concernant les peuplements humains les plus anciens des régions nord et extrême-nord du Cameroun pour lesquelles seules des hypothèses très générales ont un sens, et les données concernant les peuplements plus récents.

Pour les derniers, surtout à compter des XVI^e/XVII^e siècles, l'association de données disciplinaires variées peut permettre quelques hypothèses raisonnables de cultures et de migrations. Il demeure que ce traitement néglige pour la période récente, le sens que les termes 'culture' et 'migration' ont pu ou peut avoir pour les individus et groupes vivants concernés à propos de leurs propres passés avec ou sans 'migrations', comme à propos de leurs activités actuelles et futures.

Aucun véritable développement ne se fera si l'on pratique l'évitement de ce problème de traduction entre savoirs (Marliac 2005c). Qu'il soit voulu ou résulte simplement d'un mode de pensée sur lequel nous n'avons encore que très peu de recul (*la Constitution moderne*), il conduira à une impasse sociopolitique éventuellement dramatique.

Abstract :

We have gathered in the following text, archaeological data concerning the earliest human settlements in North and Extreme-north regions of Cameroon for which only general hypotheses have some sense, and data concerning the more recent settlements.

For the last settlements mainly counting from XVIth/XVIIth centuries, the association of data from varied disciplines may allow some reasonable hypotheses upon cultures and migrations. This treatment, however, neglects for recent periods, the meaning that the terms 'culture' and 'migration' might have had or have for living individuals and groups concerning their own pasts, with or without migrations as well as concerning their today and future enterprises.

Not any real development will succeed if the problem of translation between knowledge is avoided (Marliac 2005c). Be it wanted or simply the outcome of a way of thought upon which we still have very little detachment (*Modern Constitution*), it will lead to a sociopolitical cul-de-sac, possibly dramatic.

De quoi parlons-nous ?

Pour un état des lieux plus précis, centré principalement sur le Diamaré et ses lisières en ce qui concerne les peuples préhistoriques, je renvoie aux quelques rares ouvrages de réflexion ou de synthèse : David 1976, 1981, Marliac 1982, 1991, Langlois 1995, McEachern 1996, Delneuf *et al.* 1998, Marliac, Langlois 2001, Holl 2002, Marliac 2005a. Dans cet ensemble, les chapitres dédiés aux peuplements postnéolithiques - *i.e.* entre le début de l'ère et le XIX^e siècle - intéresseront majoritairement je pense, les collègues présents à ce colloque. Parmi eux ce seront bien évidemment les peuplements les plus récents sur lesquels, ensemble, nous pouvons travailler.

Cadres

Premier point de mon exposé : **migration** est - comme tous les mots - ambigu. Certes, les hominidés, puis les *homo erectus-ergaster*, plus tard *homo sapiens*, ont migré à l'intérieur de l'Afrique dans des environnements de savanes plus ou moins boisées, selon les climats et les obstacles... En même temps, ils ont migré vers l'extérieur du continent par les ponts géographiques naturels (Picq & Coppens 2001, tome 1 ; Moncel & Falguères 2004). Je ne pense pas que le thème du colloque comprenne aussi ces migrations très anciennes toujours sujettes à discussions et hypothèses selon les restes osseux découverts, les ambitions personnelles, et selon le climat politico-théorique en place lors des découvertes... Je ne ferai ici que les mentionner puis les abandonner rapidement aux spécialistes paléontologues et géomorphologues (dont nous, archéologues, attendons toujours impatiemment l'alliance au Nord du Cameroun). Ils en discutent mieux que nous, sous l'angle naturaliste¹. Nous soulignerons au passage que la recherche archéologique camerounaise dans ce domaine préhistorique reculé dispose de pistes porteuses d'espairs de découvertes...

Deuxième point important : " *Archaeology is anthropology or it is nothing* " ⁹. Tout ce qui va être avancé dans mon article procède – faut-il le rappeler ? – d'un point de vue anthropologique.

¹ Nous avons déjà parlé, ailleurs, des répercussions que les découvertes en paléontologie humaine ont

Ce sont, en effet, les modèles adoptés par l'anthropologie en général pour décrire, expliquer puis théoriser sur le comportement des hommes en sociétés, qui soutiennent l'interprétation en archéologie. Les vestiges analysés par l'archéologie (de même que les relations entre eux), associée à d'autres disciplines, ne parlent pas par eux-mêmes, mais prennent sens, le plus souvent comme hypothèses plutôt que comme démonstrations, grâce à l'anthropologie. Ainsi, ce sont les " migrations " connues, analysées, théorisées par l'histoire, l'anthropologie, et plus ou moins solidement définies par elles, qui servent ici de modèles (Anthony 1990).

Troisième point : nous ne discuterons pas ici de la classification générale des cultures pré et protohistoriques : paléolithique, néolithique, postnéolithique/ Age du Fer, étant entendu qu'elle est toujours réajustable et réajustée quand faire se peut ou se doit, à l'aide parfois de nouvelles dénominations, parfois plus souples comme Early/Middle/Late Stone Age. Je lui préfère : pré-Acheuléen/Acheuléen/post-Acheuléen/post-Acheuléen-Final ou Late Stone Age/Epipaléolithique avec ou sans poterie, puis Néolithique/post-néolithique, sans séparer ces périodes en blocs distincts et imperméables.

Quatrième point : seront oubliées dans le raisonnement, les frontières politiques actuelles au profit d'un secteur plus large mais assez imprécis allant des rives du lac Tchad à la moyenne Bénoué, et se centrant sur la plaine du Diamaré (Cartes 1, 2 et 4).

Cinquième point : les données préhistoriques ou paléogéographiques recueillies et analysées sont à mon sens encore grandement insuffisantes pour l'essai de modèles précis tirés des travaux sur la migration en général. Pauvres et éparpillées sur des km², parfois groupées, parfois isolées, elles se prêtent très mal à des interprétations migratoires à partir de telle ou telle configuration de traits (culturels, architecturaux, technologiques..), sauf à des échelles encore trop générales.

Terrain

Globalement, et techniquement pour les préhistoriens, on ne peut passer sous silence que l'histoire géologique remuante de la région (paléoclimats, volcanisme, transgressions, remblaiements, alluvionnements, tectonique, etc..) a amassé, répandu, puis déblayé, fossilisé et emporté d'énormes masses de sédiments (Morin 2001) dans

au regard de l'Histoire ou de l'Evolution telles que certains les définissent (MARLIAC 2005b).

lesquels se trouvaient les vestiges (naturels ou culturels) sur lesquels nous nous appuyons pour raisonner.

On peut simplifier le tout par la formule 'Gavaud-Brabant' (1985) : les bas-bassins répondent par l'accumulation de matière aux arrachements de matière des hauts-bassins, l'ensemble tendant ainsi vers un équilibre, souvent remis en cause par la tectonique, les climats et les morphopédogenèses.

Les résidus du Pléistocène ancien sont rares, probablement abîmés, et de plus enfouis, profondément ou pas, dans les bas-bassins, dont celui en subsidence du lac Tchad, ou piégés selon leur âge dans de rares dépôts, parfois haut perchés par les inversions de relief dans la région de la Haute-Bénoué (Marliac 2005a, Chap. I). Ils continuent d'être, dans ce dernier cas, en voie d'érosion et même éventuellement, avoir été déplacés et repositionnés sous les poussées d'une tectonique toujours vivante (subsidence du bassin lui-même) et sous l'action de morphopédogenèses ultérieures. Il reste donc beaucoup de travail pluridisciplinaire à effectuer, sur le terrain comme au laboratoire, avant de penser répondre raisonnablement pour la préhistoire ancienne à la question du colloque. Toutes les formations du pléistocène sont à prospecter, comme par ex., les argiles sableuses des terrasses de la Bénoué considérées pléistocène final (14 000 BP) par P. Brabant et M. Gavaud (1985)² ou les hauts glacis cuirassés du bassin de la Vina (Haute-Bénoué), en commençant, par économie de moyens, par les sites exposés.

Quant à ce que j'appelle ici préhistoire récente, c'est à la fois l'état de sécheresse générale établi depuis le dernier Méga-Tchad, malgré quelques sautes humides bien relatives, associé aux activités agricoles, pastorales et architecturales des peuplements traditionnels néolithiques puis surtout postnéolithiques, qui a contribué à l'érosion des sols et, partant, à la disparition totale ou partielle de nombre de sites. En même temps on doit rappeler que - localement - la subsidence toujours active du bassin a pu - dans la zone des yaérés par exemple³ - fossiliser des sites du néolithique au

² Ce seraient de bons thèmes de maîtrises et thèses pour les étudiants en géographie physique de l'Université de Ngaoundéré, ajustables à des thèmes de préhistoire.

³ Ainsi le dépôt des argiles noires à nodules carbonatés dans les yaérés se passe après 10 000 BP et celui des argiles vers 3 500 BP, (Cf. Fig. 11 *in* Marliac 2005a).

postnéolithique ancien (devinés grâce à des sondages hydrogéologiques profonds anciens), qu'il faudra un jour fouiller et exhumer⁴.

On entrevoit mieux pour ces périodes de quelles migrations on peut parler mais on saisit aussi dans le même temps, plus on s'approche de l'actuel combien le terme pose problème : comment parler de migrations sans définitions d'icelles et dénominations de différentes natures de ce qui migre, à quelle échelle, sous quelle forme, de quelle façon et pourquoi ?

Il s'ensuit clairement que les progrès de la recherche préhistorique ne sauraient se passer des sciences de la Terre que j'appelle, une nouvelle fois, à participer à ces programmes centrés sur le bassin du lac Tchad et qui leur conviennent. Leur présence est non seulement indispensable mais, de plus, pleinement respectée.

Positions

Je terminerai cette introduction

-1° en me positionnant à l'écart des habituelles querelles qui s'éternisent inutilement, à propos de termes publiés en paires d'opposés : diffusion/invention, local/global, néolithique/postnéolithique, naturel/culturel, scientifique/non-scientifique, etc... Je considère ces paires comme obstacles à la recherche au sens large du terme dans la mesure où elles obligent à basculer d'un absolu à un autre alors que tout se passe au milieu, entre eux et ne débouche - sous la pression de la *Constitution moderne* (Latour 1991) - sur eux qu'au terme d'une purification traduite dans des mots, supposés porter avec eux leurs propres bornes (Latour 1991). La tendance réductrice des terminologies (illustrée dans les sciences dites 'dures')⁵, doit être reconnue par les analystes afin d'être surmontée, surtout dans le domaine des sciences humaines (Cf. le principe d'*irréduction* proposé par B. Latour).

Ces oppositions – filles de la séparation ontologique Nature/Culture de la *Constitution moderne* (Marliac 2005b), fonctionnent toujours cependant, ne serait-ce que par auto-reproduction, par inertie, comme objectifs et repères pour la recherche, ou outils d'autres constructions théoriques, anthropologiques mais aussi politiques, et je ne saurais donc les passer sous silence totalement.

⁴ Nous proposerions de porter la profondeur des fouilles à 10/12 m, principalement dans la plaine transdunaire à partir des buttes anthropiques repérées au NNW de Mongossi, mais avec les moyens techniques adéquats car la dangerosité augmente avec la profondeur.

⁵ Où d'ailleurs on oublie trop souvent qu'elles peuvent, et sont souvent, rediscutées lors de

-2° en rappelant que je ne fais qu'effleurer ici la pratique de ma discipline, la " théorie " de celle-ci ayant été discutée ailleurs (Marliac 2005b) et par d'autres, et étant réexaminée dans une autre publication (Marliac 2005c).

Les très anciennes migrations préhistoriques

Pour la préhistoire la plus reculée, pré-Acheuléen/Early Stone Age, pas d'indices de migration, même si rien ne l'exclut au Cameroun du Nord. Des objets couramment associés aux plus anciens hominidés (australopithécins) ou aux singes anthropoïdes (Beaune 2004), ont été découverts un peu partout en surface : sphéroïdes et subsphéroïdes piquetés, et galets cassés patinés dans des positions géomorphologiques indicatives parfois de périodes très anciennes.

La découverte récente au Tchad central, d'un australopithécine (*australopithecus bahrelghazali*) puis d'un hominidé (*sahelanthropus tchadensis*) - controversé - du Miocène supérieur au Jourab : l'homme de Toumaï (Brunet *et al.* 1995, 2002), détrônant la Rift valley de sa place de *berceau de l'humanité*, relance l'intérêt de nouvelles prospections par mes successeurs camerounais, associées aux sciences de la Terre, sur certaines aires de ce pays déjà classées au pléistocène ancien sous divers critères disciplinaires (Marliac 2005a, Chap. I § *Suggestions*, Marliac & Brabant 2005).

En ce qui concerne ces très anciens hominidés - entre pré-Acheuléen et Acheuléen - des migrations entre les divers milieux que les paléoclimats établissaient dans notre région ont eu lieu très probablement. Au niveau continental on peut inclure le bassin du lac Tchad où nous nous trouvons, sur la base de l'ouvrage de référence de P. Picq et Y. Coppens (eds., 2001, tome 1 : 343-347 et Chap. 8), dans la première migration signalée par les préhistoriens, géologues et paléontologues : celle d'*homo ergaster*⁶ sortant d'Afrique entre 2 et 1,5 M.A. Je ne discuterai donc pas outre, chaque sous-continent tirant à soi, selon le hasard des découvertes, le fameux 'berceau de l'humanité' (ouv.cité, tome 1, Chap. 8).⁵

controverses.

⁶ On réserve désormais l'appellation *homo erectus* plutôt aux fossiles d'Asie (Chine, Indonésie..). certains d'ailleurs mettent désormais en cause l'origine uniquement africaine des *homo ergaster/erectus*.

Acheuléen

Plus fréquents, des objets de l'Acheuléen ancien (galets aménagés très patinés de Kontcha, Roum, Mokorvong, sites à réétudier) ont été découverts *in situ* ou en surface, eux aussi dans des situations géomorphologiques souvent caractéristiques (Marliac 2005a, Chap. I).

L'Acheuléen moyen est présent avec quelques sites à réétudier (Kaewo, Djamboura, etc..) avec nécessairement l'appui des sciences de la Terre. Un seul indice (encore bien solitaire...) de l'Acheuléen final exhibant la technique Levallois, me permettrait de proposer un rattachement des sites de surface de Sanguéré, près de Garoua, aux 'atériens' du Sahara Oriental tout en suggérant que leur supposée migration a pu aussi bien être Sud>Nord qu'inversement Nord>Sud...(Marliac 2005a, Chap. I). L'atérien - faciès oriental - daté entre 40 000 et 20 000 BP au Niger (Tillet 1983) - peut être venu au Sahara depuis le Sud avant l'aride Kanémien comme il a pu quitter le Sahara et se diriger plein Sud dès l'installation de cette phase sèche. Rien n'empêche – sur ces vastes espaces et immenses durées, immensément vides de données – d'inverser le scénario traditionnel N>S, comme le suggérait déjà J. D. Clark en 1962 : *"The general trend appears to have been for peoples to move down in the subcontinent, at least in historic or protohistoric times, though this does not exclude the fact that important movements have taken place in the opposite direction, especially during the warmer and wetter climate that followed the end of the Pleistocene in the Sahara"*(ouv.cité : 2) ou encore : *" Relationships between the Aterian groups in the southern and eastern Sahara /.../ were probably with populations in the northern savannas of Equatoria (Cameroon and Central African Republic) "* (Clark 1980 : 548).

Post-Acheuléen

Le Pléistocène supérieur-final voit apparaître, mais assez maigrement, des industries (paléolithique final) avec discoïdes et éclats, parfois laminaires, comme à Figuil (daté ≈ 15 000 BP ; Marliac 1973, 1974a et b, 1987 ; encore que l'industrie lithique associée puisse être plus ancienne soit ≈ 50 000 BP), puis des industries à éclats laminaires dispersées en surface sur les glacis douroumiens érodés (Douroum, Paha, Djokoli Louvar, Otéré..), ce sont les 'ensembles douroumiens'. Les 'ensembles GK' en plaine, sur les surfaces érodées antérieures à la formation de Golonghini et les 'ensembles HT' collectés sur les très hautes terrasses caillouteuses ou les rares résidus

conglomératiques des hauts bassins des Mandara : (vallée N>S des mayos Louti, Tiel, Oulo et leurs affluents de rive D) (Marliac 2005a, Chap. I, § 1.2), relèveraient aussi de cette période en attente de nouvelles études. Allsworth-Jones (1986) propose, après collationnement des publications, que le Nord-Nigéria et le Nord-Cameroun constituent une même 'province' du Middle Stone Age/post-acheuléen.

Nous proposons en l'état actuel des connaissances de fixer momentanément la date de passage au Paléolithique final/Épipaléolithique (Late Stone Age), aux alentours de 10 000 BP/BC, fin assez probable du grand aride Kanémien et début des dernières grandes transgressions tchadiennes (11 000 - 10 500 BP et, plus tard, 7 000- 6 000 BP).

Les anciennes migrations préhistoriques

Sous ce titre nous rassemblons ce qui peut être dit grâce à l'archéologie, la stratigraphie, le 14 C, la linguistique, à des degrés divers, des peuples qui ont occupé le bassin du lac Tchad, entre la date conventionnelle de 10 000 BP/BC qui correspondrait, par exemple, au dépôt des argiles noires à nodules calcaires des yaérés³ et la date de 3200 BP du dépôt des argiles³, dans la même sous-région. Ils devinrent, avec ou sans migrations, à une date imprécise à partir de cette datation, des "néolithiques". Plutôt qu'une démonstration, *stricto sensu*, nous faisons un exposé des 'faits', plus ou moins solides qui, agrégés, suggèrent à une certaine date encore discutable, un changement dans le mode de vie : le passage à une économie de production.

Pour l'Holocène inférieur-moyen, les objets toujours rares, en surface, le plus généralement non datés, ne sont guère plus explicites en termes de migrations.. On constate simplement l'apparition d'éléments d'industries épipaléolithiques microlithiques (Late Stone Age) par ci par là au Cameroun du Nord, à différentes dates plutôt vers l'Holocène moyen-final. On peut dire que les cultures porteuses ont été – et localement – conditionnées par les paysages que les paléoclimats et les sols formaient de siècles en siècles selon le fameux binôme Aride/Pluvial et les innombrables variétés de sols et microclimats.

Au Nord du Cameroun on peut citer ainsi :

-en surface, sans dates et sans liens entre elles : Poukloukou près de Gaschiga, Sénabou dans la Haute Bénoué, Djodjong, Gouroum sur la rive du *mayo* Boula, (Marliac 1987, 2005a, Chap. II).

-*in situ* à la base du site de Tchoukol (Langlois 1995, II : 268) ou de celui de Moundour I (ouv.cité).

-*in situ* à GY 35 (daté du début du II^e millénaire BC), avec tessons non décorés et microlithes sur quartz.

- *in situ* à Sou Blama Rajill daté entre le milieu du II^e millénaire BC et la fin du I^{er} millénaire BC.

- *in situ* dans la grotte de Sumpa près de Garoua (David 1981 : 82) avec microlithes sur quartz, un peu de poterie et des rares broyeur. Pas de H⁷.

Au Bornou du Nigéria, limitrophe :

-Dutsen Kongba *in situ* avec une pointe de flèche "Saharan type"(sic), à la phase A (IV^e millénaire BC). Au site B apparition de 'haches'⁷ polies au début du II^e millénaire BC.

-Ugwuagu *in situ* avec industrie de type LSA sans céramique entre le début du IV^e millénaire BC et I^{er} millénaire BC.

-Rop Rock Shelter *in situ* avec microlithes, sans, puis avec poterie ; mal daté vers ≈ 500 BC.

-Konduga (au sommet du cordon) *in situ* avec microlithes et tessons datés de la fin du VII^e millénaire BC (Breunig *et al.* 1996a, 1996b).

-Bama road site : plusieurs occupations *in situ* avec tessons de poterie, matériel de broyage et H polies datées entre IV^e millénaire BC et fin du I^{er} millénaire BC.

-Kursakata *in situ*, où les inventeurs placent les spits 17 à 11 à l'épipaléolithique (figurines, objets de pierre).

Au Tchad :

-Mdaga révèle *in situ* un épipaléolithique de la fin du III^e millénaire BC avec sépultures allongées NE-SW et deux tessons à décor de rayures croisées.

⁷ Le terme " hache " est un raccourci pour trois possibilités d'outils : hache, houe ou herminette...Il sera dans la suite symbolisé par H.

Commentaires

Il y a bien sûr une certaine ambiguïté de définition entre épipaléolithique/prénéolithique/néolithique, ce qui n'est pas pour nous étonner étant donné :

1° la rareté des vestiges lithiques (et des restes ostéologiques, phytologiques, zoologiques, céramiques..) et des datations ;

2° la nature du changement socioéconomique envisagé, soit comme changement abrupt (ce que nous repoussons), soit comme intrusion, soit que tel ou tel fait nouveau permette de proposer la date du basculement si basculement il y a. Attendons de nouvelles fouilles pour décider.

La présence de *H* de pierre dès le IV^e millénaire BC (Bama road) ou du II^e millénaire BC (Dutsen Kongba), pourrait désigner une relation avec les sites-ateliers Tsanaghiens au Diamaré si l'analyse pétrographique le confirmait.

Durant l'Holocène, il faut aussi garder à l'esprit que les transgressions connues (cf. plus haut) ont pu recouvrir ou déblayer un grand nombre de sites en zone transdunaire et, de même, les accumulations en zone cisdunaire." *In areas of aggradation, materials from early in these periods (e.g. around 7 000 yr. ago and 4 000 yr. ago would tend to be buried and then selectively obscured* " (Wilson 1988 : 43).

Enfin on peut avancer l'hypothèse que les locuteurs de langues proto-tchadiques qui proviennent localement plus du Nord du lac Tchad/Soudan Occidental, que de l'Est du Tchad selon Ehret (2002 : 78), après avoir suivi l'*inter-saharan corridor* Est-Ouest selon Blench (1999 : 47) étaient présents aux alentours du lac après 4000 BP ; " *The links between Cushitic and Chadic would then be the result of a migration of cushitic speakers westward* " (ouv.cité : 70). Les langues comparables au tchadique actuel ont dû être remplacées ensuite par les Nilo-sahariens s'installant à l'Est du lac Tchad. Dire des tchadiques qu'ils fabriquaient la poterie *leiterband* (Kuper 1981), que Keding (1993) relie au néolithique de Khartoum débutant vers 5 700 BP et associe à des pasteurs est possible mais la simple comparaison des cultures en cause dans la région ici étudiée avec les illustrations de la *leiterband culture* n'étaye pas cette hypothèse.

Les branches, Ouest, Centre et Est de ce proto-tchadique se seraient séparées selon les linguistes (Barreteau 2001), il y a 3700 ans (\approx 1700 BC).

Au niveau sous-continentale (zone sud du bassin du Tchad), les hypothèses restent placées dans la théorie générale actuellement reçue qui veut qu'en Afrique subsaharienne, le *néolithique* (stade des producteurs) se soit installé à partir du Nord, du Sahara qui allait se désertifier après 8 000/6 000 BP, soit après *l'Humide Néolithique* ou *l'Optimum climatique Holocène*. Nous ne rediscuterons pas ici la notion même de néolithique sauf à demander au lecteur de ne surtout pas la considérer figée.

Le raisonnement doit aller à l'inverse : éviter le pouvoir réducteur des termes et accumuler les faits jusqu'à produire un énoncé suffisamment solide pour dire : ce site est néolithique/prénéolithique/postnéolithique-Age du Fer, selon la nomenclature généralement acceptée en Afrique subsaharienne.

Définition locale du néolithique.

En conformité avec l'ensemble des hypothèses régionales actuelles appuyées sur les quelques sites disponibles, un néolithique ancien, à préciser, a pu apparaître à l'Holocène supérieur/final au Diamaré, durant la période 2 000 à 1 000 BC. Des indices culturels ont été collectés au fond de nos fouilles : Salak révélerait ainsi un néolithique dès la deuxième moitié du II^e millénaire BC. En général il aurait été fossilisé par l'évolution morphologique ultérieure : subsidence et alluvionnements (Marliac 2005a, Chap. II § 1 et 3) et les anciens sondages hydrogéologiques profonds des yaérés désigneraient cette présence (matériel perdu ? levé des sondages ?⁸), sans encore la dater.

Les sites du Diamaré

Citons les ateliers de taille de Maroua *in situ* (Marliac 2005a Chap. III ; § *Cultures néolithiques*) : Tsanaga, CFDT, plus Galdima, Godola, auxquels ajouter les ateliers de surface localisés sur les pentes des Mts Mogazang (montagnes de Maroua, Makabaï, Mirjirré, etc.). Ces sites fournisseurs de *H* taillées et d'outils sur éclats dans d'énormes tas de déchets de débitage, de tessons de poterie, objets sur os et objets de fer – à mon avis intrusifs – sont regroupés sous le terme *Tsanaghien*, culture préhistorique, étudiée et définie aux sites de Tsanaga II et CFDT (Marliac 1975, Quéchon 1974), le premier

⁸ Cf. le Service des Mines à Yaoundé ?

daté entre 1 800 bc et 600 ad (Gif 2232 et OBDY 125)⁹.

Les quelques armatures de flèche sur calcédoine trouvées à Djodjong, à Viri (surface) et *in situ* à Tsanaga II (Marliac 2005a, photo 8).

Les rares *H* polies ou semi-polies trouvées *in situ* à Salak niveau I (le plus ancien du sondage, daté par la même terrasse à Goray entre 940± 245 bc et > 1310bc (ORSTOM 50 ; Hv 12299 soit 3500-3000 BP) ou en surface érodée à Béembel.

Les centaines de *H* courtes à biseau poli sur roches vertes diverses, trouvées en surface sur toute la région, vestiges - à vérifier par analyses pétrographiques et fouilles ultérieures - d'une distribution régionale, étendue même au-delà du Cameroun (Dutsen Kongba..) qui évoquerait plus des circuits d'échanges/micro-migrations que des migrations en masses.

Sous réserve d'une analyse pétrographique, la présence de *H* dans un site daté du IV^e millénaire, permettrait de reculer la date présumée du Tsanaghien (fournisseur) d'environ deux millénaires BC.

Blabli, qui nécessite une nouvelle étude, désignerait un néolithique à *H* polies, modelage de *Bos* à la fin du I^{er} millénaire BC, d'autres datages désignant le V^e millénaire BC ne sont pas retenus par les inventeurs (David et Sterner 1989 : 7), mais doivent être gardés en mémoire...compte tenu des hypothèses avancées ici.

Les sites du Bornou oriental

Au Nigeria limitrophe dans la plaine dite transdunaire (entre le lac et le cordon) :

-Bornu 38, daté entre le II^e millénaire BC et la fin du I^{er} millénaire BC contient des *H* polies et une poterie pauvre.

-Kursakata-Bornu 24, va du III^e millénaire BC au milieu du I^{er} millénaire BC, installé sur un passage sableux (vieille dune exondée ?) puis argileux, a fourni des graines de Paniceae, du *Pennisetum americanum* et de riz attribuable à une des deux espèces sauvages encore existantes (Cf. plus haut). Le pennisetum est différent de l'espèce sauvage et sera domestiqué vers 2800 BP. Il y a donc au moins collecte pendant 1 000 ans (on peut y ajouter les fruits de *Ziziphus*, *Celtis* et *Vitex*) puis disparition de pennisetum. On y a trouvé dix corps en décubitus fléchi, sur le côté sans orientation privilégiée.

⁹ OBDY/ORSTOM = Laboratoire 14C de l'ORSTOM aujourd'hui fermé.

-**Gajiganna**, installé directement sur le *firki* est daté du II^e millénaire BC au I^{er} millénaire BC et a fourni des restes de bovins, caprins et ovins, des pointes de flèche à base concave et des *H* sur roches vertes (Tsanaghien ?), parures sur os et figurines anthropomorphes et zoomorphes sur terre cuite. On pourrait avoir affaire à des pasteurs possédant des vases globulaires et des bols décorés au peigne en bandes horizontales. Gajiganna pourrait être le site éponyme d'une culture s'étendant au Nord de la Bama ridge (Breunig *et al.* 1993a et b ; Breunig & Neumann 1996b).

-**Daïma I**, placé entre 550 BC et 50 AD serait un néolithique final avec harpons à barbelures sur os, haches polies, meules, broyeurs, figurines de terre jamais anthropomorphes. *Sorghum spp.* est supposé présent. Faune d'animaux domestiques sans chien, poissons. Sépultures sans mobilier, décubitus latéral, fléchi, plié ou même forcé sur côté droit mains sur le visage ou sous la tête dirigée au Sud le plus souvent. L'auteur, G. Connah (1976), suggère que les occupants venaient du Mandara, bien au Sud.

-**Bornu 70 (Shilma)**, placé entre 1000 bc et 500 bc s'apparente à Daïma en présentant une occupation allant de 700 BC à 1200 AD, l'Age du fer débutant vers les V^e-VI^e siècles AD.

-**Mege**, serait l'équivalent de Daïma I, occupation allant du III^e millénaire BC au I^{er} millénaire BC.

-**Ngala**, est plus récent selon les datations allant du I^{er} millénaire BC au VII^e siècle AD.

Les migrations néolithiques

Nous avançons deux hypothèses de peuplement pré-néolithiques/néolithiques fondées sur l'état du lac lui-même à différentes dates (Marliac 2005a). En effet si celui-ci est en expansion, il peut constituer un obstacle géographique considérable entre le Nord et le Sud, l'Est et l'Ouest. Mais, selon les périodes, cet obstacle peut-être un grand plan d'eau ou la coalescence de lacs ou un immense marécage où, si passages il y a, selon d'éventuelles sautes climatiques ou déficits d'apports hydrologiques, il faut les connaître et savoir qu'ils sont sous la dépendance d'inondations aussi brutales et imprévues que fortes selon les volumes apportés par le Chari-Logone depuis les plateaux de la Centrafrique, l'intensité des pluies et les ressauts tectoniques toujours actifs. La découverte d'une pirogue taillée dans un tronc, enfouie à Dufuna (Nigéria)

au sud du cordon dunaire du MégaTchad et datée de $7\ 670 \pm 110$ BP (Breunig 1993) peut laisser imaginer des peuples capables de se déplacer sur les eaux et donc de traverser, comme par capillarité, par petits groupes, les étendues aquatiques tchadiennes plus ou moins coalescentes, aussi les étendues péritchadiennes et les exploiter (pêche, gibier d'eau, refuges, plantes comme *Brachiaria deflexa*, *Oryza barthii*, *O. longistaminata* ou d'autres mal connues). Ils constitueraient l'*aquatic civilization*, jadis proposée par J.E.G. Sutton (1974 ; Ehret 2002 : 78, carte 7) peut-être représentée au maigre site de GY 35 (microlithes sur quartz et poterie ; Marliac 2005a, § II.2.). L'échelle chronologique distendue et maigre dont nous disposons, nous interdit d'oublier que des phases plus ou moins longues et plus ou moins fortes de régression ou de transgression, pour le moment indétectables, ont pu constituer des paysages stables et utilisables à l'échelle des siècles pour les populations de l'époque dans la plaine transdunaire. Particulièrement par des pasteurs épousant les montées et reculs des plans d'eau tchadiens pour leur bétail. Paysages donc parfaitement habitables ou vides...ou alternativement les deux, ou encore les deux en même temps, selon la paléogéographie du bassin, la cote du plan d'eau et l'inventivité des occupants (Cf. les digues provisoires actuelles autour des villages sur buttes des yaérés lors de maxima transgressifs).

Pour la savane soudanienne et donc aussi soudano-sahélienne plus au sud (entre 300 et 500 mm de pluies) l'hypothèse qu'elle est le fruit des activités anthropiques (nomades puis sédentaires) est rejetée par Salzmann *et al.* (2002) après étude palynologique du site du lac Tilla (par $10^{\circ} 23' N$ au Nigéria). Ils attribuent les restes charbonneux trouvés à la fréquence des feux de brousse dont l'origine remonte, comme on le sait, au Pléistocène

Nous proposerions ainsi deux hypothèses générales de "néolithisation" de notre région sous forme de 'migrations'(Marliac 2005a), impliquant la notion théorique habituelle de diffusion - que nous ne préciserons pas plus avant :

- *hypothèse dite septentrionale* plus conforme à l'accord actuel entre archéologues africanistes et selon laquelle ce sont des migrations venant du Nord du lac Tchad (Sahara Oriental) qui apportèrent le mode de subsistance économique - dit néolithique - au Sud du lac. On considère acceptée l'hypothèse d'un grand plan d'eau vers 8 000-7 000 BP soit 6 000 BC, plan aux abords duquel des épipaléolithiques-

néolithiques migrant depuis le Sahara de plus en plus sec, s'installent. Personne n'occupe le cœur du lac et ces peuplements de pasteurs contournant la masse d'eau par le Nord-Ouest ou le Sud-Est, profitant du recul saisonnier des eaux (reculs exploités pour le bétail), occupent les yaérés peu à peu définitivement dégagés avec le retrait général des eaux, sauf les zones inondées permanentes. La poterie découverte à Konduga (Nigéria) le confirme car elle est déclarée similaire à celle de sites datés du Sahara central (Breunig & Neumann 1996). Puis ces peuplements se mélangent avec des cultures locales épipaléolithiques/(néolithiques à poterie ?).

-hypothèse dite méridionale sur la base d'indices encore fragmentaires et même discutables en eux-mêmes. Un néolithique local serait déjà présent au Sud du lac comme au Nord, peut-être jusqu'au Diamaré central (pointes de flèches de Viri, Tsanaga et Djodjong), installé précédemment à la dernière grande transgression vers 8 000-7 000 BP (6000 BC). Il 'remonterait' ensuite vers le Nord au fur et à mesure du retrait des eaux et les suivant pour leurs troupeaux, sous la forme des cultures de Blabli, Gajiganna et Daïma I, ce qui serait corroboré par les liens de ces cultures avec le Sud (inhumations) et la présence des *H* sur roches vertes venant probablement des Mts Mogazang et abords (Tsanaghien) au cœur du Diamaré. Intervient de plus, la similarité - encore insuffisamment établie faute de codes identiques entre chercheurs et faute de publications illustrées -, entre les poteries.

La fin du néolithique est régionalement et provisoirement datée des environs du début de l'ère, entre 500 BC et 0 (Marliac 2005a). Son début pourrait être reculé dans la région jusqu'aux III^e et IV^e millénaires BC, compte tenu de certains sites du Bornou. Le Tsanaghien pourrait être plus ancien que présumé s'il apparaît comme le fournisseur d'outils des sites plus septentrionaux.

L'hypothèse qui placerait le début du néolithique avant l'avant-dernière grande transgression soit au VIII^e et IX^e millénaires BC, doit rester pour le moment, certes excitante comme projet supplémentaire, mais privée de toute solidité archéologique..

Les migrations préhistoriques récentes

Si l'on prend la période des XVI^e-XVII^e siècles comme frontière entre Histoire et Préhistoire au Nord du Cameroun (Marliac 2005a), la notion de *migration* concernera essentiellement une période où l'archéologie règne d'abord majoritairement même si silencieusement, par rapport aux disciplines plus bavardes de l'ethnohistoire, de la linguistique ou même de l'anthropologie physique encore trop peu présente dans notre région malgré les efforts continus d'A. Froment (1998) : celle des peuples de l'Age du fer jusqu'au XVI^e ad. A partir de cette limite encore floue, des éléments rassemblés par l'ethnohistoire (traditions orales, toponymie, linguistique), l'anthropologie culturelle (les cultures matérielles, rites, paysages, architectures..), puis l'histoire classique (chroniques, mémoires européens), font peu à peu entrer la région dans l'Histoire telle que nous la concevons.

Archaeology is anthropology

Un tel sous-titre¹⁰ souhaite faire ressortir l'obligation où sont les ethnohistoriens d'utiliser des unités différentes des leurs et construites par différentes disciplines dans les deux cas pour faire de l'histoire, donc ici pour parler de migrations.

La première discipline - l'archéologie - ne fournit que des unités archéologiques *i.e.* ce que O. Langlois (1995), par exemple, appelle des unités céramiques (UC) formant ou pas selon l'analyse, des traditions céramiques (TC) expliquées par différents modèles (qui ne sauraient être qu'anthropologiques !). Si, dans la deuxième période, ces unités sont rendues commensurables aux unités provenant des autres disciplines pour bâtir telle ou telle histoire, c'est au prix de traitements assez rarement décortiqués ni expliqués et pour cause, puisque ces traitements se font au prix d'une perte d'information, d'un changement d'échelle, et de la mise en place ou présupposition d'une commensurabilité : "*La traduction par la figure médiatrice modifie toujours ce qui est traduit*" (Hennion & Latour 1993 : 22). Les discussions (ou leur absence), entre disciplines les plus parentes comme l'anthropologie culturelle et

¹⁰ "*Archaeology is anthropology or it is nothing*" Willey G. & Phillips Ph. 1958.

l'archéologie (qui n'en est qu'une branche caractérisée par ses objets propres : les vestiges), en sont l'exemple le plus frappant. On y trouve en même temps des raccords à grande échelle sous les termes de paléo X et ethnologie X, ou une atomisation des ethnies traditionnelles, la reconnaissance d'ethnies disparues (*Zumaya, Mbaná*..) parfois même leur disparition toute simple comme 'illusions', sans parler de la naissance de nouvelles (les *Murgur*, Seignobos 1991), de mariages nouveaux ou de fixation des ethnies par cartographies anciennes (cartes Moisel, Atlas ORSTOM de 1975, Carte XI), ou récentes (Seignobos & Mandjek 2001, Pl. 7, ou chaque ethnologue pour sa propre ethnie à l'étude)...

Il est étonnant de constater que malgré l'ambiance actuelle fortement déconstructionniste et anti-identitaire en anthropologie, les dénominations ethniques apparaissent toujours, peu modifiées depuis soixante ans. Les traditions recueillies sont d'ailleurs racontées sous des noms et grâce à eux. L'absence de scientificité des sciences humaines, enferme celles-ci dans un jeu permanent de déconstruction/existence où, actuellement, c'est le premier terme qui domine même si on utilise et manipule le deuxième terme, pour satisfaire le premier (Marliac 2005a, Chap.III).

Il est extrêmement révélateur à ce sujet que des chercheurs expérimentés, archéologues ou d'autres disciplines, m'aient demandé de dépasser les symbolisations présentes dans mon dernier travail de synthèse (2005a) et empruntées à O. Langlois (1995) : les UC et TC. Si N. David (Marliac 2005a, Préface) dit judicieusement: – "*what is the ethnographic counterpart of a Unité Céramique ?*", il pose en même temps - involontairement ? - le problème de la nature des unités à comparer donc de la nature des savoirs qui les construisent, en l'occurrence ici l'ethnographie et l'archéologie. Il va falloir donc se demander comment sont faites les unités à comparer donc comment est faite, après mise en commensurabilité entre les deux disciplines en question, la scientificité dont nous parons nos discours. La non-scientificité va alors émerger et trouver sa place : tout ce qui n'est pas enfermé dans la " démonstration scientifique ". Il n'y a pas, à mon sens, de véritable contrepartie à une Unité Céramique mais plusieurs réponses partielles ou plausibles. Nous reprenons ailleurs la discussion générale de ce problème (Marliac 2005c, 2005d).

Comment traitons-nous des migrations, nous archéologues, sinon avec les concepts anthropologiques et historiques bien connus, plus ou moins additionnés ou teintés d'idéologie personnelle¹¹ ? Quand on voit comment, en Europe, pour le Bas-Empire/Haut Moyen Age, il faut rediscuter l'image des migrations celtes, romaines, germaniques, avares, ou autres qui traversèrent l'Europe à des moments divers, sous des formes différentes avec des fortunes diverses, comment ne pas se sentir mal à l'aise pour parler de migrations ici, au Nord du Cameroun, où les événements sont beaucoup moins bien nourris en informations ? Comment ne pas se sentir proche des archéologues européens à la recherche des traces des Gaulois, des Cimbres, des Huns, apparaissant puis disparaissant de la scène historique ? Cette scène en partie 'montée' par les romains (dont César lui-même)¹², des rois, des clercs, des évêques, des ordres monastiques ou certaines personnalités comme Grégoire de Tours, puis, plus tard, après la crise de la Renaissance, 'remontée' par *les Lumières*, puis Michelet et, plus tard, l'Ecole laïque, les manuels de Jules Ferry, et enfin la recherche historique moderne peu à peu marxisée et, finalement, le laïcisme d'Etat, figure finalement dans nos têtes, comme scénographie indiscutable de l'Histoire de France officielle, sanctuarisée par manuels, lois et règlements.

Les peuples de l'Age du Fer.

Pour le Nord du Cameroun, nous appelons peuples postnéolithiques ou de l'Age du Fer, les peuples préhistoriques connus depuis le début de l'ère chrétienne environ, jusqu'au XVI^e siècle, peuples justiciables uniquement de l'archéologie, *i.e.* dont la définition dépend des modèles, méthodes et techniques de notre discipline associée à d'autres. Il faut bien se souvenir que tout le reste n'est qu'interprétations, analogies et rapprochements plus ou moins bien construits : les seuls que nous puissions faire à différents niveaux de généralité (Langlois 2002). Au-delà du XVI^e siècle, traditions orales, rares écrits s'ajoutent aux classifications archéologiques pour que l'on parle - à l'image de l'Europe romanisée - de peuples postnéolithiques, protohistoriques.

¹¹ Peut-on appeler migrations, les déportations, ethnocidaires/génocidaires du XX^e siècle, après tant d'autres dans l'Histoire ?

A compter des alentours du début de l'ère chrétienne, convenons - dans l'attente de nouvelles recherches et sans trop de risques - que la technologie du fer est maîtrisée.

Les cultures

L'étude des poteries montre une certaine continuité avec les cultures néolithiques connues précédentes dont le Tsanaghien, encore que de nouvelles analyses soient recommandées.

Nous avons appelé "*premiers postnéolithiques*" entre 500 BC et 300 AD (Marliac 2005a), ces cultures surtout visibles au Nord des Mandara, d'après les sites de Doulo Igzawa I, Manawatchi et Ghwa-Kiva (McEachern 1996), les sites classés pré-Sao ancien, moyen, récent (Rapp 1984).

Les "*postnéolithiques anciens*", de 300 AD au VII^e siècle AD, contemporains probables des premiers postnéolithiques, seraient représentés par TC7 (pré-Mongossien) qui apparaît aussi à Salak et Mowo (TC7) (Carte 6). Culturellement variés, ils apparaissent aussi à Bibalé (TC4), Moundour (TC13), Tchoukol et Tagamré (quelques UC). A noter : les similitudes avec le Tsanaghien/TC2 et le Tsanaghien/TC5 du site CFDT. Selon O. Langlois (1995) deux traditions décoratives cohabitent : les impressions-incisions (TC5-TC7, les plus anciennes) et les impressions roulées (TC4, TC13, UC Ba II-1).

Ceci laisse la place à des interprétations en migrations plutôt locales liant le Diamaré central au nord des Mandara, aux montinsules de l'Est des Mandara selon un premier axe chronologique éventuel : Nord-Est > S. Ces postnéolithiques possèdent le fer comme en témoignent les restes corrodés et, probablement, en maîtrisent la fabrication (tas de scories hors des habitats parfois). Ce nouvel outillage, plus efficace, a pu accélérer une déforestation relative déjà entamée au Néolithique et favorisée par la péjoration générale sèche des climats après 500 AD.

" On peut considérer qu'il y a 1500 ans, le domaine soudanien à karité, (Vitellaria paradoxa A.M.) (si l'on veut bien prendre ce marqueur en dépit de sa sélection anthropique) et à Afzelia africana remontait plus au Nord que sa position actuelle. Le retrait vers le Sud de cette végétation confère aux Monts Mandara un rôle de refuge de flore soudanienne orographique " (Fotius 2001, Pl. 5 : 29. Ex. : *isoberlinia doka*, rabougri par les feux

¹² *De bello gallico.*

systematiques).

Les parures sont de perles céramiques, sur calcédoine rose ou fragment d'os et coquillages. Une figurine zoomorphe de Moundour rappelle les figurines pré-Sao, plus au Nord (Daïma et Sou Blama).

Au *pré-Sao* contemporain, elles sont abondantes et tendent à la figuration. Les harpons sont toujours là mais les architectures divergent à Daïma (circulaires avec pavage de tessons sur chant) comme les inhumations qui continuent à être sur le dos à Mdaga et, ailleurs, en décubitus latéral plié semblable aux inhumations du Salakien des postnéolithiques classiques.

Les "*postnéolithiques classiques*" (Carte 7) qui couvrent la période du VII^e siècle au XIII^e siècle sont définis plus nettement. Ce sont les deux traditions repérées puis prospectées et étudiées entre 1973 et 1982, et baptisées alors : **Salakien** (TC2) qui occupe le Diamaré central (Salak, Goray, Mowo) et apparaît dans les montinsules (Moundour, TC6) et le **Mongossien** (TC9) qui occupe la partie nord du Diamaré et le sud de la plaine transdunaire (Tagamré) plus quelques indices à Tchoukol. Elles ont été confirmées, quoique affinées dans le détail par O. Langlois (1995); et toujours distinguées par lui entre traditions à impressions-incisions et traditions à impressions roulées.

Ces cultures 'au contact', ont échangé tout en restant elles-mêmes, TC 5 apparaîtrait à Mowo et TC 6, 8, 9 à Tchoukol. Maigre indice de migrations ou de relations : présence de grès à Mongossi¹³ ! Les modes d'inhumations opposent encore le Sud du Diamaré au Nord. Le *sorghum durra* est attesté à Goray entre XI^e et XIV^e AD (Marliac 1991 : 376), le *sorghum caudatum* à Daïma III aux IX^e-X^e AD (Connah 1967 : 25).

Pour Stemler *et al.* (1975) les sorghos *caudatum*, *durra* et *durra-caudatum* viennent du Nord-Est où ils existaient dès 1000 AD chez les agropasteurs entre Chad et Ethiopie (Nilo-Sahariens ? Lugan 2001 : 68). Ces sorghos habitués aux situations précaires, faciles et de bonne production sont bien adaptés aux éleveurs qui peuvent ainsi s'adonner à d'autres activités motivantes et valorisées. Adaptés aussi aux peuples pêcheurs de milieu ripuaire et amphibie comme les peuples dits "Sao", qui ont pu

¹³ Le grès, à notre connaissance, n'apparaît qu'à Garoua (massifs du Tinguélin, Kangou, région de Sanguéré) de part et d'autre de la Bénoué à ≈ 300 km au Sud.

introduire le sorgho *caudatum* au Sud du lac.

Ces sorghos peuvent avoir induit la prise en compte de nouvelles terres à hydromorphie remontante permettant des récoltes désaisonnées et donc fournir une des raisons des immigrations venant du Nord-Nord-Est. C'est ce qui semble s'être passé associé à une sécheresse locale des XII^e-XIII^e AD centrée sur le lac au Nord (r¹ de Maley 1981). Aux rives du lac fleurissent avant cet épisode climatique, la culture de Daïma III (graines signalées par Connah 1985, à 900 BP), puis le *Sao Ancien*.

Les " *postnéolithiques nouveaux* ", du XIII^e AD au XVII^e AD, poursuivent les traditions précédentes selon la même répartition spatiale en les diversifiant et en complexifiant les stratigraphies des niveaux dans les sites fouillés (Carte 8).

O. Langlois différencie le post-salakien (TC1) du Salakien. Le Mongossien (TC9) se maintient avec la tradition à impressions roulées, TC 10, TC7, 8, 9, 12 apparaissent dans des UC de Tchoukol, Mowo. Les traditions à impressions-incisions du Sud sont remplacées par les traditions à applique. Voilà une annotation qui permettrait de supposer une ou des migrations...continuant celles supposées déjà démarrées avec la péjoration sèche r¹.

En commentaire de Seignobos (Seignobos & Mandjek 2001, Pl. 7), qui place le premier mouvement migratoire séculaire identifié vers cette date du XIII^e, c'est à lui que j'attribue - dans le cadre de la phase sèche r² qui survient alors (le lac est à la cote 283) -, la transformation de nombreux sols du Diamaré en sols hardé, actuellement stériles (Marliac 2005a, Chap.IV § *Anthropisation*), en décrivant les éléments de ces déplacements comme migrants venant de l'Est et du Nord-Est surtout, fuyant la péjoration climatique et l'installation de l'empire esclavagiste du Baguirmi (XV^e-XVI^e AD) comme la migration des Showa du XVI^e AD venue jusqu'à Goudour, et ses mouvements divers, mais aussi le Bornou, et le Mandara naissant au Nord (ouv.cit. Chap.IV § *Migrations*). Ces migrants portent une technologie culturelle sommaire, destructrice de sols fragiles dégagés par les déforestations et phases arides précédentes. Ils induisent la déforestation aussi des sols argileux à bonne hydromorphie des sorghos *caudatum*. A l'arrivée des sorghos *durra* l'attention se portera sur les sols argileux lourds (karals) autorisant la culture désaisonnée des sorghos (*muskwaari*). Le défrichage des karals a dû commencer ou s'accélérer à cette époque. L'identification de parcs arborés (Ficus et Borassus) désigne une (ou des)

pénurie(s) alimentaire(s) liée(s) à la fois aux pressions esclavagistes, au poids des immigrés, aux groupes peu organisés et plus ou moins errants, aux périodes sèches, toutes forces qui, parfois, étaient concomitantes.

Cette hypothèse s'appuierait sur l'idée que la *hardéisation* n'a pu se produire avant ou dès le début de l'ère, la phase humide du début du Ier millénaire s'y opposant et les faibles densités humaines ne poussant pas à la chasse aux sols. Dans le même temps une partie non-négligeable de ces migrants devait pénétrer dans les massifs, connus dès le XVI^e comme anciennement bien peuplés.

Cette interprétation n'entraîne pas pour autant l'assimilation du mouvement général à des déplacements ethniques de masse mais plutôt, au regard des parentés et similarités trouvées archéologiquement entre différents sites et différentes traditions culturelles historiques comme les lits de bois brûlés sous les corps (inhumation à Mowo, Goray (S8) ≈ sépultures des chefs mabas, hidé, zoumaya, des forgerons kapsiki), elle sous-entend des déplacements par de nombreux petits groupes probablement déjà parents par les langues (groupe tchadique) et les cosmogonies, groupes réciproquement assimilables, remodelables et remodelant les groupes d'accueil.¹⁴ Il est très différent de devenir *Erketse* dans un groupe montagnard tel l'ensemble dit *Mofou* et de se déclarer *Moundang* dans le grand groupe rassembleur focalisé en plaine entre Léré (Tchad) et Lara (Cameroun), sous cet autonome, mais ces postnéolithiques semblent y avoir réussi.

Aux parages du lac lui-même c'est le développement du *Sao Classique* qui a tant impressionné ses contemporains et ses découvreurs : emmurement des villages regroupés devenant des cités ou peut-être même des principautés indépendantes mais fragiles, face aux climats et aux puissants voisins : Bornou, Mandara et Baguirmi...

Les "*postnéolithiques historiques*" (Carte 9) qui du XVII^e au XVIII^e AD, succèdent, dans une phase toujours sèche, ne divergent pas beaucoup sauf que de nouvelles informations (chroniques impériales, Léon l'Africain, traditions orales, *tarikhs*), les nomment, les situent, les différencient, très inégalement d'ailleurs sur l'ensemble de la région et que des analogies peuvent être tissées avec les cultures

¹⁴ Belle leçon politique donnée par des non-modernes à nos politiques immigrationnistes contemporains et leurs affidés aussi ignorants et mercantiles qu'imprévoyants ou calculateurs...

matérielles traditionnelles actuelles. Malheureusement, les érosions naturelle et anthropique associées (pastoralisme, techniques architecturales, invasions baguirmiennes au milieu du XVII^e AD, travaux d'équipement actuels..) ont bien abîmé nombre de sites à commencer par les buttes anthropiques, tronquées de leurs niveaux supérieurs (Mongossi, Goray, etc...)¹⁵. C'est durant cette période mal connue que se met en mouvement la migration des peuples de langue adamawa (Tupuri, Mundan) venant du Sud-Sud-Est vers le Nord où elle rencontre les peuples autochtones ou migrants de langue tchadique.

Le contact, à petite échelle, des deux mouvements migratoires peut-être visualisé par la cartographie des techniques d'amorçage des poteries (O. Langlois 2001 : 232). Il semble s'être réalisé sans heurts grâce à des mécanismes d'ethnisation/nationalisation adaptés. Les peuples des Mandara déjà nombreux restant plus à l'écart, chacun sur son massif, et sensibles à toute surpopulation rapidement menaçante sur des terroirs très limités.

Les colonisations

Les colonisations débutèrent, si l'on veut parler de grands mouvements migratoires entraînant des prises de pouvoir, au début du XIX^e avec les Peuls dont certains étaient déjà présents dans le bassin tchadien depuis des siècles (en particulier au Bornou au XIII^e siècle) (Carte 3). L'infiltration des pasteurs peuls, démarrée pour certains par leurs *rimaybé* deux siècles avant, s'alourdit aux XVIII^e- XIX^e pour déboucher sur la prise de pouvoir à la fin du XVIII^e siècle, par la conquête de Maroua, (puissante chefferie Guiziga Bi-Marva), en 1792 et celle de Mindif en 1824. Cette " *guerre de cent ans* " (Seignobos *dixit*) entre Peuls et *haaBe* (singulier : *kaado*), ceux-ci parfois organisés en chefferies dotées de cavalerie (e.g. Moundang), prolongement de la guerre incessante avec le Bornou et le Mandara (Wandala), guerre qui voyait razzias esclavagistes contrées par des incursions *haaBe* coupant les routes et razziant les troupeaux, vit la défaite des Zumaya et des Guiziga. Elle fut interrompue par l'arrivée des Allemands au début du XX^e siècle (prise de Maroua en 1902 par Von Dominik). Lors de l'indépendance du Cameroun, Allemands, Français et Anglais n'avaient laissé aucune occupation, seuls restèrent les Peuls.

¹⁵ Ou parfois oblitérées en quelques jours par les engins lourds, comme la bien nommée Djiddel au nord de Bogo et celles des yaérés, détruites chaque année pour la réfection des pistes...

L'état d'insécurité dont les anciens parlaient encore lors de mes années de terrain, lié aussi à l'impossibilité de certains groupes à s'organiser sur un territoire, était la source aussi de mini-migrations entre ethnies et vers les zones refuges traditionnelles : les marécages et les montagnes.

Les migrations postnéolithiques

Elles ont été abordées pour la première fois par les ethnologues, historiens et géographes, sur la base des traditions orales, donc autrement qu'en archéologie (Tardits 1981 pour une synthèse ; Seignobos *in* Seignobos & Mandjek (eds) 2001 : Pl. 10, pour une présentation cartographiée) puis de la linguistique historique. Ceci a permis de suggérer l'existence d'anciennes migrations datant des XII^e-XIII^e AD en provenance du NE, des alentours sud du lac Tchad, autour de la confluence Chari-Logone, aire de départ imprécise mais privilégiée, car elle le redeviendra ultérieurement.

Interprétation générale

Léon l'Africain parle déjà du peuplement important du nord des Monts Mandara aux XIII^e-XIV^e siècle (Rauchenberger 1999). Les postnéolithiques qui s'établirent, pour partie, sur ce château d'eau où l'harmattan perd son pouvoir desséchant, sauront ensuite opérer une sélection parmi les essences soudaniennes qu'ils utiliseront de façons variées (*sclerocarya birrea* – oléifère ; *stercula setigera* – graines et fourrage ; *acacia polyacantha* – fertilisateur et bois de bas-fourneaux ; espèces toujours présentes, aujourd'hui négligées), tandis que ceux des plaines façonneront par leurs agrosystèmes variés (Seignobos 2001, Pl. 6 : 1) cet aspect complexe des paysages, trop unanimement vus comme dégradés aujourd'hui.

A petite échelle, cette direction des peuplements anciens rappelle les cartes linguistiques où tels ou tels locuteurs vinrent butter sur ou contourner le lac Tchad (Ehret 2002). Selon sa dimension et son état, ce dernier a dû jouer le rôle – selon les capacités et la compétence technoculturelle des groupes – de répartiteur de migrations : les unes passant au Nord, d'autres bifurquant au Sud, Sud-Ouest, certaines 'percolant' à travers lui, transformé momentanément en vaste marécage.

A l'échelle de l'Ouest africain on peut avancer, à partir des comparaisons d'O. Langlois (2002) et des dates similaires :

1° des changements dans la boucle du Niger aux alentours du XIV^e (abandon de Jené Jenno au Mali),

2° l'apparition au Nord du Cameroun entre XIII^e et XIV^e les *postnéolithiques nouveaux*, et

3° l'existence d'une phase aride (dernier delta du Chari ; Mathieu 1978), qu'il y aurait eu un *mouvement généralisé contemporain* de populations du Sud-Sahara vers les forêts-savannes sahélo-soudaniennes méridionales engendrant un retrait des autochtones déjà là, sur des positions refuges (plateau de Jos, Monts Mandara), parallèle au confinement d'espèces soudaniennes vers les hauteurs (*Afzelia africana*, *Isobertinia doka*, *Sclerocarya birrea*, *Sterculia setigera*, *Acacia polyacantha*, *Antiaris africana*).

Migrations ?

L'exposé résumé – dans les § précédents – des civilisations des peuples de l'Age du Fer au Nord du Cameroun – dans le cadre des connaissances archéologiques actuelles – laisse place à des interprétations des changements culturels en termes de migrations que nous verrions :

1° traduites par des changements culturels visibles sur les poteries ou dans leurs techniques de fabrication, cadrés par des datations absolues et répartis sur certains espaces ;

2° interprétables plutôt comme groupales, familiales que massives et, sous l'exigence de la vie quotidienne de ces 'familles' - par petits déplacements lents réitérés peut-être sur les axes connus et immémoriaux, ceux que certains ethnologues font naître – involontairement parfois – en désignant des zones et points de départ...ou en transcrivant directement (?) le dit des concernés actuels à ce sujet...

3° coextensives à des personnalisations locales, sous contrainte parfois de tel ou tel facteur local comme l'absence d'eau dans l'Ouest du Diamaré (majorité de sols argileux ou argilo-sableux) et sa présence, profonde, dans l'Est (présence de sols sableux épais) (Fotius 2001, Pl. 5 : 3). Ou aussi de tel ou tel choix culturel/cultural. On voit ainsi que chaque butte anthropique des yaérés, quoique bien dévastée aujourd'hui, présente un couvert végétal différent (ouv. cité : 16), et que chaque

peuple montagnard développe et protège ses propres espèces (Seignobos 2001, Pl. 6 : 3).

Émerge donc – plutôt que des invasions massives, massacrant et occupant comme celle de Byzance par les Turcs - une histoire de migrations complexes 'locales' mal discernables sur l'ensemble territorial du Nord du Cameroun divisé entre deux civilisations assez nettes : Salakien et Mongossien. On note leur persistance sur plusieurs siècles (postnéolithiques classiques), puis la différenciation relative du Salakien s'opposant à l'identité prolongée du Mongossien. L'immigration supposée plus lourde qui est à l'origine des postnéolithiques nouveaux semble bien avoir eu plus d'impact dans le domaine salakien, ce qui voudrait dire en corollaire qu'elle aurait évité le domaine mongossien ou l'a peu influencé. Peut-être l'a-t-elle contournée par le Sud ? Peut-être aussi que ce site était englobé dans une principauté suffisamment connue des migrants – qui ne constituaient jamais de grandes masses par ailleurs - pour être évitée ou que peu de sites disponibles (réduits aux buttes exondées dans cette zone) s'offraient encore. Mais il reste beaucoup d'inconnues dans la recherche archéologique locale...

Certaines de ces migrations vues à une autre échelle et superposées dans le temps, dessinent des axes géographiques préférentiels. Cette image répondrait à un stade socio-économique de petites communautés réceptrices acéphales partageant la même cosmogonie et très probablement des langues apparentées (tchadiques centrales), plus ou moins différenciées entre elles en direction d'ethnifications (territoriale, culturelle, linguistique, culturelle..), impliquant des échanges (matrimoniaux en particulier), ethnifications dont nous ignorons les autres emblèmes, dont de possibles ethnonymes. Ainsi Mbana qui ne désigne plus personne aujourd'hui apparaît dans les traditions peules, comme Maya et Sao, retrouvés dans des toponymes jusque sur la moyenne Bénoué au Sud. Ce furent peut-être des entités sociopolitiques momentanées et plus ou moins solides.

Les migrations décrites par Seignobos & Mandjek ((2001, Pl. 1), ne concernent que les postnéolithiques historiques. Elles se continuent à la même échelle, plutôt familiale/clanique déjà soulignée, aux derniers siècles par la constitution/complexification des entités politiques : au Nord des groupes plus ou moins structurés autour de cités, au Sud des sociétés acéphales. En même temps, ces

entités se réservent un terroir plus ou moins nettement séparé des autres par des vides géographiques tout à fait visibles (Seignobos in Seignobos & Mandjek 2001 : Pl. 10 : 5-6), parfois équivalents (Marliac 2005a, Chap.IV.2. § Paysages et installations), et des traits, souvent légers, de leurs cultures matérielles...Les individus gravitent et se déplacent autour de ces pôles qui sont dans un cas, les cités, dans les paysages découverts, les grands groupes acéphales (Massa, Toupouri) en pays amphibies ou les groupes ethnisateurs fortement centripètes (Moundang entre Léré, Libé et Lara), enfin les chefs de massifs dans les montagnes. Sur ces dernières, la pression démographique interne inévitable sur de petits terroirs superbement aménagés, déclenche des " migrations de délestage démographique ", c'est-à-dire refoulement local de quartiers entiers (guerres entre massifs) et même vente d'enfants aux éleveurs-cultivateurs des plaines.

Dans ce descriptif encore insuffisant où pénètrent de temps à autre les expéditions des empires esclavagistes du Nord, puis du Mandara, au XVI^e siècle, les Peuls figurent de plus en plus nombreux au début XVIII^e jusqu'à leur affirmation politique comme dominants après la défaite des Guiziga et celle des Zoumaya (quasiment expulsés de l'Histoire), puissantes chefferies du centre Diamaré, mais où le paysage ne pouvait pas exercer cette sorte de défense passive efficace que constituent les yaérés marécageux, les massifs ou les chaos rocheux pour d'autres peuples.

Nous touchons là la frontière indécise entre les domaines archéologiques et les domaines historiques et anthropologiques. La jointure se passe quelque part grâce à la localisation géographique (toponymes + traditions et traditions peules) et grâce à la comparaison des cultures matérielles. Mais contrairement à ce qu'on pourrait croire, les cultures matérielles des peuples qui entraient dans l'histoire sont au Nord du Cameroun, mal connues, pour autant qu'elles représentent un domaine comparable au domaine archéologique et pour autant qu'elles soient identifiées par des peuples parfois déjà fortement acculturés, islamisés au point de rejeter leur propre passé, car devenu pour eux, malheureusement païen, et donc (momentanément ?) indéfendable...

Conclusions

*“ La plus grande partie
de ce qu'on pourrait savoir de l'homme
- la plus intéressante peut-être -
il ne faut pas le demander à l'histoire ”
(Paul Veyne 1971 : 15).*

Non plus à l'archéologie d'ailleurs.

Au fil des siècles et des informations de plus en plus nombreuses et variées, on entre dans l'Histoire. Ceci se fait de différentes façons selon l'histoire à laquelle on s'adresse et selon celui qui parle d'histoire. De nouveaux enregistrements sont mis à notre disposition au sujet des peuples anciens dont nous découvrons les traces : corpus d'objets classés, datations, objets uniques... Elle est constituée par des récits argumentés plus ou moins solides comme celui qui précède. Mais tout autant des traditions orales parfois de deuxième main et construites par l'enregistrement lui-même fut-il des plus scientifiques. Ils diffèrent les uns des autres. Il importe donc à mon avis de revenir sur ce terme à partir de plusieurs points de vue.

Histoires

L'histoire telle que fournie par les sciences sociales, fruit de réductions et interprétations associées à des controverses entre disciplines relevant de postulats différents ou traitant d'objets différents ou encore à des échelles discordantes, est le produit des :

- historiens, linguistes, anthropologues et géographes fabriquant des 'faits' de natures variées, à des échelles différentes, tous élargissant et modifiant éventuellement leurs visions (que cela intéresse les concernés ou pas) ;
- archéologues limités par leurs conditions de fabrication de 'faits' et à des échelles particulières (que cela intéresse les concernés ou pas).

Ces disciplines, attelées à la fabrication de faits (lesquels et comment ?), sont à la base, gouvernées par la Constitution moderne d'un Temps Universel se déroulant en étapes homogènes s'annihilant l'une après l'autre au fur et à mesure du 'progrès'. Le passé est à chaque fois définitivement passé. C'est dans ce mode de pensée qu'il faut

placer le débat sur l'ethnonyme qui a servi, et sert toujours, à discuter d'histoire et de migration ; plus précisément du problème de l'ethnicité, définie comme " globalisée" car apparaissant sur toute la planète (Cf. § *Positions*). Mais la paire global/local comme nous le disions est une conception inadaptée, dérivée de la Constitution moderne qui ne peut saisir les " réseaux " qui mènent du local au global et réciproquement (Marliac 2005d).

Si à l'origine de la découverte 'scientifique' des Autres, les dénominations ethniques furent utilisées c'est, en même temps, pour identifier (savoir, contrôler) et parce que l'anthropologie dépendait à la fois d'une vision moderne triomphante (la science) qu'elle reproduisait (Marliac 2004 : 16) et où il fallait nommer.. Si ces dénominations ethniques furent plus tard ardemment déconstruites, cette déconstruction oblitéra en même temps cette réalité difficile et toujours présente : que les groupes souvent se dénomment et s'entre-nomment. Et, de plus, s'il y a déconstruction c'est qu'il y a construction (Marliac 2005d). Cet ethnonyme fut qualifié d'illusion. Or l'ethnonyme servait aux populations à s'identifier comme groupe et dans un groupe afin de mieux pouvoir vivre, par une sorte de paramétrage (un *ethnométrage* ? Marliac 2005b).

Mais dans les deux cas la vision moderne ne permettait pas de saisir le réel ou de l'entendre (Girard 2002).

Dès lors que l'objet cesse d'appartenir à l'un des deux piliers de la Constitution moderne : Nature/Culture-social, mais devient une création fabriquant les deux dans diverses conditions et négociations et selon tel médiateur, il cesse d'être gênant. Et sa dénomination - qui augmente la gêne en restant la même à travers les siècles (mais pour des raisons pragmatico-politiques simples) - révèle sa fonction de traduction-représentation et devient le masque de réalités complexes - masque voulu peut-être par les intéressés. Cet [objet] doit être prouvé parfois par une argumentation solide. Comme tout autre objet qualifié social ou naturel son existence dépend de sa fabrication et son essence tient pour autant que les conditions le permettent y compris la volonté des intéressés. Elle tient à sa récalcitrance à tout ce qui la menace y compris les entreprises des anthropologues...`

Mais " *l'individualisation des faits historiques (archéologiques A.M.) ou géographiques par le temps et l'espace n'est pas contredite par leur éventuelle subsumption sous une espèce, un type ou un concept* " (Veyne 1971 : 19). L'un n'efface pas l'autre comme on le déclare : il suffit d'ailleurs d'explorer, analyser ce qui se passe pour s'en apercevoir.

L'histoire telle que fournie et vécue par les concernés, leur passé, hors tout décodage anthropologique, nous n'y avons accès que par analogie empathique et souci de justice, en réfléchissant à notre propre passé en nous, tel que chaque activité le sollicite, le modifie ou le renforce chaque jour, tel que nos institutions et lois le convoquent, l'encadrent, l'enseignent ou, comme actuellement, en répriment une grande part.

Nous n'avons jamais été modernes car nous avons toujours pratiqué le mélange des temps comme les autres en brassant des êtres, groupés comme contemporains, mais appartenant à des temps différents comme le marteau, l'ordinateur, la danse et toutes sortes d'autres êtres. Nous nous en rapprochons quand nous dépassons l'opposition ST/SSO¹⁶ en les rattachant aux Constitutions qui les fondent : nous sortons alors, en même temps que les non-modernes emprisonnés par son déferlement planétaire, des bornes de la modernité, de plus en plus fleuries de barbelés et d'interdits.

Les produits de ces histoires : représentations et dénominations entrent en conflits complexes de deux façons différentes :

-du fait de leurs différentes conditions de fabrication dans chaque domaine des sciences sociales, quoique dans l'ensemble dépendant de la même vision du monde rassemblée sous l'expression *Savoir Scientifique Occidental* (la *Constitution moderne* selon Latour (1991).

-du fait que les savoirs scientifiques avec les savoirs traditionnels se rencontrent. Les mélanges éventuels qui en résultent requièrent bien plus qu'une vérité dans les termes du SSO, mais une vérité dans les termes du ST, c'est-à-dire une correspondance avec le monde vécu, une **satisfaction**. Il est ainsi inutile de chercher des UC dans le monde ethnographique en dehors de sa description par les ethnologues puisque le travail scientifique - dont les deux disciplines se recommandent - consiste justement à fabriquer des objets généraux réduisant/résumant les objets en évolution constante de la réalité ethnographique, en créant en fait des objets invisibles, à moins de chercher à combler l'abîme entre ST et SSO.

¹⁶ ST (savoir traditionnel)/SSO (savoir scientifique occidental) qui correspond à la couple TK (traditional knowledge)/WSK (western scientific knowledge) des anglo-saxons.

Quel est l'effet produit par les nouveaux enregistrements¹⁷ à notre disposition au sujet des peuples anciens dont nous découvrons les traces : traditions orales (de deuxième main souvent), rares manuscrits (*tarikhs*, carnets de voyage européens), corpus d'objets classés, corpus datés ?

Histoire de noms

Tandis que tous, depuis les premiers ethnologues - à travers vallons, montagnes et plaines du Diamaré - nous étudions et cherchons, interrogeons et notons, puis interprétons, voilà qu'un jour, ont surgi de tout ce fatras, comme d'un brouillard, des noms : Zoumaya, Mbana, Maya, Sao, Mofou, Massa, Mousgoum, Guidar, dont le nom de baptême linguistique passant de mains en mains, entraîne en quelque sorte qu'ils se réapproprient - s'ils existent toujours sous ces ethnonymes - un passé jusqu'ici inexistant et même inconcevable pour ceux qui ne sombreront pas dans l'oubli en devenant autre chose... En ce qui me concerne, ces dénominations avaient déjà été posées par nos prédécesseurs peuls (*e.g. in* Mohammadou 1976), allemands ou français...Elles continuent de guider la recherche locale en sciences sociales aujourd'hui...

Si les unités construites par l'archéologie sont introduites, dans les reconstructions historiques indigènes, exogènes ou scientifiques, c'est qu'elles changent de contenu sous le même nom ou en s'en débarrassant, comme le souhaitaient certains après avoir lu ma synthèse (Marliac 2005a). Comment se passe cette introduction ? Pourquoi changer de termes, sinon parce que certains sont définis scientifiquement au mieux et ne sauraient honnêtement accepter soit d'être grossis d'autres caractéristiques non prévues dans l'analyse qui les a fait naître, soit d'être utilisés dans d'autres champs que celui où ils ont été définis ?

La situation se complique quelque peu dans la mesure où la réappropriation se poursuit dans l'actuel en travaillant à reculer dans le temps à partir de cet ethnonyme et tendant à reconstruire des identités absolument immuables et parfois même nommées malgré l'absence de toute preuve dans le champ des sciences historiques.

Il n'existe bien sûr aucun peuple pur (non plus qu'impur) tel que prophètes (Esd 9, 1-2 ; Néh 13, 23-30), griots, chroniqueurs, historiographes, propagandistes, chercheurs et légendes les veulent, les rêvent et les dépeignent (même en bandes dessinées), sauf à se

¹⁷ Enregistrements, parce que dépourvus de toute vérité absolue et construits par l'enregistrement lui-même, fut-il, - croit-on quelque fois -, des plus 'scientifiques' !

poser la question de la pureté (terminologique, linguistique, ethnique, anthropologique, biogenico-physiologique = raciale.. ?). Peut-on comparer avec l'histoire des peuples des grandes invasions en Europe, qui n'apparaissent nommés que par les autres et dès lors sont recherchés en tant que tels par les historiens, les archéologues. Où sont passés les Boïens - peuple celte créateur du toponyme 'Bohême', actuellement tchèque ? Comment disparaît-on subitement du grand livre de l'Histoire rempli d'événements, comme ces milliers de Teutons écrasés par Marius en 102 BC à Aix-en-Provence ? D'un seul coup plus aucun teuton ! Où sont passés les rescapés ? Comment renaît-on à l'Histoire comme les Hébreux et qu'est-ce qui renaît ? Comment persévère-t-on dans l'Histoire comme les Grecs ? Inversement pourquoi refuser à tout peuple qui le revendique un ethnonyme, pour d'ailleurs l'accorder à d'autres dans toutes les dimensions du temps et de l'espace ?

C'est faire la même faute constitutionnelle consistant à nier la possibilité pour les hommes de se reconnaître comme plus proches, sinon liés, que d'autres à tel ou tel moment ou période de l'histoire. C'est leur enlever ce qui les caractérise le mieux : construire, fabriquer, inventer, brasser l'ensemble Nature-Culture dans l'espace comme dans les temps et nommer... Ce problème recoupe celui des migrations dont il importe lors de leur utilisation dans le monde, de savoir qui elles concernent pour les autochtones, résidents, é- et im- migrants eux-mêmes. Les migrations sans nom pèsent moins lourd que les migrations valablement ou exagérément nommées comme pour figer l'exception qui jamais ne se modifierait.

Les hommes ont tenté ainsi de conjurer le temps en forgeant des noms, leurs noms, hissant leurs emblèmes et étendards dans une Histoire qui sans cesse les grignote de partout et rend leurs civilisations, mortelles quoique espèrent contradictoirement prophètes, princes, grands, peuples et individus de ce monde.

Pour savoir ce que les hommes deviennent et sont devenus, c'est-à-dire nous connaître nous-mêmes, tous, qui que nous soyons, pour vivre ensemble et différents sur une planète désormais fermée, il va falloir continuer de se demander : qu'étaient-ils donc jadis ? Qu'ont-ils donc fait jadis ? Que faut-il faire aujourd'hui ? Et repousser l'idée, qui tente si fort nos intellectuels et politiques, de se payer d'utopies, abstractions et projets qui toujours, taillent et tranchent en toute impunité dans le vif des peuples, souvent à leur insu et à travers leurs propres représentants.

Remerciements

Mme Marie-Odile Schnepf du Service Cartographique de l'IRD à Bondy.

Origine des illustrations

Marliac A. 2005 - Archéologie du Diamaré au Cameroun Septentrional.

Références

- ALLSWORTH-JONES P. 1986 - Middle Stone Age and middle paleolithic: the evidence from Nigeria and Cameroon. *In* Bailey G.N. & Callow P. (eds) *Stone Age Prehistory*. Cambridge Univ. Press : 153-168.
- ANTHONY D.W., 1990 - Migration in Archaeology : the Baby and the Bathwater. *American Anthropologist* 92 : 895-914.
- BARRETEAU D. & DIEU M. 2001 - *Linguistique*. *In* SEIGNOBOS & MANDJEK (eds). Pl. 11.
- BLENCH R., 1999 - The westwards wanderings of Cushitic pastoralists. *In* Baroin C. & Boutrais J. (eds) 1999 - *L'homme et l'animal dans le bassin du lac Tchad. ORSTOM Colloques & Séminaires* : 39-80.
- BRABANT P. & GAVAUD M., 1985 - *Les sols et les ressources en terres du Nord-Cameroun*. ORSTOM-IRA. Collection "Notice explicative", n° 103 ORSTOM, 285 p., 2 cartes HT 1/500 000.
- BREUNIG P. 1993 – Archäologische Untersuchungen zur Besiedlungsgeschichte Nordost-Nigerias. *Arbeits und Zergtebnisbericht SFB 268* : 229-272.
- BREUNIG P., BALLOUCHE A., NEUMANN K., ROSING F.W., THIEMEYER H., WENDT K.P., VAN NEER W., 1993a – Gajiganna. *Berichte des SFB 268 II*. Frankfurt SFB : 51-74.
- BREUNIG P., GARBA A., GRONENBORN D., VAN NEER W., WENDT K.P., 1993b - Report on excavations at Gajiganna, Borno State, NE Nigeria. *Nyame Akuma* 40 : 30-41.
- BREUNIG P., NEUMANN K., VAN NEER W., 1996a – New research on the Holocene settlement and environment of the Chad basin in Nigeria. *Afric. Archaeol. Review* 13 : 111-145.
- BREUNIG P. & NEUMANN K. 1996b – Archaeological and archaeobotanical research of the Frankfurt University in a West African context. (*Berichte des SFB 268, 8*) Frankfurt SFB : 181-191.
- BRUNET M., Beauvilain A., Coppens Y., Heintz E., Moutaye Alhaji H.E., Pilbeam D., 1995 - The first australopithecine 2 500 km west of the Rift valley (Chad). *Nature* 378 : 273-274.
- BRUNET M., Guy F., Pilbeam D., Mackaye Hassan Taisso, Liklus A., Ahounta D., Beauvilain A., Blondel C., Bocherens H., Boisserie J.-C., De Bonis L., Coppens Y., Dejax J., Denys C., Douring Ph., Elsenmann V., Fanone G., Fronty P., Geraads D.,

Lehmann T., Lihoreau F., Louchart A., Mahamat A., Merceron G., Mouchelin G., Otero O., Campomanes P.P., Ponce de Leon M., Rage J.-C., Sapanet M., Schuster M., Sudre J., Tassy P., Valentin X., Vignaud P., Viriot L., Zazzo A., Zollikofer C., 2002 - A new hominid from the Upper Miocene of Chad, Central Africa. *Nature* **418** : 145-151.

BONIS L. de 1999 - *La famille de l'homme*. Pour la Science, Paris.

CLARK J.-D. 1962 – Africa south of the Sahara. In Braidwood R.J. & Willey G.R. (eds) *Courses toward urban life*. Aldine Publishing Cy : 1-33.

CLARK J.D. 1980 – Human population and cultural adaptations in the Sahara and Nile during prehistoric life. In Williams M.A.J. & Faure H. (eds) *The Sahara and the Nile : quaternary environments and prehistoric occupation in Northern Africa*. A.A. Balkema, Rotterdam.

CONNAH G., 1976 - The Daima sequence and the prehistoric chronology of the lake Tchad region of Nigeria. *JAH XVIII* : 321-52.

CONNAH G., 1981 - *Three thousand years in Africa*. Cambridge University Press.

DAVID N., 1976 - History of crops and peoples in North-Cameroon to A.D. 1900. in HARLAN J.-R., De WET J.M.J. & STEMLER A.B.L. (eds) : 223-267.

DAVID N., 1981 - The archaeological background of Cameroonian history. in TARDITS C. : 79-98.

DAVID N. & STERNER J. 1987 - Mandara archaeological Project. 1984-87. *Nyame Akuma* **29** : 2-8.

DELNEUF M., ESSOMBA J.-M. & FROMENT A., (eds) 1998 – *Paléanthropologie en Afrique Centrale : un bilan de l'archéologie au Cameroun*. L'Harmattan, Paris.

DODS R.R., 2004 - Knowing ways/Ways of knowing : reconciling science and tradition. In ROWLEY-CONWY P. (ed) : 547-557.

EHRET C., 2002 – *The civilizations of Africa*. James Currey, Oxford.

FOTIUS B., 2001 - *Phytogéographie*. In SEIGNOBOS & MANDJEK (eds) : Pl. 5.

FROMENT A., 1998 – Le peuplement de l'Afrique centrale : contribution de l'anthropobiologie. In DELNEUF M., ESSOMBA J.-M., et FROMENT A. (eds) : 13-90.

GIRARD R., 2002 - *La voix méconnue du réel*. Grasset, Paris.

HARLAN J.-R., De WET J.M.J. & STEMLER A.B.L. (eds) 1976 - *Origins of African Plant domestication*. Mouton, La Haye.

HENNION A. & LATOUR B., 1993 - Objet d'art, objet de science. Note sur les limites de l'anti-fétichisme. *Sociologie de l'Art* **6** : 7-24.

- KEDING B. 1993 – *Leiterband sites in the Wadi Howar, North Sudan. In Krzyzaniak (ed) 1993 - Environmental change and human culture in the Nile basin and northern Africa until the second millenium BC. Poznan Archaeological Museum : 371-380.*
- KUPER R., 1981 – *Untersuchungen zur Besiedlungsgeschichte der östlichen Sahara. Beitrage zur Allgemeinen und Vergleichenden 3 : 215-275.*
- HOLL A., 2002 – *The land of Houlouf : genesis of a tchadic polity 1900 BC- AD 1800. Memoirs of the Museum of Anthropology. Univ. of Michigan 35.*
- LANGLOIS O., 1995 - *Histoire du peuplement postnéolithique du Diamaré (Cameroun Septentrional). Thèse, Univ. de Paris I Panthéon-Sorbonne, Paris. Ms 4 vol.*
- LANGLOIS O., 2001 - *La distribution des techniques de façonnage de la poterie au sud du bassin tchadien : un outil pour la recherche historique régionale. Jour. Soc. Africanistes 71, 1 : 225-256.*
- LANGLOIS O., 2002 - *Analogies des productions céramiques actuelles du plateau de Jos et des monts Mandara. L'indice d'un éclatement d'une ancienne aire culturelle ? In " Environmental and cultural dynamics in the West African savanna " Colloque de Maiduguri (Nigéria). Ms 38 p.*
- LUGAN B., 2001 – *Atlas historique de l'Afrique des origines à nos jours. Edit. du Rocher.*
- McEACHERN S., 1991- *Les gens de Ngolele : an examination of prehistoric ethnic relations in the North Mandara mountains. in VI Coll. Intern. Méga Tchad, Paris 14-16 Déc. 1988. ORSTOM Colloques & Séminaires : 165- 192.*
- McEACHERN S., 1996 - *Iron Age beginnings north of the Mandara Mountains, Cameroon and Nigeria . In PWITI & SOPER : 489-496.*
- MALEY J., 1981 - *Etudes palynologiques dans le bassin du Tchad et paléoclimatologie de l'Afrique Nord-tropicale de 30 000 ans à l'époque actuelle. Trav. et Doc. ORSTOM n° 129.*
- MARLIAC A., 1973 - *Prospection archéologique au Cameroun. Cah. ORSTOM, Sc. Hum. X, 1: 67-95.*
- MARLIAC A., 1974a - *Prospection archéologique des dépôts douroumiens. Bull. ASEQUA n° 41 : 89-92. Dakar.*
- MARLIAC A., 1974b - *Prospection archéologique au Cameroun Septentrional. WAJA IV : 83-92 (Ibadan).*
- MARLIAC A., 1982 - *Recherches ethno-archéologiques au Diamaré (Cameroun Septentrional). Travaux et Doc. ORSTOM N°151.*
- MARLIAC A., 1987 - *Introduction au Paléolithique du Cameroun septentrional. L'Anthropologie 91, 2 : 521-558.*

MARLIAC A., 2005a - *Archéologie du Diamaré au Cameroun Septentrional. Milieux et peuplements entre Mandara, Logone, Bénoué et Tchad pendant les deux derniers millénaires*. B.A.R. Cambridge Monographs in African Archaeology (à paraître).

MARLIAC A., 2005b - *Essai sur la contribution de l'archéologie à la fabrication d'histoire en Afrique subsaharienne et au-delà*. Ms. (soumis).

MARLIAC A., 2005c - *Quelles carrières pour les objets définis par l'archéologie dans l'histoire et l'actualité de l'extrême-nord Camerounais ?* Ms (soumis à *Africa*).

MARLIAC A., 2005d - *Les racines de l'ethnicité : archéologie locale ou globale ?* Ms (soumis à *Autrepart*).

MARLIAC A., 2005e - *Scientific discourse and local discourses : the case of african archaeology*. *Intern. Jour. Histor. Archaeology* 9 N°1 : 57-70..

MARLIAC A., LANGLOIS O. et Michèle DELNEUF, 2001 - *Archéologie de la région Mandara-Diamaré*. In SEIGNOBOS & MANDJEK (eds) Pl. 12.

MARLIAC A., & BRABANT P., 2005 - *Are there Early Stone tools and hominid remains in North Cameroon ?* Ms 3p., 2 fig. (soumis).

MATHIEU P., 1978 – *Découvertes d'oolithes ferrugineuses en stratigraphie sous le delta actuel du Chari (Tchad)*. *Cah. ORSTOM, Géol. X*, 2 : 203-208.

MOHAMMADOU E., 1976 – *Histoire des peuls FerooBe du Diamaré : Maroua et Petté*. *African Languages and Ethnography III*. ILCAA, Tokyo, Japon.

MORIN S., 2001 – *Géomorphologie*. In SEIGNOBOS & MANDJEK (eds) Pl. 1.

PICQ P. & COPPENS Y. (eds) 2001 - *Aux origines de l'humanité*. 2 tomes, Fayard, Paris.

PWITI G. & SOPER R. (eds) 1996 – *Aspects of African Archaeology*. Xth Congr. Panafric. Assoc. For Prehist. And related Studies. Harare, Univ. of Zimbabwe Publications.

RASPAIL J., 1986 - *Qui se souvient des hommes ?* R. Laffont, Paris.

RAUCHENBERGER D., 1999 – *Johannes Leo der Afrikaner. Seine Beschreibung des Raumes zwischen Nil und Niger nach dem Urtext*. *Orientalia Biblica et Christiana*, 13. Wiesbaden, Harassowitz Verlag.

ROWLEY-CONWY P. (ed) 2004 - *Debates in World Archaeology*. *World Archaeology* 36, 4.

SALZMANN U., HOELZMANN P., MORCZINEK I., 2002 – *Late quaternary Climate and Vegetation of the sudanian Zone of Northeast Nigeria*. *Quaternary Research* 58 : 73-83.

SEIGNOBOS C., 1991 - *Les Murgur ou l'identification ethnique par la forge (Nord-Cameroun)*. In IV^e Colloq. Internat MégaTchad, Paris 1988. 'Forge et forgerons' Monino Y. (ed). *Colloques & séminaires ORSTOM*, vol. I : 43-195.

SEIGNOBOS C., 2001 - *L'héritage historique précolonial*. In SEIGNOBOS & MANDJEK (eds) 2001 : PL 10.

SEIGNOBOS C. & MANDJEK O. (eds) 2001 - *Atlas de la province de l'Extrême-Nord du Cameroun*. IRD-MINREST, Paris. + CD Rom, PC-Mac.

STEMLER A.B.L, HARLAN J.R., DEWET J.M.J., 1975 - Caudatum sorghums and speakers of Chari-Nile languages in Africa. *JAH XVI*, 2 : 161-183.

SUTTON J.E.G., 1974 – The aquatic civilization of middle Africa. *Jour . Afric. History XV*, 4 : 527-546.

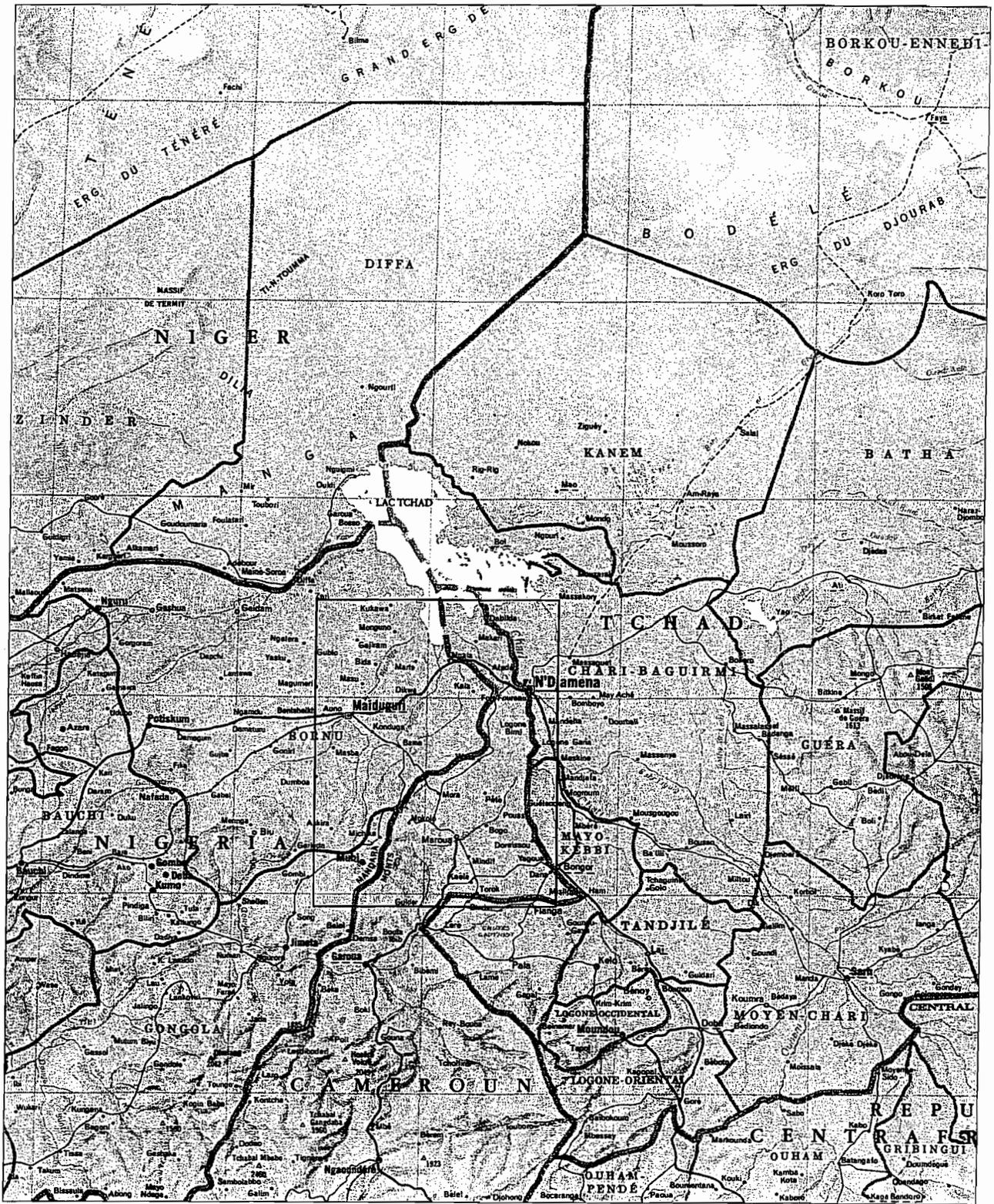
TARDITS C. (ed), 1981 - *Contribution de la recherche ethnologique à l'histoire des civilisations du Cameroun*. Colloq. international du CNRS n° 551, 2 vol. Paris.

TILLET 1983 - *Le Paléolithique du bassin tchadien septentrional*. CNRS, Paris.

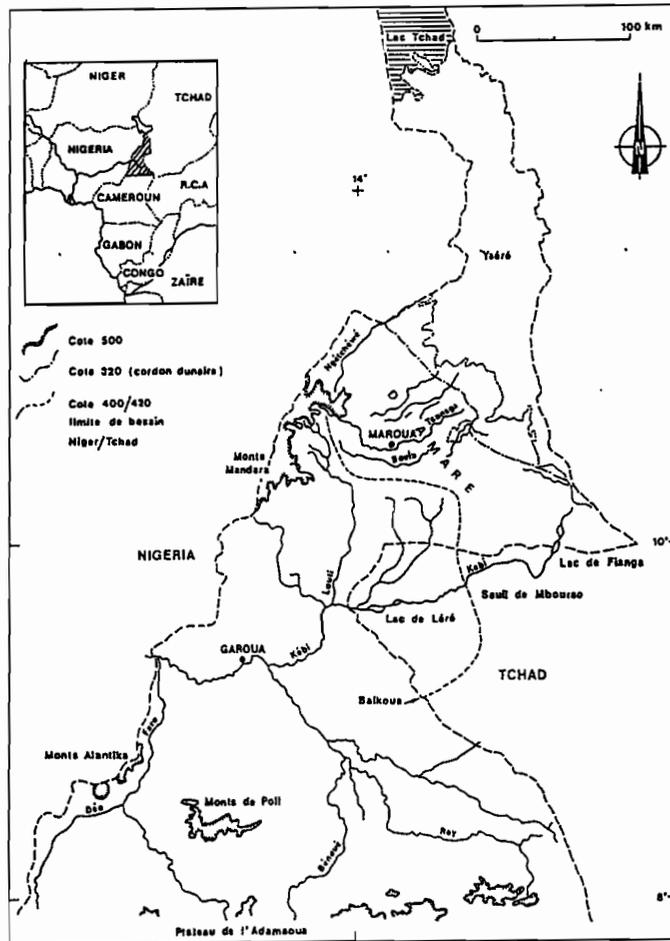
WILLEY G. & PHILLIPS Ph., 1958 - *Method and theory in American archaeology*. Chicago University Press.

WILSON M.C., 1988 – Geoarchaeological and archeological visibility in the Northern Mandara mountains and Mora plain (Cameroon). Preliminary results. In Actes II^e Coll. Intern. MégaTchad, ORSTOM-Bondy, 3-4 octobre 1985. *ORSTOM Colloques & Séminaires* : 9-50.

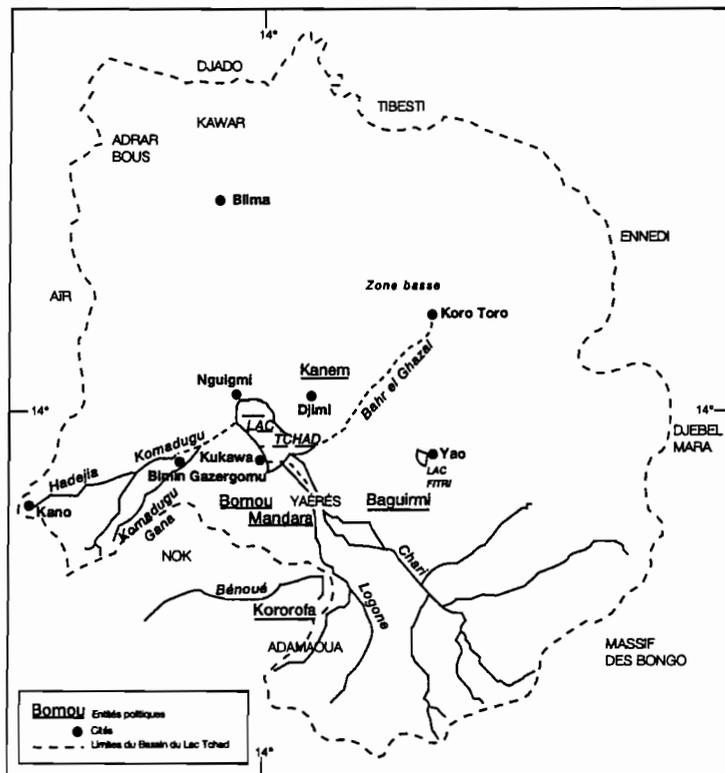
Carte 1



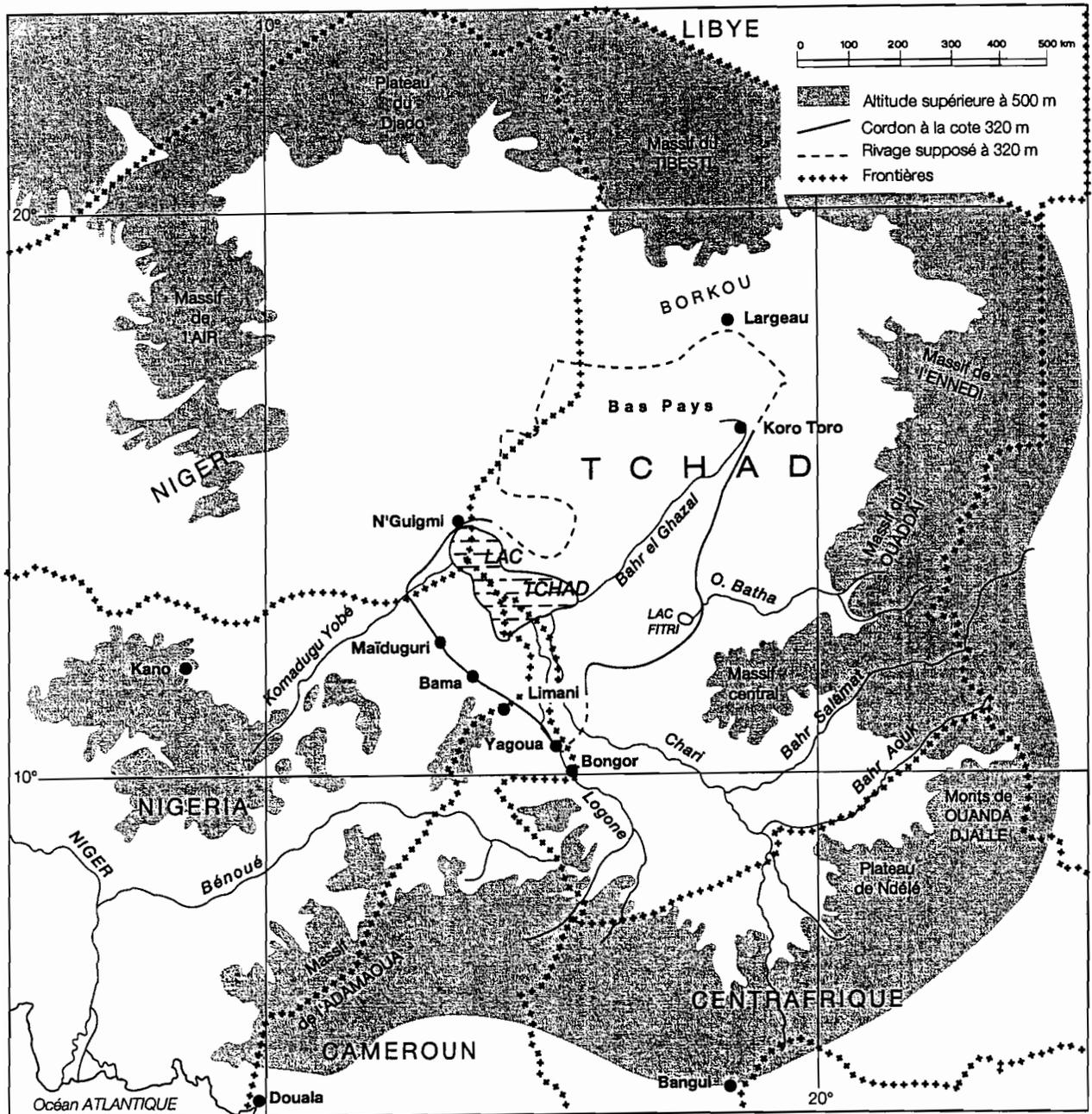
Carte 2



Carte 3
Entités politiques du VII^e au XVIII^e siècle

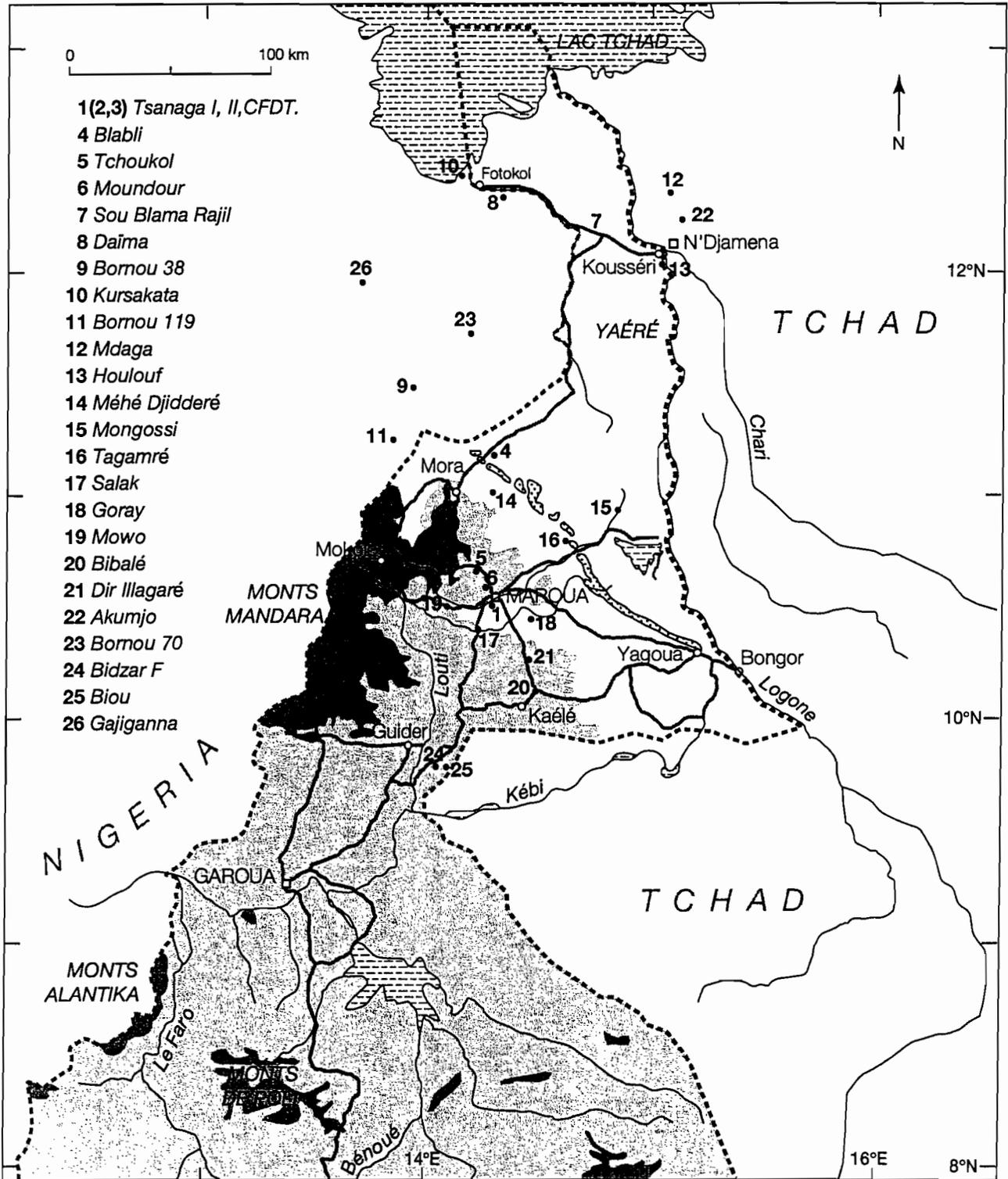


Carte 4



Carte 5

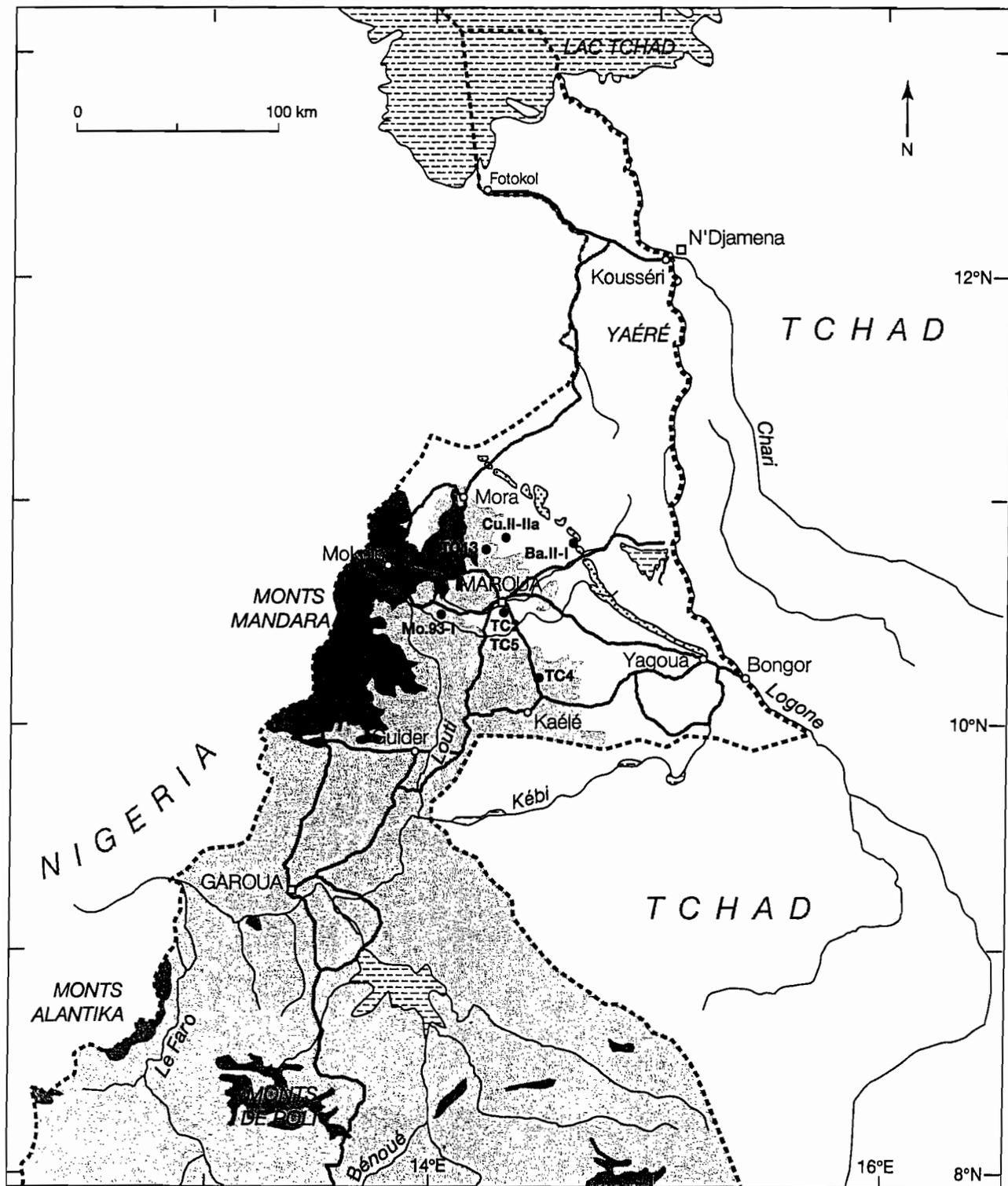
Principaux sites néolithiques et postnéolithiques de l'Extrême-Nord et du Diamaré



Laboratoire de Cartographie Appliquée

- | | | | |
|---|-------------------------|---|--------------|
|  | Cordon dunaire de 320 m |  | Cote 800 m |
|  | Retenues et barrages |  | > Cote 400 m |

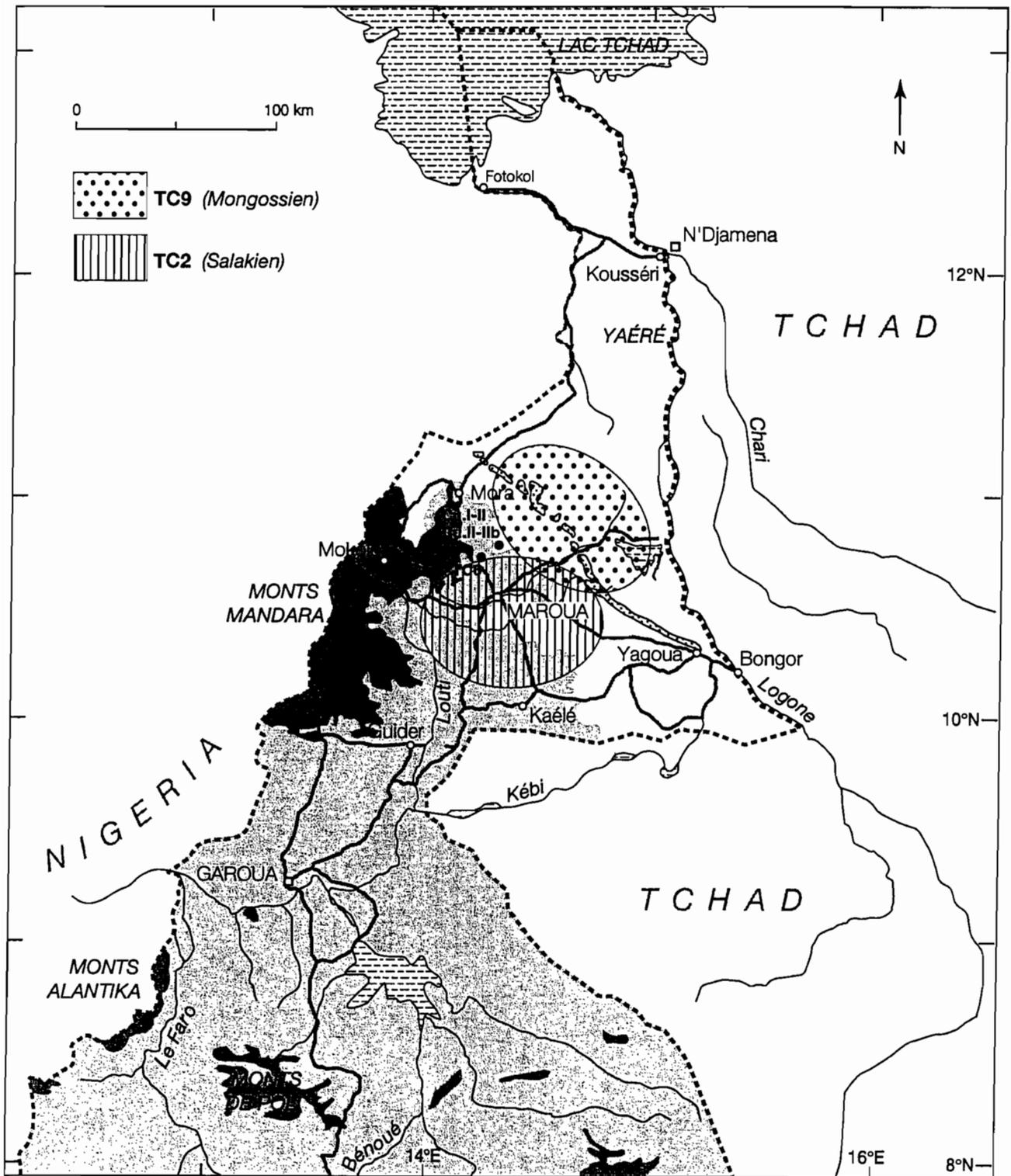
Carte 6
Postnéolithiques anciens du Diamaré



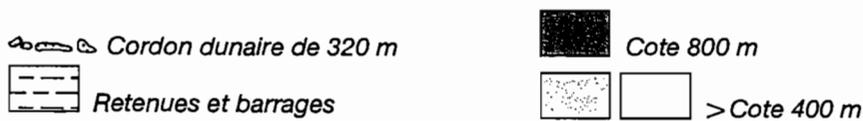
Laboratoire de Cartographie Appliquée

- | | | | |
|--|-------------------------|--|--------------|
| | Cordon dunaire de 320 m | | Cote 800 m |
| | Retenues et barrages | | > Cote 400 m |

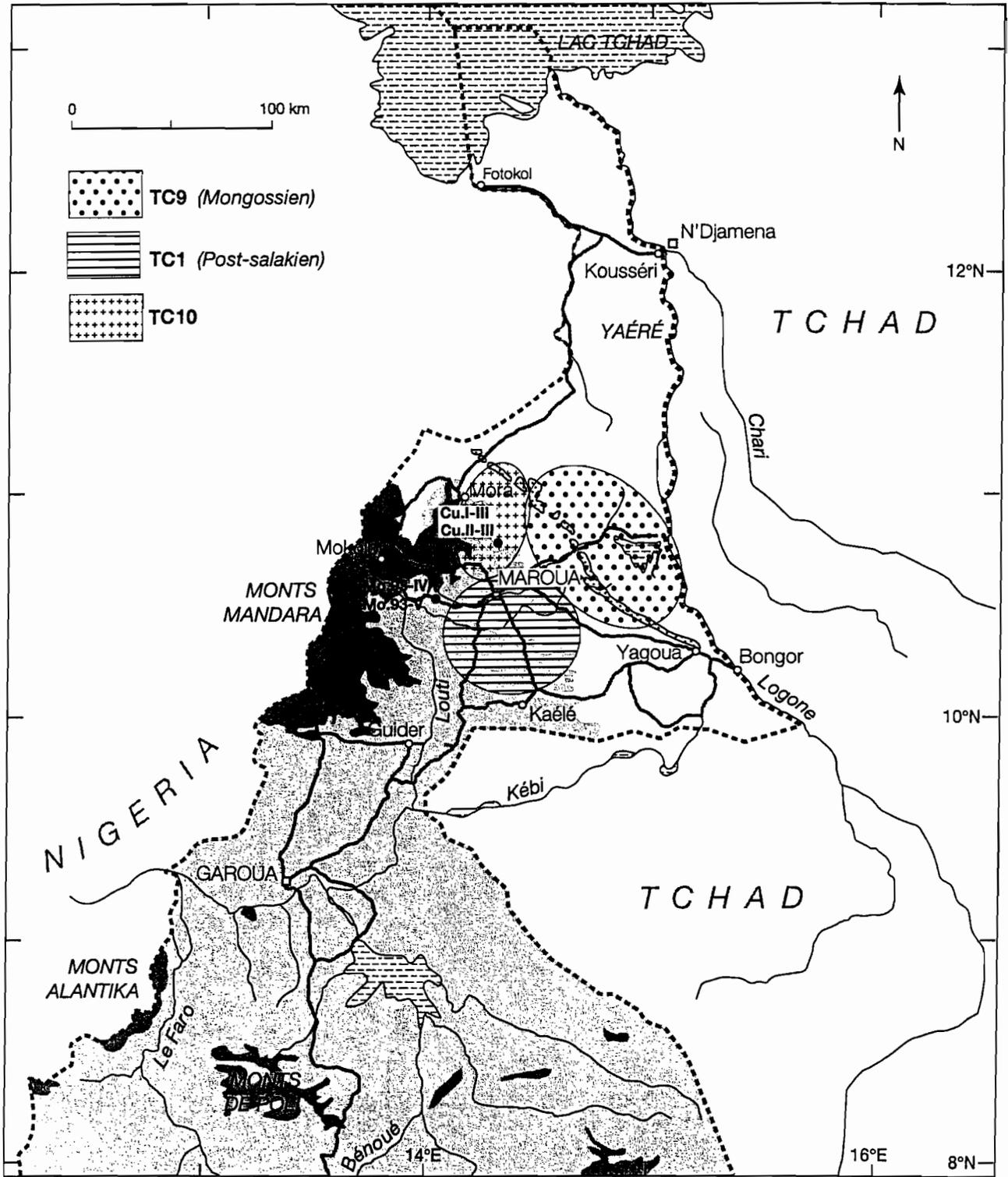
Carte 7
Postnéolithiques classiques du Diamaré



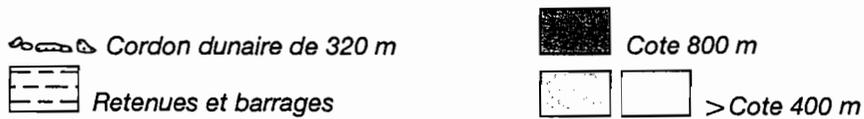
Laboratoire de Cartographie Appliquée



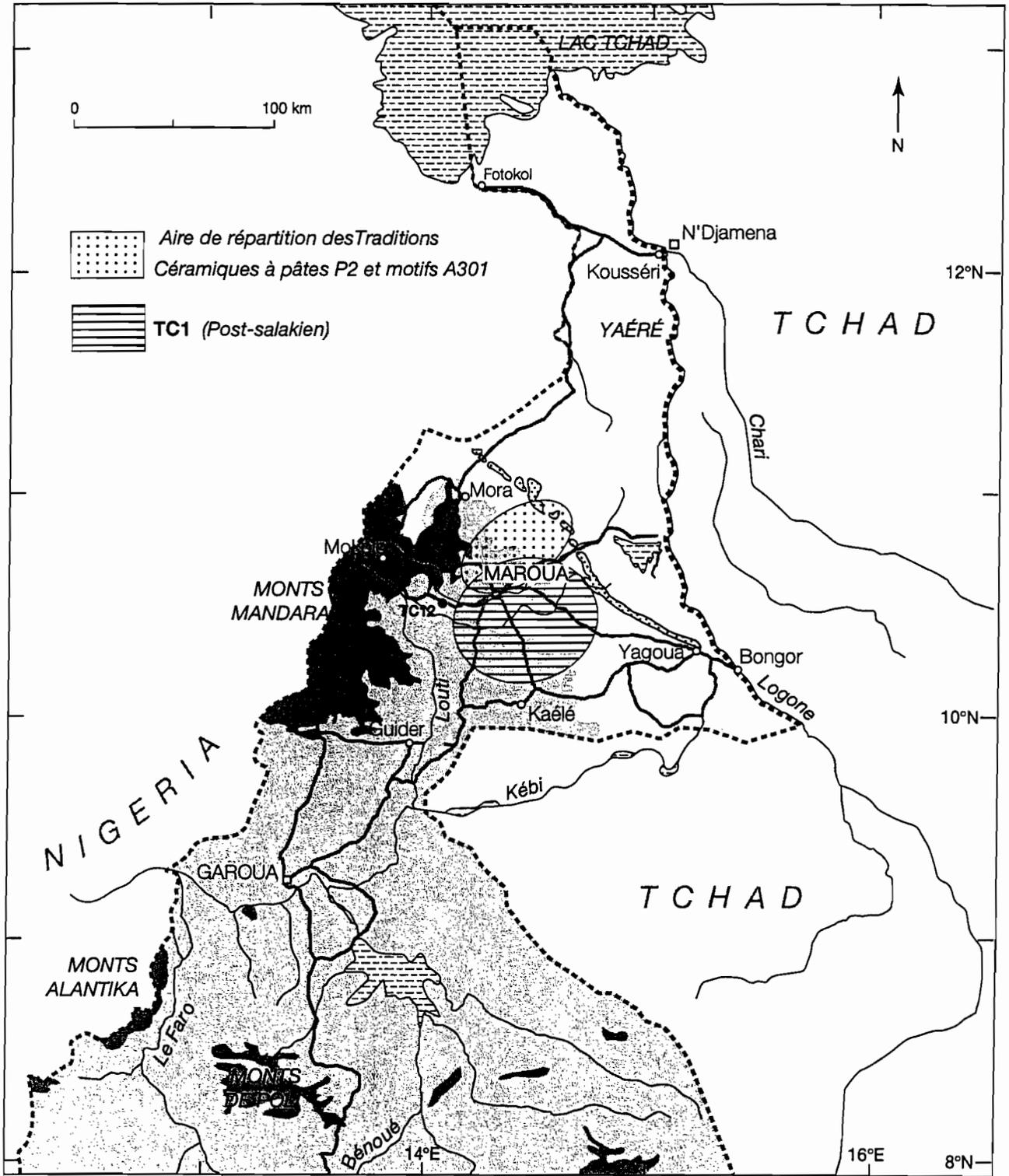
Carte 8
Postnéolithiques nouveaux du Diamaré



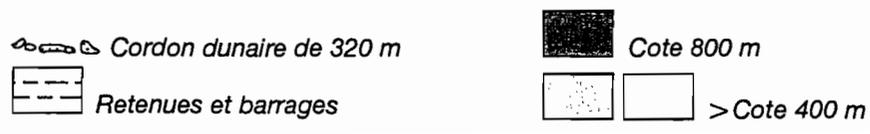
Laboratoire de Cartographie Appliquée



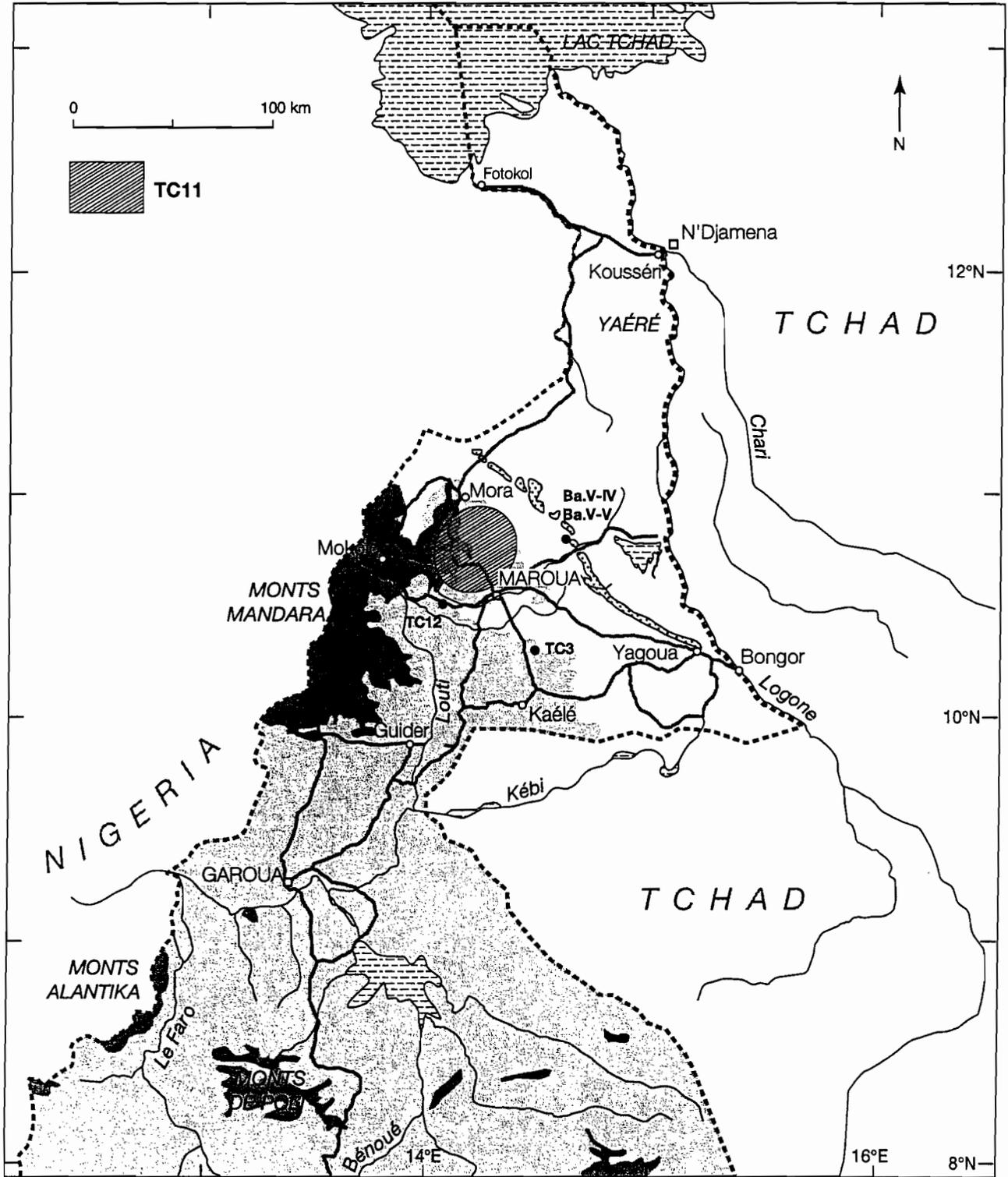
Carte 9
Postnéolithiques historiques du Diamaré



Laboratoire de Cartographie Appliquée



Carte 10
Postnéolithiques ultimes du Diamaré



Laboratoire de Cartographie Appliquée

-  Cordon dunaire de 320 m
-  Retenues et barrages
-  Cote 800 m
-  > Cote 400 m

Alain Marliac*

**Archéologie et actualité
dans l'Extrême-Nord camerounais****

*“ La science est la socialisation,
dans le monde que nous vivons,
d’êtres invisibles jusqu’ici
et qui ont des applications
très particulières ”
Bruno Latour 2003*

* DR (r) à l'IRD Centre de l'Île de France, 32 Rue H. Varagnat 93143 BONDY Cedex. France.

** cet essai est dédié à mes collègues le Pr. Eric Taladoire et Emile Lebris DR,, respectivement membre et Président de la Commission des Sciences Sociales de l'IRD (France).

Inquiétudes préliminaires

Au tableau – toujours améliorable bien évidemment - des cultures pré et protohistoriques du Nord du Cameroun (Carte 3) et leurs dispersions dans l'espace¹ (Carte 3), comme à l'exposé des migrations qui ont pu les mobiliser ou les impliquer², répondent, s'adaptent ou s'opposent, les connaissances plus ou moins étendues, précises, élaborées, actuelles et futures des concernés sur leur(s) propre(s) passé(s). Les concernés sont ici les populations et individus de la région. Qu'est-ce qu'une migration pour eux ? Que vont-ils faire de ce que nous appelons une migration pour ce qui les concerne ? Et comment sont-ils concernés ?

Ainsi, quelle sera, pour parler comme les ingénieurs et chercheurs des sciences dites 'dures'³, *l'acceptabilité* de ce tableau des cultures pour les peuples et sociétés du bassin du lac Tchad ici considérés ? J'ai déjà soulevé ce problème dans le cadre de l'archéologie au service de l'histoire, jusqu'ici

¹ Marliac, 1991 *De la Préhistoire à l'Histoire au Cameroun Septentrional*. 2 vol. **ORSTOM Etudes & thèses**, Paris ; Langlois, 1995 *Histoire du peuplement postnéolithique du Diamaré (Cameroun Septentrional)*. Thèse, **Univ. de Paris I Panthéon-Sorbonne**, Paris. Ms 4 vol. ; Delneuf, 1998 Recherches archéologiques de l'ORSTOM au Cameroun Septentrional. In *Paléanthropologie en Afrique Centrale, un bilan de l'archéologie au Cameroun*. **L'Harmattan**, Paris ; McEachern, 1996 Iron age beginnings north of the Mandara mountains, Cameroon and Nigeria. In Pwiti G. & Soper R. (eds) *Aspects of African Archaeology*. Xth Congr. of Panafrikan Association for Preh. and related studies. Harare. **Univ. of Zimbabwe Publications** ; Holl, 2002 *The land of Houlof: genesis of a tchadic polity 1900 BC- AD 1800*. **Memoirs of the Museum of Anthropology. Univ. of Michigan** 35 ; Marliac, 2005 *Archéologie du Diamaré au Cameroun Septentrional. Milieux et peuplements entre Mandara, Logone, Bénoué et Tchad durant les deux derniers millénaires*. **BAR Cambridge Monographs on African Archaeology** (à paraître 2005).

² Langlois, 2001 Interprétation et pertinence des variations décoratives observées sur la céramique du Diamaré (Nord-Cameroun). *Afrique Archéologie & Arts* N° 1 pp 40- 58 ; Seignobos et Mandjek, 2001 *Atlas de la province de l'Extrême-Nord du Cameroun*. **IRD-MINREST**, Paris. + CDRom, PC-Mac ; Marliac 2005 ouv.cité ; 2005c Migrations au Cameroun du Nord : de la préhistoire à l'histoire. *Com. au XIII^e Coll. Int. Méga-Tchad, " Migrations et mobilité spatiale dans le bassin du lac Tchad "*, Maroua, Octobre 2005 (Cameroun). Ms.

sans réponse, ni critique pertinentes⁴, ce qui est étonnant au vu des dizaines de publications et libelles (scientifiques ou prétendus tels) qui se croisent et s'interpellent sur la scène, pleine de bruits et de fureur de l'*Afrocentrisme* mondain, littéraire, journalistique, universitaire, et éventuellement politique... Comme à l'audition des discours, revendications, acclamations, écrits et refus que nous offrent tant de groupes et d'individus, ordinaires ou médiatisés !

Pour ce qui nous concerne, il en va de même entre les sciences 'dures' et leurs applications et entre les connaissances concernant le passé défini par l'archéologie (ou préhistoire/protohistoire), et les passés des individus ou des groupes d'individus, tels qu'ils les connaissent, les **définissent**, les vivent, les disent et éventuellement les rejettent, les veulent ou les revendiquent... Ils les appuyent, plus ou moins d'ailleurs, sur telles ou telles autres connaissances, partielles ou partiales, scientifiques ou pas, pour les renforcer. Comment l'action englobe-t-elle le passé et lequel ?

Nous allons nous demander ici, dans notre cas d'archéologue (discipline relevant de l'anthropologie en général), apportant ses résultats, s'il ne se pose pas le même problème fondamental d'acceptabilité d'un *passé*

³ cf. aussi Callon *et al.*, 2001 - *Agir dans un monde incertain*. Seuil, Paris p. 227.

⁴ Marliac 1978 Histoire, archéologie et ethnologie dans les pays en voie de développement. *Cah. ORSTOM, Sc. Hum. XV*, 4 pp. 363-66 ; 1995 (ed) *Milieus, sociétés et archéologues*. Karthala-ORSTOM, Paris ; 1997 Archaeology and Development : a difficult dialogue. *Inter. Jour. Hist. Archaeol. I*, 4 pp. 323-337 ; 1999 Développement et Archéologie : d'un langage à l'autre. *Nature, Sciences, Sociétés* 7, n°1 pp. 42-51 ; 2000 Composed vs Simple Pasts : About Archaeologists and their Partners. *Inter. Jour. Hist. Archaeol. 5*, 3 pp. 203-218 ; 2002 Is archaeology developmental ? *Inter. Jour. Hist. Archaeol. 8*, 1 pp. 67-80 ; 2005b *De l'archéologie à l'histoire. La fabrication des histoires en Afrique subsaharienne et au-delà*. L'Harmattan, Paris.

La plupart des critiques ou comités de lecture, soit ne voient pas la différence des savoirs mis en question par l'un d'entre eux (le savoir scientifique), soit considèrent que je réutilise la vieille dichotomie civilisés/non-civilisés ou développés/non-développés ou encore l'opposition emic/etic, alors que l'interrogation porte sur " Comment associer les représentations, les savoirs ? " Ce qui était au fond la question essentielle de C. A. Diop (Marliac 2001 Problèmes archéologiques, problèmes humains : moi, nous et les autres. *Pré-Actes* : 344. XIV^e Congrès UISPP. Liège, 2-8 Sept. 2001. A paraître en 2005 in *BAR Series*. Ms 22 p) : une question de 'l'agir démocratique'.

dont l'archéologie prétend fournir les véritables représentations et, partant, les meilleurs moyens de le gérer au présent. Car, " *One reason, why Indigenous peoples may feel uncomfortable about archaeology is that it threatens a view of the past that is either embedded in traditional worldview or one to which they have simply grown accustomed. Increasingly, Indigenous peoples are in a position to present their own histories, whether through formal scholarship or the continuation/elaboration of oral traditions* " ⁵.

Comment l'archéologie représente le passé ?

Les connaissances scientifiques en général sont qualifiées par leur universalité-généralité, leur 'objectivité', opposées aux singularités des connaissances communes, ordinaires, ethniques, personnelles pleines de 'subjectivité'.. Elles ont permis et construit en partie le monde moderne. Dès lors, comment l'archéologie et l'anthropologie (sciences de l'homme) définissent le " passé " ? Comment un [objet] comme le 'passé', la 'culture', ou comme la 'migration' est défini dans notre discipline ?

D'une façon générale, le passé selon les sciences sociales contemporaines est séparé du présent définitivement. Selon la *Constitution moderne* appuyée sur la conception moderne du temps qui se déroulerait linéairement en phases successives de plus en plus *progressistes* totalement séparées, tout appartient au même temps dans chaque phase. Or le rangement de tout dans une même phase est une construction du temps qui, ne pouvant expliquer l'apparition d'êtres nouveaux (ce serait reconnaître la médiation, la fabrication d'hybrides et la reconnaissance des objets comme actants), est obligée de les classer comme des 'découvertes'

⁵ Nicholas, 2003 The persistence of memory, the politics of desire : archaeological impacts on aboriginal peoples and their response. In Smith C. & Martin Wobst H. (eds) *Decolonizing archaeological theory and practice*. **Routledge**, Londres ; Marliac, 2001 ouv.cité. Nous y revenons in Marliac 2005b (ouv.cité, Chap. III) sur le terme 'refléter', révélateur de la vision moderne des sociétés.

d'êtres toujours là, ou des surgissements démiurgiques tels celui d'Athéna née toute armée du crâne de Zeus, son divin père. Or le temps des hommes est au contraire d'utiliser et brasser des êtres dont les temps sont différents : mon corps d'*Homo sapiens* est vieux de 100.000 ans ou plus, j'utilise un ordinateur vieux de cinq ans, de la pénicilline née durant la Première Guerre mondiale et un marteau remontant à quelques centaines de milliers d'années⁶.

De fait, notre **représentation** (e.g. de la migration ou d'une culture) en archéologie, - quelle que soit sa sophistication ou à cause d'elle (vague au Cameroun du Nord) - est anthropologique, sous une forme plus ou moins simplifiée à partir de différentes approches ethnologiques⁷.

Les représentations en archéologie figurent dans l'ensemble des représentations fabriquées par l'anthropologie (les différentes théories/modèles), à partir de l'examen de populations variées dans diverses situations. Ces représentations servent de modèles à l'archéologie.

En conséquence, cette dernière va construire des 'unités' qui répondent à un ou plusieurs de ces modèles. Au départ, l'une de ces unités sera, par ex., "la culture", construite à partir des résidus de la dite "culture matérielle" et ses distributions dans le temps et l'espace. Ainsi par ex., la découverte sur tel espace de poteries (décors + éventuellement technologie des pâtes, morphologies des pots, technologies des cuissons...), que l'analyse, le classement, les éliminations (Marliac 2005b, Chap. I), et la reconstruction montrent similaires, est censée représenter / refléter ⁵ une "culture". En effet, une des caractéristiques d'une culture est son auto-reproduction plus ou moins pure - retrouvée

⁶ Latour, 1991 *Nous n'avons jamais été modernes. La Découverte*, Paris [1993 *We have never been modern*. Harvard Univ. Press] : 102.

⁷ Marliac, 2005b (ouv.cité).

dans les ensembles d'objets - de formes, arrangements, architectures et décors 'identiques', plus ou moins emblématiques⁸. Ainsi parle-t-on, au sud de l'ex-Zaïre du *Kisalien*, en France du *Solutréen* et, au Cameroun du Nord, du *Salakien*⁹. La distribution spatiale chronologiquement assurée d'une 'culture' à travers d'autres espaces, sera dite reposer sur des diffusions de proximité, portées par des échanges (commerciaux, matrimoniaux..) ou la dispersion d'une culture mère plus ancienne, ou des diffusions à longue distance ou des migrations de telle ou telle taille, emprunts, conquêtes et diffusions assumées/acceptées par la (ou les) 'culture' réceptrice...

Ainsi sera construite - plus ou moins bien - l'image de cultures portées par des peuples, de migrations de peuples comme les indo-européens ou les austronésiens¹⁰ dont les déplacements sont établis par la linguistique comparative historique dans son propre cadre, à une certaine échelle. Il peut être nécessaire d'aller à de petits détails pour conforter une telle conclusion. Notons que - si pour nous, une 'culture' relève de faits archéologiquement établis - l'interprétation n'est jamais une vérité-preuve au sens classique, mais une présomption (au sens policier), plus ou moins solide, fondée sur le savoir anthropologique accumulé, et parfois théorisé, où l'on puise des analogues.

L'archéologie qui étudie les populations du passé à partir de leurs vestiges¹¹, n'a pour outil interprétatif que les modèles mis au point par

⁸ " basic to the diversity of cultures is the desire of each culture to resist the cultures surrounding it, to distinguish itself from them - in short, to be itself". (Levi-Strauss C. 1985 in Lemonnier P., (ed) 1993 - *Technological Choices*. **Routledge**, Londres. p.18).

⁹ Maret 1977 Sanga : new excavations, more date and some related problems. *Jour. African History* 18 pp. 321-337 ; Schmider B., In Leroi-Gourhan (ed) 1988 *Dictionnaire de la Préhistoire*. PUF, Paris p. 984 ; Marliac, 2005a ouv.cité, Chap. III.

¹⁰ Anciennement malayo-polynésien, de Taïwan et Madagascar jusqu'à Tahiti en passant par Java. Cf. Terrell J.E., 'Austronesia' and the great austronesian migration. In Rowley-Conwy (ed) 2004 *World Archaeology* 36, 4, pp. 586-590 et suiv.

¹¹ Remercions ici Alain Schnapp de nous le rappeler : " La découverte d'objets révèle un aspect du passé différent de celui livré par l'écrit "(sic), cité in Dupont-Monod C., 2004 - Alain Schnapp : le

l'anthropologie culturelle et l'articulation des deux domaines est désormais souvent nommée : ethnoarchéologie¹².

Au Cameroun du Nord

S'agissant de la recherche ethnohistorique au Cameroun du Nord, les chercheurs vont, traditionnellement, associer ce qu'apporte l'archéologie et ce que d'autres disciplines (dont surtout l'ethnologie, la linguistique) apportent. Dans cette situation de comparaison **sous** l'homologie culture archéologique/culture ethnologique, on peut alors se demander par exemple, avec pertinence, - par rapport à ma synthèse sur le Diamaré où la notion d'Unité Céramique¹³ intervient dans la définition des cultures préhistoriques présentées sous l'appellation TC (traditions céramiques définies sur la base des Unités Céramiques ou UC) - : " *What is the ethnographic counterpart of a Unité Céramique* " ?¹⁴. Ceci peut se dire aussi : quelle va être la **carrière** (ou pas) de cette TC, utilisée soit par les ethnohistoriens ou les concernés aujourd'hui, *i.-e.* dans des domaines définis très différemment : la vie quotidienne, les réclamations, les " lois " de l'histoire? C'est poser le problème de la nature des unités à comparer ou associer entre savoirs différents et ici il s'agit des TC qui recourent et se redistribuent ainsi sous le concept partagé archéologie-anthropologie de **culture-civilisation**.

A mon sens, *la Tradition Céramique* définie dans le cadre de l'archéologie nord-camerounaise n'a pas de contrepartie en ethnographie. Le rechercher serait oublier comment sont construits les 'faits' de l'archéologie, oublier comment en général les 'faits' de la science naissent et

passé à mains nues. In *L'Histoire* N° 290 p. 34. Vestiges parfois associés à des écritures comme en archéologie classique, moyen-orientale, khmère, chinoise, indianiste...

¹² David & Kramer 2001 *Ethnoarcheology in action*. Cambridge Univ. Press : 1-2.

¹³ créée par Langlois, 1995 ouv.cité.

¹⁴ N. David, in Préface, Marliac 2005a ouv. cité.

la série de traductions-médiations qu'il va falloir assurer pour passer de l'une à l'autre, chaque traduction entraînant obligatoirement une perte d'information¹⁵, une modification. Car il n'y a pas en anthropologie culturelle d'unités construites comme celles de l'archéologie, *i.-e.* par *agrégation* limitée à des critères matériels et une distribution dans l'espace et le temps. S'il y avait une telle unité dans le domaine ethnographique - même figée par l'anthropologie traditionnelle - elle serait définie autrement et au-delà de la seule culture matérielle. La représentativité de celle-ci est présumée (selon le concept de culture en anthropologie) mais ignorée, puis, par tâtonnements et comparaisons, simplement postulée et éventuellement inférée. Cette représentativité est ensuite suggérée, analogiquement et uniquement à partir de modèles dits "ethnoarchéologiques", où les critères sont beaucoup plus nombreux, complémentaires les uns des autres et dépendant d'une autre discipline dite 'anthropologie culturelle'. La TC. est la représentation 'archéologique' d'un certain passé, représentation modifiable ou même parfois, jetable, c'est un *concept régional flottant* de la discipline, utilisé par l'Archéologie au Nord du Cameroun¹⁶, un concept provisoire.

Mais les cultures (et leurs migrations) telles que identifiées et proposées par les archéologues, à partir d'un jeu d'unités obtenues par élimination de singularités¹⁷ : les cultures (au Nord du Cameroun, les TC ou les dénominations comme Salakien, post-salakien, Mongossien, tradition

¹⁵ Hobart 1993 *The growth of ignorance ? In* Hobart (ed) 1993 - *An anthropological critique of Development*. **Routledge**, Londres pp. 1-30 ; Hennion et Latour 1993 *Objet d'art, objet de science*. Note sur les limites de l'anti-fétichisme. *Sociologie de l'Art* 6 pp. 7-24.

¹⁶ Ce problème est consubstantiel à l'archéologie elle-même en tant que définie par ses objets, méthodes et théories. Cf. le problème du 'concept' dans la recherche historique, pierre d'achoppement de la connaissance historique (Cf. Veyne 1971 *Comment on écrit l'histoire*. **Seuil**, Paris p. 171.

¹⁷ Marliac, 2005a ouv.cité, Chap. I

de Tokombéré..) provoquent en se disséminant aujourd'hui en Afrique subsaharienne (écoles, lycées, universités, médias divers..), une levée de questions intéressant l'histoire des individus, leurs identités individuelles ou collectives, leurs intérêts, leurs besoins, leurs groupements, leurs institutions, leurs engagements, leurs " raisons d'être " (croyances)...bref leurs multiples relations et leurs singularités. Parler et définir des cultures ou des migrations, c'est faire naître des questions et même des incertitudes.

1° en raison de la fragilité de l'objet dit " culture " aussi bien en anthropologie usuelle qu'en archéologie,

2° en raison des conditions de construction des dites cultures (perte d'information),

3° parce que le passé n'est pas conçu pareillement chez les *social scientists* et les personnes concernées. Exemple limité mais parlant : chez les peuples au Nord du Cameroun : " *Le passé n'est relaté que s'il est opérant pour situer les liens de parenté et sert à argumenter les chartes de cohabitations* " ¹⁸. " *Man does not really have a past unless he is aware of having one, because only this awareness ushers in the possibility of dialogue and choice* " ¹⁹.

L'attitude première vis à vis du passé est et fut pratique, l'attitude de l'historien ou de l'ethnohistorien est autre ²⁰. L'insertion plus ou moins imposée des cultures archéologiques ou des migrations dans la vie quotidienne ouvre un conflit potentiel entre des représentations construites de manières très différentes. Ce conflit n'a pas, à mon avis,

¹⁸ Seignobos, in Seignobos & Mandjek ouv.cité : Pl. 7 p. 6.

¹⁹ R. Aron in Lenclud 1997 Anthropologie et Histoire. Hier et aujourd'hui en France. In Chiva I. & Jeggle U. (eds) *Ethnologies en miroir*. Edit. de la MSH, Paris p. 47

²⁰ *émancipatrice* selon Oakeshott, 1962 *Rationalism in politics*. Methuen, Londres.

d'autre solution que des traductions... pour lesquelles il faut des interlocuteurs²¹.

Rappel

Rappelons que c'est La Science – ici l'Anthropologie - qui pose et a posé ce type de problème, en se définissant comme savoir unique porteur de la Vérité, et non les savoirs tacites, traditionnels qui eux, au long des millénaires, s'en posaient et en résolvaient (ou pas) d'autres. Le *profane* et son opposé le *spécialiste*, sont des êtres différents qui furent créés en Occident par délégation du savoir à la Science avec désaisissement du profane²². Dans la foulée fut créée cette conception du temps linéaire moderne dont nous parlions plus haut.

Souvent taxés de "prémodernes", "indigènes", parfois réactionnaires, ringards (jadis sauvages, barbares, *folklo*, ploucs ou primitifs), ou inversement jugés merveilleux, innocents et filmés selon modes et politiques en Occident²³, Bantous, Francs, Dakotas, Afrasiens²⁴, Mongols etc., s'auto-définirent et migrèrent sans se poser le problème de la définition du terme 'migration'(comme universel), comme M. Jourdain parlait le français comme il respirait, sans se soucier de grammaire.

Plus encore, mais il est nécessaire de le souligner : il n'est pas question ici de proposer de faire appel à ces 'savoirs traditionnels', quotidiens en les

²¹ Latour, 2004 *Recalling ANT. In Law & Hassard (eds) Actor Network Theory and after. Blackwell Publishing, Oxford p. 16*

²² Callon *et al.*, 2001 *ouv.cité* : 171. Comme fut créée conjointement la paire politique du représenté (qui vote et se tait) et son représentant (qui parle et fait taire) en démocratie délégative.

²³ Voir les reportages béats et voyeurs dans la grande presse sur les Masais, les Inuit, les Kalash au Pakistan (*Figaro Magazine* N° du 8.01.05), les Konsos (*GEO* N° de Mai 2003) et les avocats de la polygamie ou de l'excision, etc...Echo bien tardif, culpabilisateur et inefficace des conséquences du Grand Partage et du relativisme culturel...Voir l'incompréhension entre journalistes et chercheurs à propos des savoirs (*Sciences au Sud IRD* N° 26 p.16).

²⁴ Nom des locuteurs de langues groupées aussi anciennement sous l'appellation 'afro-asiatique'.

faisant passer par le crible scientifique, en les 'autorisant' en quelque sorte à être et intervenir. Ni non plus à les utiliser comme garniture valorisante vidée de ses sens⁹ en prolongement renversé du temps où ils étaient ridiculisés, haïs sinon pourchassés²⁵. Il est question de construire de nouveaux savoirs avec, comme partenaires à part entière, ceux qui portent et assument ces savoirs 'en situation' (dont je pense qu'ils ont peu à voir avec celui des archéologues construit différemment)²⁶, éventuellement encore indéfinissables, donc de construire avec eux, de *nouveaux objets...*

Projet

L'Histoire des peuples noirs d'Afrique ce n'est pas seulement celle obtenue grâce à l'histoire, l'archéologie, la linguistique, l'anthropologie physique ou l'ethnologie considérées comme sciences, mais aussi celle constituée par leurs histoires personnelles, quotidiennes, collectives d'hier et d'aujourd'hui²⁷ en contact ou échange mutuel plus ou moins clair et approfondi avec les connaissances que les sciences sociales apportent.

Dès lors, plus encore que les autres sciences du monde physique par rapport au réel, l'anthropologie qui les copie, doit être désinvestie de son rôle de juge absolu de la réalité anthropologique²⁸. Et, en même temps donc, l'archéologie de son emprise indiscutable sur partie du passé.

²⁵ Quand sauvages et barbares des antipodes rejoignaient nos moujiks et ploucs locaux dans le mépris et l'ignorance des groupes qui, parfois associés, alternativement les dominaient : conquérants, aristocrates, bourgeois, intellos, dictateurs, scientifiques, banquiers ou apparatchiks...

²⁶ Contrairement à G.P. Nicholas, (*in* Peck, Siegfried & Oetelaar, (eds) 2003 *Indigenous People and Archaeology*. XXXIId Annual Chacmool Conference. *Archaeological Association of the University of Calgary*. Canada.p.15) disant : " *many [indigenous people A.M.] are satisfied with their knowledge of the past as it is now ; they don't need archaeology to tell them what they already know* ". As they know something else (A.M. dixit) !

²⁷ Marliac 1995b *Connaissances et savoirs pour l'Histoire : le cas du Nord-Cameroun*. Istituto Italo-Africano. **Africa L** n°3 pp. 325-341 ; Marliac, 2001 *ouv.cité*.

²⁸ " *L'Anthropologie s'est faite sur fonds de science, ou sur fonds de société, ou sur fonds de langage, elle alternait toujours entre l'universalisme et le relativisme culturel et nous en apprenait finalement bien peu sur 'Eux' comme sur 'Nous'* " (Latour 1991 *ouv.cité* p. 177).

Pour ce qui concerne cette branche de l'anthropologie, notre objectif est de voir comment définir le passé en incluant, sous des formes à préciser, ce que tel ou tel interlocuteur ou groupement d'interlocuteurs concernés voudra en dire. A voir l'obstination des parties au conflit après la destruction de la mosquée d'Ayodhya en Inde²⁹, rien n'est moins facile, mais c'est un passage obligé si nous voulons vivre ensemble et différents, mais en paix, dans un monde désormais clos³⁰.

Rappelons enfin qu'il ne s'agit nullement ici de rejeter les sciences, dont la nôtre, mais de les repenser à l'aune de l'état actuel où elles sont ainsi que leurs produits, leurs 'faits' : machines, théories, constitutions, droit, croyances, cultures ou, par exemple ici, les migrations, en rappel d'une synthèse précédente sur celles-ci au Cameroun du Nord³¹...

J'ai donc introduit dans cet essai l'expression " **carrières d'objets** ", parce que les objets en question ici (culture, migration, ethnie, telle culture, telle ethnie, etc.), circulent, changent et évoluent, très souvent **sous le même nom**, qu'il s'agisse du nom donné par le scientifique (le *Salakien*) ou par celui qui est concerné sur sa propre appartenance (*massa*). Ces noms se déplacent le long d'une trajectoire qui part de l'archéologie - mon point de vue - (dans ses limites où elle dessine elle aussi un chemin passant de la saisie, l'intuition jusqu'à la construction), pour pénétrer cent autres lieux et situations diverses, et qui, par conséquent sont peu à peu reconsidérés, réévalués et modifiés par d'autres savoirs... Le signifié glisse en changeant sous le signifiant parfois de façon imperceptible ou parfois volontairement dissimulée, jusqu'à créer même ces situations mirobolantes d'ardents

²⁹ Guha-Thakurta, 2003 *Archaeology and the Monument: an embattled site of history and memory in contemporary India*. In Nelson R.S. & Margaret Olin (eds) *Monuments and Memory: made and unmade*. **Univ. of Chicago Press**.

³⁰ Latour, 2003 *Un monde pluriel mais commun*. **France-Culture-L'aube**, Paris.

³¹ Marliac, 2005c ouv.cité.

révolutionnaires, pantoufleurs prébendiers de la **nomenklatura** publique ou privée de divers pays, à l'abri de leurs instituts, leurs clubs, leurs banques et leur police.

Cultures et migrations en archéologie

En archéologie les migrations sont peu faciles à prouver³².

Notion d'ordre général, la migration fut traditionnellement appliquée aux déplacements d'être humains ou animaux. Elle a été en anthropologie, un problème difficile et souvent poussé sous le tapis, sauf à le comparer, sans entrer dans le détail, par exemple, à l'aune des grandes invasions en Europe. En effet, discuter de mouvements-contacts entre cultures, considérées comme des entités discrètes fermées, entraîne la mise en cause de la fermeture de ces unités.

Délivrée plus tard – à la mode moderniste-déconstructionniste - des cultures comme entités immuables, la migration est devenue tout à fait envisageable et même 'mondaine', promue, comme recours contre l'identité³³ (c'est l'immigrationisme actuel). La migration, défiant les notions anthropologiques traditionnelles figées de sociétés en ethnies, est devenue facteur d'innovation³⁴, très soutenu ici-bas par les sponsors du monde politico-médiatique actuel. Nous avons déjà apporté une critique à cette notion postmoderne de l'ethnie³⁵.

³² Masset in Leroi-Gourhan, (ed) 1988 ouv.cité p. 693.

³³ Celle-ci en général présentée péjorativement comme une 'crispation'. Cf. plus loin : *la fonction stratégique des mots* (Stengers 1993 *L'invention des sciences modernes. La Découverte*, Paris).

³⁴ Watkins in Barnard & Spencer, 1998 (eds) *Encyclopedia of Social and cultural Anthropology. Routledge*, Londres p. 370.

³⁵ Marliac, 2005b ouv.cité ; 2005d Scientific Discourse and Local Discourse : The case of African Archaeology. *Inter. Jour. Hist. Archaeol.* 9 n°1 pp. 57-70.

S'il s'agit de déplacements de populations, qu'est-ce que migration veut bien dire depuis la " sortie d' *homo ergaster* " d'Afrique, il y aurait 2 à 1, 5 millions d'années³⁶ et celle de l'homme moderne il y a peut-être 100 000 ans³⁷ ; l'invasion entière de notre territoire actuel par la culture dite *Chasséenne* vers 3 700 BC (*Before Christ* : avant J.-C.) ; la conquête romaine ; les invasions germaniques, les invasions musulmanes du VIII^e siècle (Poitiers 732) ; en passant par les peuplements caucasoïdes de l'Amérique du Nord³⁸ et la fameuse migration 'bantoue' depuis les Grassfields du Cameroun jusqu'à la Fish River en Afrique du Sud ? Tous ces mouvements accompagnés ou pas de massacres connus ou inconnus, entraînant des fuites, des redistributions, submersions complètes, fusions pacifiques, ou de massives déportations, antiques, historiques, légendaires, bibliques ou contemporaines sont-ils des migrations³⁹ ?

Problème posé

Munis des représentations/[objets] : les cultures préhistoriques devenus des 'faits' archéologiques et anthropologiques à introduire dans le monde des sciences sociales puis dans le monde commun, ordinaire, quotidien . Sachant que " *The fate of facts and machines is in later users's hands* " ⁴⁰, et que " *Those users are by no means restricted to scientists* ", nous devons noter ce qui peut relever des cultures et leurs migrations dans le bassin du

³⁶ Contestée par la reconnaissance récente en Chine par E. Boëda de fossiles d'*homo erectus* et artefacts datés de 2 M. A.

³⁷ Moncel & Falguères, 2004 Le peuplement de l'Europe : deux vagues successives. *Pour la Science* 325 pp. 69-74..

³⁸ Marliac, 2005b ouv.cité.

³⁹ Leroi-Gourhan, 1988 ouv.cité p. 693 ; Lugan, 1989 *Afrique, l'histoire à l'endroit*. Perrin, Paris pp. 215-236 ; Barnard & Spencer, 1998 ouv.cité. Sans parler des sites de 2 à 3 M.A. découverts en Auvergne en France qui pourraient faire migrer, encore une fois, le " berceau de l'humanité ", hésitant actuellement entre la Rift valley et le bassin du Tchad...

³⁹ *Je n'ai jamais cru à l'anthropologie comme conceptualisation adéquate du rapport aux autres, comme discipline établissant une telle connexion...* (Latour, 2003 ouv.cité).

⁴⁰ Latour, 1987 *La science en action*. Gallimard-Folio, Paris p. 289.

lac Tchad, sans cependant fixer un sens exact au terme lui-même. D'abord en fonction du peu de données disponibles, de leur fragilité, du mode d'objectivation de l'anthropologie⁴¹ et parce que " ..les mots ont une fonction stratégique qu'il faut savoir déchiffrer. "⁴². Et parce que aussi, je suis à la recherche d'une notion qui devra être élaborée entre les deux domaines que j'ai défini d'abord vaguement : le domaine scientifique et le domaine commun. Je ne peux donc, ni ne souhaite, rigidifier dès le départ cette notion dont je cherche à voir ce que les concernés du domaine commun, encore indéfinis et que je vais essayer d'imaginer plus loin, vont faire, lui ajouter ou comment ils vont la modifier, la faire évoluer tout en évoluant eux-mêmes, ou la rejeter.

La notion générale de passé vécue officiellement en Occident par nous tous, définit les faits du passé comme irrémédiablement abolis, prémodernes sinon " sauvages ". On ne doit plus avoir recours à eux ; ils deviennent s'ils réapparaissent, ces " vieux démons " ce " refoulé " de la terminologie comique des modernes et postmodernes, athées professionnels.

Il faut désormais non plus envisager ces rencontres Savoir Traditionnel (ST) et Savoir Scientifique Occidental (SSO) (note 25) et en discuter dans le cadre historique estampillé 'scientifique', où l'archéologie peut intervenir valablement⁴³ (). Il faut analyser ces rencontres en termes de connaissance et en termes sociopolitiques et, pour ce faire, **imaginer** les collectifs, ici camerounais, souhaitant entrer – légitimement ou pas - dans le débat⁴⁴.

⁴² Stengers, 1993 ouv.cité p. 18.

⁴³ Marliac, 1995b ouv.cité ; 1999 Développement et Archéologie : d'un langage à l'autre. *Nature, Sciences, Sociétés* 7, n°1 pp. 42-51 ; 2000 Composed vs Simple Pasts : About Archaeologists and their Partners. *Inter. Jour. Hist. Archaeol.* 5, 3 pp. 203-218.

⁴⁴ Focalisés ici sur la notion de migration ces collectifs peuvent déplacer leur attention selon les circonstances vers d'autres : territoires, pâturages, cultures vivrières, industrielles, écolage,

Comment s'affirme ou évolue l'idée qu'un citoyen nord-camerounais a de lui-même, de son groupe d'appartenance ? Qu'est-ce qu'une culture ou une migration pour un moundang, un bata ou un peul du Nord-Cameroun ? Que veut dire 'Salakien' ou 'post-salakien' ? Qu'est-ce que veut dire une 'acculturation', une 'migration' dans la pensée d'une villageoise, d'un instituteur, d'un intellectuel ou d'un politique, tous travaillant au Cameroun ? Selon qu'il/elle a été à l'Ecole, coranique ou moderne, au collège, à l'Université ou aux champs ? Selon le moment vécu dans tel ou tel autre cadre (son lieu d'affectation par exemple, la carrière possible, ses alliés sociopolitiques ou militaires, les sectes possibles impliquées, le mariage envisagé, son assiette financière, son confort matériel) ?⁴⁵

'Migration' – dans l'acception déjà discutable des sciences humaines - n'est-il pas déjà une notion qui diffère largement entre le chercheur et l'observé, le questionné ? Est-ce que l'hésitation, l'imprécision, va subsister dans leur association, et quelle serait cette dernière ? La juxtaposition, concaténation, fusion, etc.. de deux contenus différents ? Par quels moyens et selon quel objectif : les **satisfactions** qu'en attendent divers individus et divers groupes⁴⁶ ?

Indices actuels

Comme nous l'avons vu dans le § précédent sur le raisonnement archéologique, dans chaque palette d'unités (les TC par ex.), chacune est une *généralité* où exceptions, différences sont rejetées systématiquement⁴⁷.

langue...éventuellement associables...

⁴⁵ Je confronterais avec curiosité un de mes estimés collègues socio-anthropologues avec un de mes fouilleurs ou aide-techniques recrutés au village jadis.

⁴⁶ Latour, 2004 ouv.cité.

⁴⁷ Mais parfois maintenues dans un texte annexé ou dans les illustrations. C'est dire combien le lissage est difficile ou même pénible à l'archéologue.

Le jeu d'unités-TC obtenu est confronté à un jeu très différemment construit : celui des singularités vivantes et revendiquées qui veulent ou pas, groupées ou non, devenir ou rester visibles et audibles, *i.e.* vivantes⁴⁸ . Plus encore, ce jeu d'unités 'scientifiques' provoque par son énonciation publique des émergences, plus ou moins fortes et manifestées, d'identités autres, mises en cause par cette énonciation. On sait mal, sinon pas du tout, ce que sont ces questions ; et si telle remarque de paysan figure dans tel rapport scientifique, ce dernier n'en sera en rien modifié dans sa structure et son contenu (peut-être lui sera-t-il adjoint une note ?). La résistance des corps et groupes constitués est bien connue puisqu'elle peut aller, chez les modernes que nous sommes, jusqu'à l'interdiction légale ou *de facto* de tels ou tels sujets⁴⁹, après l'ignorance systématique.

Formations pour les étudiants, stages, films commentés, visites de fouilles, expositions muséographiques, échanges avec les autochtones locaux peuvent être des gestes d'ouverture et une courtoisie minimale appréciables, mais ils ne remettent jamais en cause la définition scientifique du site ou des objets, puisque seule la science en question (archéologie), son épistémologie, ses méthodes, instruments et modèles a défini ces produits, même si parfois les descendants avoués des anciens occupants peuvent aider à la compréhension de tel ou tel objet ou structure⁵⁰) pour les civilisations les moins anciennes. Parfois d'ailleurs, ils y sont indifférents ou s'y refusent catégoriquement comme dans le cas de certains frais islamisés du Cameroun du Nord. Ils peuvent rendre le séjour du chercheur,

⁴⁸ Boutrais, 2001 *Pasteurs du Sud, pasteurs du Nord..et les autres. In* Holtedahl L., Gerrard S., Njeuma M.Z., Boutrais J. (eds) 1999 - *Le pouvoir du savoir de l'Arctique aux Tropiques. The power of knowledge from the Arctics to the Tropics.* Karthala, Paris pp. 21-40

⁴⁹ L'industrie nucléaire, le Goulag pendant des années, les OGM, l'histoire de la Deuxième Guerre mondiale, l'histoire de l'Islam... engendrant selon les cas : orchestration médiatique/ écrasant silence, procès, expulsions et radiations...(affaire Chagnon en France).

⁵⁰ Friessen in Marshall, (ed) 2002 Community archaeology. *World Archaeology* 34, 2.

désagréable, difficile, voire impossible⁵¹ et quelque fois, détruisent/vandalisent l'objet en question⁵².

Les propos et choix thématiques des étudiants africains reflètent bien aussi la nature des questions (et le problème sous-jacent), par leurs discours obsessionnels sur la colonisation européenne et par leurs sujets de mémoires définis en majorité par l'anthropologie/l'histoire, - discours répercutant certes la diffusion du discours intello-médiatique soi-disant scientifique, dominant et autorisé en Occident -, mais aussi ce qui leur paraît, humainement pour eux, et selon leur formation/formatage, saisissable.

Ainsi évite-t-on en général les thèmes 'plus archéologiques' (l'hominisation, le paléolithique, les technologies, les domestications, la paléogéographie, la complexification des sociétés..) ! On ignore aussi l'épistémologie des sciences sociales. Ce choix est révélateur certes de la mauvaise situation faite à l'archéologie⁵³, de ses particularités de terrain, de l'effacement, volontaire parfois, des connaissances qu'elle apporte, de l'ignorance des théories dominantes et donc l'ignorance où sont les étudiants du poids de cette discipline. Mais assez sûrement aussi, il souligne la juste perception instinctive par les jeunes étudiants africains eux-mêmes, de l'histoire en général telle qu'elle porte un sens pour eux. Ils perçoivent bien la grande différence entre des faits qui seront définis en archéologie d'un côté et en histoire et ethnohistoire de l'autre et, partant,

⁵¹ Thiaw 2003 *Archaeology and the public in Sénégal : reflections on doing fieldwork at home. Jour. African Archaeol. 1, 2 pp. 215-225 ; B. Nizesete(Univ. de Ngaoundéré, Cameroun) com.pers.*

⁵² Guha-Thakurta, 2003 ouv.cité.

⁵³ Les formations en archéologie africaine en France sont insuffisamment soutenues. En Afrique, c'est la pauvreté et la solitude qui paralysent souvent les efforts de nos courageux successeurs-collègues africains.

ils mesurent la difficulté à monter des argumentaires archéologiques solides quant à leurs thèmes préférentiels actuels, presque toujours historiques.

Bien entendu certains, à la fois concernés comme Africains et comme scientifiques, décident d'affronter les problèmes vraiment archéologiques ou transdisciplinaires. Ils sont une minorité, et souvent là où des grands thèmes à la mode, largement financés (les origines de l'homme), leur permettent de travailler décentement. Dans ces derniers cas d'ailleurs, ils pratiquent la même recherche occidentale (comme jadis C. A. Diop) que dans le monde développé⁵⁴.

Tous ensemble, ces éléments d'échelles différentes, sont des points de vue - plus ou moins scientifiques car nous sommes en sciences sociales -, ceux des experts (géographes, ethnologues, archéologues, linguistes), fabriquant plus ou moins solidement tels ou tels objets. Mais d'autres objets et points de vue nous intéressent : ceux définis ou pas par les concernés quels qu'ils soient selon leurs situations⁵⁵ et ceux, nouveaux désormais, qu'ils réussiront à fabriquer avec nous, ici les archéologues.

Nous prétendons donc, non pas poser seul des problèmes (sauf ceux liés à l'amélioration – dans notre discipline - de nos définitions), mais tenter de voir qui d'Autre peut en poser, lesquels et quelle forme peuvent-ils revêtir ? Peut-on prévoir ? Peut-on envisager que les problèmes, certains assez vite définissables, ne seront pas posés par des entités prédéfinies mais des entités émergentes, actuellement inconnues, inexistantes ? Donc projeter plutôt que des mots déjà en circulation et déjà lestés, des configurations prévisibles ? Mais à partir de la notion d'[objet] telle que la

⁵⁴ Cf. la remarque de G.P. Nicholas, (2003a ouv.cité p. 16) : " *the reality is that the discipline of archaeology has been and continues to be almost an entirely non-Aboriginal domain* ".

⁵⁵ " *absolutely essential elements of Aboriginal culture probably lie beyond the understanding of anthropologists, let alone archaeologists* " (Nicholas G.P. 2003 *The archaeology of alien landscapes*. In Robertson E. (ed) 2003 *An Odyssey of Space*. Univ. of Calgary Press).

définissent Latour comme '*entité circulante*' et aussi Callon comme '*la chose à définir*'.⁵⁶

Il ne s'agit pas d'opposer deux savoirs globalement appelés traditionnel/scientifique⁵⁷, paire qui est liée à une vision du monde, la *Constitution moderne*. Il s'agit de découvrir comment émergent et se constituent des savoirs nouveaux liés à des identités émergentes nouvelles, ce qui conduira d'ailleurs à la critique fondamentale de cette Constitution.

Nouveaux objets, nouvelles identités

Il existe potentiellement donc, un deuxième ensemble encore non-constitué, c'est celui, certes des objets dits/envisagés/utilisés aujourd'hui par les concernés mais aussi celui que leurs groupements/scissions/répartitions actuels et futurs feront émerger et peut-être persister. Des 'morceaux' en apparaissent dans les publications et de rares chercheurs,⁵⁸ (Seignobos et d'autres comme nous le verrons plus loin) les relèvent et les interrogent. Mes carnets de terrain gardent plus ou moins la trace des visites et questions des villageois quant à ces poteries, cailloux et squelettes que je mettais au jour près de chez eux... Habituellement d'ailleurs, ils ont fortement tendance à être ignorés sinon rejetés par certains, selon la logique explicitée par M. Agier : "*Alors que la trop grande proximité de l'événement rend très vite l'analyse caduque, au contraire le chercheur reconstruit le sens des événements observés à partir d'une problématique dont la portée est beaucoup plus large*"⁵⁹. Notons qu'elle

⁵⁶ Latour, 2004 ouv.cité : 17 ; Callon *et al.*, 2001 ouv.cité.

⁵⁷ Abrégés souvent sous la forme TK (Traditional knowledge) = ST et WSK (Western Scientific knowledge) = SSO. Agrawal 1995 Dismantling the Divide between Indigenous and Scientific knowledge. *Development and Change* 26 pp. 413-439 ; Dods, 2004 Knowing ways/Ways of knowing : reconciling science and tradition. In Rowley-Conwy P. (ed) ouv. cité pp. 547-557..

⁵⁸ Seignobos 2001, ouv.cité Pl. 8 p. 13.

⁵⁹ Agier, 1997 Nouveaux contextes, nouveaux engagements. Comment être sur le terrain aujourd'hui? In Agier M. (ed) 1997 - *Anthropologues en danger. L'engagement sur le terrain*. JeanMichel Place, Paris p. 27

correspond bien à la définition générale d'une science 'dure' : trouver un chemin explicatif dans le fouillis du réel et en faire une "boîte noire"⁶⁰. Le problème est que rares sont les boîtes noires en sciences sociales !

A l'inverse, dans les meilleurs des cas, le chercheur collationne ce qui relève, sur son terrain, du domaine de la rencontre des savoirs. Savoir quelle problématique ces rencontres posent⁶¹ - car c'est elle qui détermine la naissance/vie/mort des [objets] émergents - aboutit certes à prôner la nécessité de dialogue mais certains ne le précisent pas^{61b}. C'est bien là que gît le problème : définir les savoirs en cause c'est définir les cosmogonies qui les portent et donc redéfinir la nôtre : la Constitution moderne puisqu'elle s'appuie sur une cosmogonie/métathéorie et qu'elle est partie - et quelle partie ! - au dialogue.

Le savoir ethnique n'a pas construit et ne reconstruit pas un savoir meilleur, plus vrai, mais un **Autre** savoir⁶². Il faut donc bien différencier ce que les concernés disent de ce que l'ethnologie (ou sa remplaçante) dit qu'ils disent et qui est déjà filtré, sélectionné, mis en forme selon les méthodes mises au point par les sociologues et ethnologues, dans le cadre constitutionnel établi et durci par les vicissitudes sociopolitiques traversées depuis sa naissance. Déjà des abstractions, omissions et taches aveugles, imposées par la *theory*, réductions théorisées de différentes façons (c'est le propre de la science moderne, le 'paradigme' de Kuhn) ou des exposés dans des textes admirables pétris de singularités (Collection 'Terre Humaine') ou dans des synthèses de portée planétaire (C. Lévi-Strauss, R. Girard, A. Leroi-Gourhan) qui ont quitté le territoire strict des sciences

⁶⁰ I. Stengers, 1993 ouv.cité.

⁶¹ Marliac, 2005b ouv.cité ; Boutrais, 2001 ouv.cité.

⁶² Nicholas, 2003a ouv. cité p.17 ; Lyotard 1987 *The postmodern Condition*. In Baynes K., Bohman J. & McCarthy T. (eds) *After Philosophy : End or transformation ?* Cambridge MA, MIT Press pp.73-94..

humaines.

C'est de cette anthropologie habituelle, académique et clubiste, qu'il faut sortir pour trouver les savoirs des autres²⁸. En quelque sorte aussi, il faudrait échapper à l'opposition/complémentarité TK/WSK, discutée par Dods (note 57), qui pourrait laisser croire que tout l'Occident raisonne scientifiquement, alors qu'il est plus juste de dire qu'il en est plus ou moins profondément imprégné selon que l'on considère d'un côté les manuels, les publications de l'Académie des Sciences, les commentaires des médias (la Grande Presse conformiste ou les revues des partis politiques) et, de l'autre, les publications dissidentes, opposées, religieuses, incorrectes⁶³, les revues ésotériques, les associations et autres... Ou encore, selon que l'on a vu tel professeur faire une manipulation physique, tel maître-graveur de l'Imprimerie Nationale au travail ou tel Papou taillant et polissant des pierres.

Notre texte n'a d'autre ambition que d'y réfléchir, imaginer les conséquences et proposer la même solution que celles réussies ailleurs dans le cas des myopathies par exemple : créer un forum hybride⁶⁴, nous extrayant de l'exercice confiné de notre discipline et de son export 'clés-en-mains', en lui rajoutant ceux à qui elle s'adresse en premier lieu. Pour ce qui nous concerne, il s'agira des peuples et individus du Nord du Cameroun, dans le bassin du lac Tchad.

Ce n'est là d'abord que justice et nous verrons que c'est là aussi, pour nous comme pour eux, progrès, à la simple condition que ces forums restent hors des mains des groupes sociopolitiques déjà constitués de par

⁶³ Pour ce qui est des intellectuels, ils sont facilement trouvables grâce à l'embargo médiatico-universitaire et les condamnations qui frappent leurs paroles et écrits et attirent les lecteurs malades du conformisme.

⁶⁴ Callon *et al.*, 2001 ouv.cité.

le monde et “ intéressés ”, qu’ils trouvent leur place légitime, la possibilité de parler, d’être entendus et reproduits sans aucune censure ni condamnation directe ou indirecte ⁶⁴.

L’objet de la recherche.

La question de la place et du rôle des connaissances, dont La Science, dans les sociétés et leurs groupes constitutifs quels qu’ils soient⁶⁵ n’est pas nouvelle une fois replacée dans la réflexion générale sur l’*objet* de la recherche ou de la connaissance⁶⁶. Pour le Nord du Cameroun, des auteurs et, notamment C. Seignobos, J. Boutrais, ont mis l’accent à partir de points de vue variés sur la question. Visiblement le constat a été fait d’une problématique des divers savoirs en cause sans que la réflexion subséquente suive. Ne parlons pas de C.A. Diop porte-parole connu d’entités abstraites, invisibles : les Africains, l’Afrique, les Noirs, et par ricochet, les Blancs...⁶⁷!

A lire Fauvelle-Aymar *et al.*⁶⁸ et d’autres, on voit vite combien, en Afrique noire, cette question est socialement sensible et donc politique. Selon moi, très normalement, une fois connue la *Constitution moderne* qui gouverne nos visions du monde, nos ‘théories’, nos ‘sciences’, même si on dissimule ou ignore sa prégnance⁶⁹.

⁶⁵ Latour, 1991, 1995 ouv. cités ; Callon *et al.*, 2001 ouv.cité ; Agrawal, 2002 Classification des savoirs autochtones : la dimension politique. *Rev. Int. des Sc. Sociales* 173 UNESCO-ERES pp. 325-335 ; Raffles, 2002 Les savoirs intimes. *Rev. Int. des Sc. Sociales* 173, UNESCO-ERES pp.365-375 ; Meskell, 2002 Negative Heritage and Past Mastering in Archaeology. *Anthropological Quarterly* 75, 3 pp. 557-574 ; Nicholas & Bannister, 2004 ouv.cité ; Peck, Siegfried & Oetelaar, 2003 (eds) – ouv.cité.

⁶⁶ Law & Hassard, 2004 ouv.cité.

⁶⁷ Marliac, 2001 ouv.cité.

⁶⁸ Fauvelle-Aymar F.-X., Chrétien J.-P., Perrot C.-H., (eds) 2000 - *Afrocentrismes. L’histoire des Africains entre Egypte et Amérique*. Karthala, Paris

⁶⁹ Marliac, 2004 Du politique en anthropologie et réciproquement à propos d’identité :

La Science

Il suffit ainsi d'écouter et lire la présentation commune et habituelle des procédures d'acquisition du savoir que font scientifiques, politiques et, à leur suite, les médias pour saisir cette gouvernance.

- Soit le discours est orienté vers la protection et le confinement de la recherche (dite alors fondamentale) et de ses professionnels. La Science reste toujours pure et source de vérité et c'est l'homme, certains groupes sociaux ou individus qui la dévoient ou n'y comprennent rien.

-Soit ce discours contient la critique de la dépendance de **La Science** vis à vis de pouvoirs socio-politiques et économiques, tout en évitant l'examen de sa nature ; or c'est elle qui en partie explique en même temps son inadaptation relative et cette dépendance (instruments et machines, par ex.)⁷⁰. De fait, on accepte dans les deux cas sa validité qu'on la condamne ou qu'on la révère. De ce point de vue, les théories qui en découlent jusque dans le domaine des sciences de l'homme, sont criticables, et surtout si elles se déclarent sous les devises brillantes de révolutionnaires ou radicales qui jusqu'ici n'ont été que les rejetons de théories se voulant " scientifiques "...

En effet, ces deux attitudes ne mettent pas en cause la *Constitution* sur laquelle La Science est bâtie dans l'Occident moderne qu'elle a contribué aussi, à fabriquer. Nature et Culture restent les deux pôles qui permettent de comprendre le monde : la Nature, révélée par la science, est le juge de cette compréhension jusqu'au point actuel où, détachant le Culturel-Social de toute nature, les *social scientists* se sont instaurés en juges

l'implication des sciences sociales. *La critica sociológica* 151 pp. 12-32, Rome.

⁷⁰ Cette dernière critique remâche d'ailleurs souvent les mots d'ordre 'révolutionnaires' éculés, bien connus dans l'histoire européenne (e.g. la *tabula rasa*) même si on en connaît désormais, malgré l'embargo informationnel persistant, les sinistres résultats (Soljenytsine, Latour 1991 ouv.cité p. 17 ; Courtois 1997 *Le livre noir du communisme* ; Callon *et al.* 2001 ouv.cité p. 143).

absolus d'un Social-Culturel indépendant où le social se comprend par le social comme le naturel - dans les sciences - aurait toujours été compris par le naturel...Dichotomies fondatrices devenues stériles !

Certains accrochés sur les mêmes positions parfois vieilles de deux siècles et plus, - confirment ainsi l'existence comme le maintien d'une certaine organisation sociopolitique des sociétés modernes⁷¹ (la société post-industrielle, la démocratie délégative). D'autres décidés à en parler, continuent au mieux d'échanger, comme dans une sorte de rituel aujourd'hui bien rodé, des réductions ou des défausses, quelque fois des anathèmes, des insultes, au pire des condamnations judiciaires, sans revenir sur eux-mêmes, trouvant plus rentable d'accuser, et d'accuser en meute, que de se mettre en cause, réédition chez les scientifiques de l'antique mécanisme mimétique⁷². Pourtant,

-1° la critique de *la Constitution moderne*⁷³, nous apprend sur quoi reposent les altérités réciproques des savoirs, scientifique compris, quelle est la nôtre, quelles furent les conséquences historiques de leurs évolutions différentes et le blocage planétaire auquel nous sommes aujourd'hui conduits⁷⁴.

Ce qu'on a communément séparé en savoir traditionnel/savoir scientifique (e.g. note 57), repose en fait sur la domination de l'un des deux alors qu'ils se définissent, chacun pour soi, par des distributions différentes

⁷¹ " La façon dont les chercheurs *intéressent* la société dans laquelle ils vivent et travaillent est corrélée à la configuration sociale du moment en même temps qu'au type de pratique scientifique qu'ils développent "(Callon et al. 2001 ouv. cité p. 94).

⁷² Girard 2004 *Les origines de la culture*. Desclée de Brouwers, Paris.

⁷³ Serres, 1974 *La Traduction* (Hermès III).Minuit, Paris p.127 ; Latour, 1991, 1995, ouv.cités ; Callon 1989 (ed) *La science et ses réseaux. Genèse et circulation des faits scientifiques. Anthropologie des sciences et des techniques*. La Découverte, Paris ; Callon et al., 2001 ouv.cité ; Stengers, 1993 ouv.cité et d'autres.

⁷⁴ Cf. Bruno Latour in *Le Figaro* du 31 Août 2004 : 16 ; Michel Callon in *Le Figaro* du 6 Octobre 2004 : 12.

plus ou moins ontologisées des forces, natures, cultures, pouvoirs, dieux, etc.. Le SSO⁷⁵ repose sur la distinction, construite à compter du XVII^e siècle et devenue ontologique, entre Nature et Culture (purification) associée au mélange constant des deux (médiation) et éloignement de Dieu, association ayant conduit au développement moderne⁷⁵. Le ST⁵⁷ repose sur l'absence plus ou moins forte de cette purification et la formation de savoirs encore pris dans leurs singularités et modalités. Fondamentalement, ils ne diffèrent pas, le SSO n'étant qu'un cas particulier du travail de médiation. " *Le travail de mise en nature ou de mise en société provient de l'aboutissement durable et irréversible du travail commun de délégation et de traduction* "⁷⁵. Le SSO domine toujours le monde moderne dont il est un des fondements. **Mais pourquoi et jusques à quand ?**

-2° les nouvelles pratiques de forums hybrides, leurs réalisations⁷⁶ comme leur théorisation⁶⁴, de même que les procédures locales de scrutin inventées de par le monde (le référendum d'initiative populaire en Suisse et en Californie), montrent que le chemin de la connaissance ne passe plus par ce rejet quasi aristocratique des profanes (longtemps pratiqué en France *e.g.*, par l'élite 'républicaine' symbolisée par les Grandes Ecoles dont surtout l'Ecole Nationale d'Administration), mais surtout propagé avec morgue par nombre de *social scientists* de tous pays et leurs clients médiatiques-politiques depuis des dizaines d'années.

Ces profanes, exclus et affublés de toutes sortes de qualificatifs péjoratifs, hésitent de moins en moins - **et à juste titre** -, quand ils le peuvent, au-delà des modes de représentation en cours, à entrer dans les controverses qui LES concernent : les impôts, les centrales nucléaires, le

⁷⁵ Latour, 1991, ouv.cité p. 192.

⁷⁶ Association Française contre les Myopathies, Fare-Sud (pour le TGV Sud-Est), ADEMAST, etc.

tracé du TGV, les OGM, les drogues, l'avortement, les déchets nucléaires, la Turquie ou l'identité nationale entre autres⁷⁷. Comme leurs frères et cousins, les *First Nations* aux Amériques ou ailleurs, les peuples en cours de paupérisation-destruction, ils demandent simplement à exister, dans des situations d'invasions parfois dramatiques (le Tibet, systématiquement sinisé, les Karen, les Sri Lankais).

L'anthropologie usuelle

L'actuelle analyse anthropologique dite "déconstructionniste" des représentations a réussi à faire passer une méthode pour une théorie et aboutir à la conclusion – pour ce qui nous concerne ici – qu'il n'y a pas d'ethnies nulle part, jamais... Comme si la représentation (que l'on déconstruit) était la réalité, qu'il s'agisse de la représentation indigène ou de la représentation 'scientifique'. Ce glissement est remarquable au sens où il révèle la contradiction consistant à traiter les représentations comme déconstructibles, surtout à partir de leurs dénominations donc à les saisir comme des réalités relatives, alors que l'objectif déconstructionniste est justement de montrer le caractère illusoire, de ces réalités, leur vide. La réalité politique montre par ailleurs chaque jour qu'il n'en est rien.

Tout ceci pour finir suspendu dans ce vide. A tel point que certains *social scientists* déconstructionnistes se raccrochent alors aux termes qu'ils déconstruisent⁷⁸ montrant par là que c'est bien la dénomination qui pose problème et non la réalité, la dénomination étant le résultat – comme en

⁷⁷ Les "Portes ouvertes" et autres "Sciences en fête" ne suffisent plus, non plus que les visites guidées des villageois du Tiers-Monde sur des fouilles où le chercheur/instituteur, *magister dixit*, leur dit et explique ce qui serait leur passé (cf. aussi : Callon *et al.* 2001 ouv. cité p.173) ! Callon & Rip 1992 Humains, non-humains : morale d'une coexistence. In Theys & Kalaora (eds) La Terre outragée. *Autrement*, Paris pp. 140-156.

⁷⁸ Stahl, 1991 Ethnic style and ethnic boundaries : a diachronic case study from West-Central Ghana. *Ethnohistory* 38, 3, pp. 250-275 ; Dozon 1999 Les Bétés : une création coloniale. In Amselle & M'bokolo (eds) 1999 Au cœur de l'ethnie. La Découverte, Paris pp. 49-85.

sciences d'ailleurs mais sans ses méthodes - d'une construction par le ST. D'autres n'en parlent même plus du tout, offrant aux concernés d'aujourd'hui en même temps qu'un passé sans intérêt, un présent angoissant de solitude et un futur massifié par l'individualisation. Cet aboutissement où un 'objet' semble disparaître, devrait cependant nous conduire à le repenser.

Nous, archéo-anthropologues, - contrairement aux politiques actuels - ne devrions plus avancer nos conclusions (même si débattues dans nos cercles professionnels fermés) quant aux cultures ou aux migrations sans en prévoir (ou imaginer ?) les conséquences psycho-sociologiques, politiques ou matérielles (actuelles, définissables ou non), *i.e.* l'intervention des personnes et institutions concernées. Contrairement aux médias, il va falloir peser ce que nous disons et avançons. Il n'y a plus d'imprévisibilité des effets secondaires des actions : *"Les conséquences ne sont pas apportées par les cigognes. On les a fabriquées"*⁷⁹.

Émergences

La définition des cultures pré ou protohistoriques par l'archéologie, une fois publiée, multiplie les incertitudes⁸⁰, et ouvre droit aux réclamations de ceux qui revendiquent ces cultures (ou une partie d'icelles) comme leurs ou celles de leurs ascendants, dans la mesure où les définitions des deux se recoupent quelque part (la poterie, les parures, les inhumations par ex., ou le lieu, la tradition). Ceci est particulièrement visible dans les revendications territoriales, patrimoniales ou culturelles aujourd'hui, à travers le monde⁸¹.

⁷⁹ Beck cité par Latour *in* préface à Beck, 2001 *La société du risque*. Flammarion, Paris

⁸⁰ Hobart, 1993 ouv.cité ; Beck, 2001 p. 21 ouv.cité.

⁸¹ Nicholas & Bannister, 2004 ouv.cité.

L'exemple le plus retentissant fut la réclamation d'africains contemporains déclarant que leur continent soit baptisé 'le berceau de l'humanité'¹⁶. Comme d'autres auparavant, ils semblent penser que l'antériorité spatio-temporelle (Dans quel temps ? De qui et de quoi d'ailleurs ?) confère une sorte d'indiscutable priorité...comme celle acquise par les Aborigènes suite au vote du *Mabo Act* en Australie ou celle acquise par les Amérindiens suite au vote du *Native American Graves Protection and Repatriation Act* (dit NAGPRA) aux E.-U., fortement contesté aujourd'hui⁸². Ils semblent penser que les " faits " établis à certaine date, de certaines façons et étiquetés 'scientifiques', sont absolus et éternels, ce qui est un point de vue d'instituteur, inexact mais, hélas, bien répandu. A peine de se condamner elles-mêmes, les Sciences et l'Histoire se fabriquent continûment et sont en perpétuelle révision quoiqu'affirment certaines lois totalitaires.

Gens du commun et nous-mêmes

Les représentations 'scientifiques' des cultures ou des migrations interfèrent chez les africains en général, comme chez nous, tout simplement avec l'image qu'ils se font du monde, d'eux-mêmes comme individus, comme membres d'une collectivité s'activant le long de ses productions, échanges, contacts, gains et pertes, joies, deuils et espoirs, départs ou enracinements.

Soit ces représentations s'imposent telles qu'elles sont, selon différentes questions, soit elles sont sanctifiées, aménagées, discutées, contestées par des groupes divers, même parfois rejetées par : gouvernement, groupes de pouvoir, ethnies, communautés, partis

⁸² Non sans raison puisqu'il avait été voté alors dans l'ignorance de cultures anté-indiennes désormais de plus en plus visibles...Le *National Geographic* en 1999 fit de même avec la France d'avant 1789, complètement oblitérée ; en l'occurrence exemple inexcusable et significatif de déni d'histoire...

politiques, corporations, instituteurs et professeurs, intellectuels, politiques, entrepreneurs, religieux, sorciers, etc., chacun selon ses objectifs et les alliances qu'il noue avec d'autres. La plupart du temps elles sont en discordance avec les conceptions/définitions qu'ont les gens de leurs passés : définitions du ST adaptées aux circonstances, aux besoins aux **satisfactions** à remplir. Elles sont de temps à autre intellectuellement combattues⁸³, ou parfois même, complètement ignorées, obliérées et remplacées par d'autres récits bâtis tout autrement⁸⁴, ou avec de nouveaux matériaux exhumés par la recherche archéologique par exemple⁸⁵.

Il ne faut pas se leurrer sur l'importance de ces traitements et retraitements inévitables (où l'omission règne aussi) : nous y fûmes nous-mêmes soumis par l'Ecole, l'Université et les médias et l'avons oublié. Nous y sommes soumis derechef par d'autres, de bon ou de mauvais gré, certes, par l'*historiquement correct*, mais de plus en plus⁸⁶. Critiquer avec pertinence l'argumentaire de C. A. Diop⁸⁷, mais d'un point de vue moderne (science ≠ non-science), ne peut cacher le problème qu'il n'a pu résoudre^{87b}, non plus que d'autres modernes d'ailleurs qui est justement : la valeur de la paire science/non-science quant à la connaissance et au bonheur.

Dans mon champ de recherche d'archéologue, il serait présomptueux d'avancer dès maintenant des situations précises de controverses entre savoirs au Nord du Cameroun. Je l'ai dit, nous ne savons que peu de

⁸³ Diop, C.A. 1979 *Nations nègres et culture*. **Présence Africaine**, Paris ; Bernal, 1999 *Black Athena II*. PUF, Paris.

⁸⁴ Dikwa Akwa, 1985 *Les descendants des pharaons à travers l'Afrique*. **Osiris-Publisud**, Paris..

⁸⁵ On oublie qu'il a fallu un certain nombre d'années de recherche pour aboutir aujourd'hui à des conclusions comme : *la civilisation du cardial et la civilisation du rubané* se partageaient notre territoire national actuel, il y a 7 000 ans ! Conclusions elles-mêmes révisables...

⁸⁶ Callon *et al.*, 2001 ouv.cité ; Latour, 2004 ouv.cité.

⁸⁷ Froment, 1991 Science et conscience : le combat ambigu de Cheikh Anta Diop. In R. Waast (ed) *"Les sciences Hors d'Occident au XX^e siècle"*, ORSTOM-UNESCO, **ORSTOM-Paris**, vol. 2 pp. 321-341 ; Marliac 2001 ouv.cité.

choses en dehors des recherches ethnologiques rassemblées en 1973⁸⁸, continuées ensuite, et dont la somme est à réactualiser. Parallèlement la recherche archéologique si elle a beaucoup apporté depuis plus de cinquante ans, n'a pas – sur le plan particulier de sa jointure avec l'actuel – soulevé ce problème à ma connaissance. Hormis bien sûr les rituelles revendications afrocentristes ou soi-disant anticolonialistes, où tout est à re-analyser dans son contexte politique immédiat et bien sûr à redresser. Mais il n'est pas déraisonnable de projeter ces situations et il va devenir nécessaire de les identifier. Dès lors, il faudra se mettre hors du *politiquement correct* africaniste, lequel sera dès lors enregistré comme UNE théorie explicative historiquement située et, comme il se doit, soumise à critique publique.

Il est risqué mais pas difficile de proposer quelques scénarios dans les sociétés directement concernées par nos publications au Cameroun. Il est beaucoup plus difficile d'y définir les 'groupes' qui, par voie de conséquence, s'y constitueront ou pas, face à telle ou telle nouvelle technologie, connaissance, réglementation, produit, immigration, etc...car leur définition dépend de ce qu'ils rechercheront ou pas dans les connaissances archéologiques ou ethnohistoriques (pour ce qui nous concerne ici) dans les cadres évolutifs de leurs propres socio-natures. Ces groupes sont par définition imprécis, inconnus sinon improbables et inconcevables, puisque ce sont les modalités d'évolution des natures-sociétés qui vont les faire naître ou pas en même temps qu'ils créeront de nouvelles sociétés...Ils émergeront des essais, échecs, tâtonnements, quand on saura leur composition, leurs projets et leur auto-description.

⁸⁸ Tardits 1981 *Contribution de l'ethnologie à l'histoire des civilisations du Cameroun. Colloque Internat. 551 du CNRS*, Paris, 2 vol.

Au Cameroun du Nord

On peut tenir pour un *arrêt sur image* valable, les informations collectées par Seignobos et Mandjek dans leur Atlas de l'Extrême-Nord (Pl. 5, 6, 7 ; 8 pour les Peuls)¹⁸. Ainsi la carte de répartition ethnique nous montre, qu'à telle date, des groupes s'auto-identifiaient toujours selon leur tradition ethnohistorique, leur ethnonyme couvrant des compositions variées et anciennes, (bien connues des concernés puisque c'est eux qui les révèlent aux ethnologues), selon des modes d'ethnisation différents⁸⁹, selon les interventions ethnologiques à différentes époques. On peut retenir pour souligner le problème, que l'anthropologie traditionnelle a figé - par son mode d'objectivation - ce qui ne l'était pas sur tel ou tel pas de temps et d'espace et que la nomenclature retenue a persisté jusqu'à nos jours, même si des analyses fines qui lui sont contemporaines (1971) révèlent la complexité des contenus⁹⁰, preuve par ailleurs de la souplesse et de l'utilité des ethnonymes en tant qu'ethnonymes.

A la même échelle, la carte linguistique du même ouvrage (ouv. cité : Pl. 11) peut leur être associée. D'autres points à l'intérieur de ce vaste dessin peuvent être utilisés comme les mouvements que chaque "tradition" a révélés aux ethnologues. Rien là que de bien connu et n'autorisant aucunement à déclarer les ethnies 'illusoires'⁹¹. Ces existences, avec leur côté figé par les langues, sont en butte à toutes sortes de modifications, acceptées ou pas, que provoquent les décisions d'aménagement d'un pouvoir central poursuivant un modèle européen et subissant des pressions socio-économiques et politiques très fortes,

⁸⁹ Seignobos *et al.*, 2001 ouv. cité ; Marliac, 1991 *De la Préhistoire à l'Histoire au Cameroun Septentrional*. 2 vol. *ORSTOM Etudes & thèses*, Paris, carte H.T. ; Marliac, 2005a ouv.cité.

⁹⁰ Juillerat, 1981 *Eléments d'ethno-histoire des Muktele et du Mandara septentrional*. In TARDITS C. (ed) ouv.cité pp. 205-208.

⁹¹ Marliac, 2005b ouv.cité ; 2005d ouv .cité.

difficiles à contrer. On s'aperçoit ainsi facilement que les partis, groupements politiques copiés des pays développés, recouvrent et dissimulent fréquemment des divisions ethniques. Quoi de plus normal ?

Ce que nous proposons d'essayer de voir est au fond similaire à ce qui a pu se passer à des échelles autres et dans des sociétés autres au Nord du Cameroun, dans un temps situable entre le milieu du XIX^e et le milieu du XX^e pour ce qu'on a appelé les ethnies traditionnelles. Des ensembles, que le vocabulaire a fossilisé, évoluaient au milieu de tous les mouvements qui déplaçaient des groupes connus/inconnus ou qu'entamaient des groupes connus/inconnus : échanges, négociations, guerres, alliances et alliances matrimoniales, entre groupes et individus résidents et arrivants, fondant et refondant plus ou moins solidement des ethnies. Celles dont le(s) nom(s) ont traversé un moment d'histoire et y ont persisté comme les Peuls, les Moundang ; celles dont le nom est devenu un mot-souvenir : Zumaya, Maya, Mbaná... et parfois même un mot-valise comme les "Sao"... Des identités ont émergé (Guiziga, Moundang, Mafa..), d'autres ont sombré, à la mesure de ce que les procédures assimilationnistes ou communautaristes choisies ou pas (?), les deux ensemble parfois, réussissaient et **satisfaisaient** les concernés dans tel ou tel environnement naturel et socio-politique.

Il se passe la même chose en ce moment avec l'arrivée – plus ou moins libre et disséminée - sur le marché des savoirs et le marché des changements socio-culturels, politico-économiques et techniques - de définitions nouvelles, ici : les définitions archéologiques. Ceci d'ailleurs en

pleine période déconstructiviste de l'anthropologie à propos des représentations indigènes⁹².

La situation actuelle au Nord du Cameroun est la résultante plus ou moins bien précisable de multiples changements et évolutions selon toutes les nouvelles lois et réglementations que les autorités de ce pays ont prises depuis l'indépendance, tous les traités internationaux et réorganisations régionales, signés pendant la même période, tous les changements environnementaux, bref tout ce qui organise, redéfinit, découpe, nomme et définit (plus ou moins) les gens, les groupes, les espaces, les économies, les ressources, la santé publique, l'armée, les municipalités, la justice, les connaissances et les enseignements etc., a mis ou met en cause continuellement (et a déjà bouleversé) des organisations traditionnelles en général, mêlées aux influences historiques des Bornouans, Peuls, leurs colonisateurs et modèles ; puis à celles, 'coloniales', des Allemands, Français, Anglais, qui plus tard réorganisèrent chacun à leur tour le pays selon les espaces conquis sans pour autant s'y établir. Il nous manque cependant l'enregistrement étendu des réactions de toutes sortes que les gens du commun dans notre région d'étude ont vis à vis de ces connaissances nouvelles concernant plus ou moins directement leurs passés, leurs histoires, leurs " êtres ". De plus le filtrage et codage de ces réactions par l'anthropologie nous paraît des plus discutable étant donné son formattage moderne et son lien avec un certain type d'enjeux sociopolitiques.

⁹² Les anthropologues vivent mal la déconstruction d'ethnies (tout en conservant les ethnonymes), dont ils défendent par ailleurs certaines, bec et ongles, en soutenant toute réclamation identitaire, et abandonnant en même temps les caractéristiques et dénominations de leurs propres sociétés d'origine..

Un tel domaine a été exploré sous cet angle et avec finesse, par Jean Boutrais dans le cas des pasteurs peuls⁹³. Il identifie précisément les problèmes qui se posent, mais les cadres mêmes de sa vision du monde (sa *Constitution*) l'ont empêché d'aller plus loin que la constatation de ces problèmes et l'appel à en tenir compte. En effet enfermer ces problèmes entre deux modes de connaissance (appelés projet culturaliste/projet développementaliste) c'est rester dans la Constitution moderne qui fabrique ces deux projets et les oppose (ouv.cité : 21). Une telle vision court-circuite d'emblée ce qu'elle met en évidence : les difficultés engendrées par les produits et conduites liées à deux visions du monde différentes et en même temps arrête la recherche qui permettrait justement d'en tenir compte⁹⁴. La prise en considération de cette réalité doit contraindre en effet à remonter aux postulats de ces modes de connaissance, donc à prendre en compte le savoir traditionnel tel qu'il EST et tel qu'il est transporté par des individus sans aucun filtrage moderne préalable (anthropologique usuel, par ex.). C'est seulement à partir de ce point de départ dans la réalité, et, de plus, point de départ démocratique, que pourra s'engager la discussion entre les diverses formes des deux savoirs et la construction d'éventuelles agrégats bénéfiques.

En l'absence des concernés, l'anthropologie peut très bien jouer des deux " thèses " ensembles : la thèse culturaliste et la thèse développementaliste (ouv.cité), en folklorisant les cultures, les arts traditionnels, les *pensées sauvages* pendant que s'affirme la mainmise socio-technique. D'où l'intérêt politique et la publicité accordée à ces *forums des peuples* aussi impuissants que vociférateurs, à ces films attendrissants et

⁹³ Boutrais, 2001 ouv.cité : 21-40.

⁹⁴ Latour, 2003 ouv.cité : 24.

psycholibérateurs ou la culpabilisation, uniquement occidentale bien sûr, s'adapte très bien aux exploitations et destructions qu'elles soient importées ou localement prises en mains par des non-occidentaux ou des bureaucrates. Son plus mauvais effet est de détacher les occidentaux abreuvés, de tout intérêt pour les autres sociétés et pour des projets régulièrement resservis rhabillés ou troqués l'un après l'autre contre espèces sonnantes.

Possibles émergences

Prenons des exemples de groupes au Nord du Cameroun, soit déjà existants et évolutifs, soit plausibles mais fragiles.

Il est aisé de penser que face aux évolutions socio-économiques actuelles liées à tel ou tel groupe, face à la montée en puissance de tel ou tel autre, deux autres groupes pour le moment définissables, appelés [les **musulmans/ les non-musulmans**] et qui recourent en majeure partie l'ensemble des populations, puissent se sentir contestés sinon menacés et souhaitent s'affirmer.

Les musulmans

Présents au Nord du Cameroun actuel depuis l'existence du Kanem-Bornou (islamisé au XI^e siècle) devenant plus tard le Bornou, puis du Mandara (XVI^e siècle) et multipliés ensuite par la prise de pouvoir au Diamaré par les Peuls islamisés liés au Sokoto (fin XVIII^e siècle), ils furent plus tard coiffés par les Européens, puis furent – après l'Indépendance – quelque peu relégués par la disparition de leur quasi-représentant (le Président Ahidjo). Tout païen du Nord-Cameroun (*kirdi, kaado/haaBe*) se

convertissant à l'Islam se déclarait jadis peul (*mi pullo*). Etre musulman au Cameroun du Nord, c'était être peul⁹⁵.

Après comme avant la déclaration d'indépendance, les Peuls, drapés dans leur suffisance de musulmans, refusaient l'Ecole pour leurs enfants qu'ils envoyaient dans leurs madrasah. Pendant la même période (la présidence d'Ahidjo, musulman issu de Garoua), la mainmise des croyants sur la haute administration des provinces du Nord, majoritairement non-musulmannes⁹⁶ était nette. Ils s'aperçurent un jour, assez tard, que les païens du Nord passés par l'Ecole coloniale et postcoloniale pouvaient accéder à des postes administratifs : enseignement, gendarmerie, police, fisc, douanes, etc. à des degrés élevés parfois, auxquels leurs enfants '*uneducated*' ne pouvaient prétendre. Les années passant, puis Paul Biya (sudiste) ayant pris le pouvoir à Yaoundé, les Peuls et assimilés, perdirent toute prérogative. Le peuple musulman ordinaire et les marchands enrichis, laissés pour compte, traités d'ignorants, se heurtèrent de façon humiliante un jour ou l'autre, à ces fonctionnaires païens ou christianisés issus de l'Ecole. Ceci au grand plaisir de ces derniers devenus Sous-préfets ou Chefs de service, qui n'avaient pas oublié leur passé précolonial, leur ancien statut de *kirdi* ou dhimmis, les violences historiques, les moqueries et dédains, plus les expressions salaces de ces musulmans, fixant leurs filles sans voiles lors de danses ou fêtes traditionnelles. Quant aux quelques islamisés bien placés et se déclarant pompeusement peuls, païens ou christianisés s'en gaussaient entre eux⁹⁷.

⁹⁵ Comme en Malaisie où devenir musulman c'était : "*masuk melayu*", i.e., devenir malais, entrer dans la "*malaïté*" (*kemelayuan*), par définition musulmane.

⁹⁶ Sous Ahidjo, toute accession à la haute fonction publique des non-peuls païens (*kaado/haaBé*) du Nord passait par la conversion à l'islam, silencieusement imposée comme chez les Kalash du Pakistan par les pakistanais aujourd'hui...

⁹⁷ Comme mon aide-technique - riant du Colonel de Gendarmerie invité à dîner - qui nous jouait, avec effets de manche de son *girke*, les guerriers peuls YllarBé - me disant le lendemain : "*C'est*

Voilà un ensemble qui peut se sentir menacé dans ses intérêts et son auto-identification par la nouvelle situation – décrite abrégée ici - créée par l'arrivée des Européens et la domination de leur modèle, leurs savoirs, leurs objets, leurs machines, après leur départ et l'émergence d'autres groupes par ailleurs non-musulmans.

Il peut (ou pas) décider de s'affirmer et se redéfinir par un fondamentalisme alimenté éventuellement par l'extérieur, loucher vers les Etats nordistes du Nigéria soumis à la Charia. Il peut aussi mettre de côté cette référence pour promouvoir une citoyenneté camerounaise plus large, s'affirmer au sein des différentes identités existantes dans la région, les reconnaissant, créant une structure plus large (Association, Syndicat, Parti, société secrète..), se mettre massivement à l'Ecole occidentale ou négocier son entrée autour du port du voile ou des cours de sport.. Des groupes ethniques différents mais islamisés peuvent adhérer ou se fondre dans ces formes choisies, ainsi Haoussas et Kanuris, ainsi aussi les Mousgoum, tous islamisés, dont l'identité ethnique est en voie d'effacement à travers le recul de leur langue. Qu'est-ce aujourd'hui qu'un musulman dans la région ? Il est clair que la référence à l'archéologie sera courte pour les Peuls puisque leur venue date de l'extrême-fin du XVIIIè mais rien n'interdit qu'on puisse trouver au Nord du Cameroun, traces de peuls antérieurs comme la tradition l'annonce. Les Mousgoum situés historiquement après le Mongossien puisqu'ils disent avoir trouvé le tumulus vide et boisé vont-ils le revendiquer comme leur ?

Depuis quelques années aussi, la conversion à l'Islam ne déclenche plus l'oblitération d'un passé honteux de païen. Les non-peuls quand ils s'islamisent gardent leurs ethnonymes et l'affirment plus ou moins

fortement en refusant de se faire passer pour peuls¹⁸ (Pl. 8 : p. 13). Emergent donc des identités nouvelles qui peuvent s'allier aux peuls grâce à l'islam sans pour autant s'allier pour autre chose comme l'enseignement obligatoire de la charia ou de l'arabe, le port du voile, la possession des terres, le bétail, tel commerce..., et pour ce faire peuvent vouloir s'appuyer sur 'leurs' traditions orales et l'archéologie. Celle-ci peut tout juste avancer que les cultures exhumées sont le 'fonds' dont sont sorties - en partie - les ethnies traditionnelles...

Parmi ces émergences, telle peut apparaître sous une forme x, se fondant ou pas dans une autre par rapport à ce problème : la définition du contenu de l'enseignement. Elle peut émerger avec ou sans nom ou ne pas se solidifier selon les forces en présence et ses choix. Plus l'attachement aux principes de l'Islam seront forts, plus elle se rapprochera des musulmans stricts pour peser sur les décisions à prendre et plus elle enclenchera la disparition de traits culturels et l'apparition de nouveaux, comme la réclusion des femmes chez les pasteurs Mbororo devenant musulmans⁹³.

Chez les musulmans traditionnels eux-mêmes divisés (on le sait historiquement par ex. entre les Peuls *bagaarmi* venus à Kalfou et d'autres Peuls de la région plus fondamentalistes; Seignobos, ouv.cité), une autre division apparaît entre les étudiants frais revenus du Moyen-Orient, concurrents redoutables des vieux malloums et modibbos, beaucoup moins lettrés et arabisés⁹⁸.

Les non-musulmans

On peut dans la panoplie des grands travaux d'équipement (routes, oléoduc Tchad-Océan, barrages, usines), comme dans l'ensemble des mesures foncières, fiscales du Gouvernement et l'afflux de nouvelles

⁹⁸ Holtedahl & Mahmoudou, 1999, Chap. 11. In Holtedahl et al., 1999 ouv. cité pp. 197-230

techniques, imaginer que plusieurs groupes ethniquement différents – à différents degrés - soient touchés dans leur champs, leurs villages, leurs aires de pacages, de collectes, de transhumance, par l'extension d'une route, d'une plantation "Sahel vert", les interdits d'un Parc protégé, l'installation d'un oléoduc ou au marché par de nouvelles taxes de nouveaux produits, ou par diverses appropriations des terres autour de leur village, ou encore par un tourisme avide d'objets 'exotiques'. S'associeront-ils ? Cette association deviendra-t-elle pérenne ?

Vont-ils créer ainsi une nouvelle identité pour lutter contre les méfaits/avantages bien connus de ce genre d'équipement ou contre l'absence de toute démocratie ? Vont-ils réclamer l'application d'anciens droits au sol, s'appuyant sur la profondeur historique que semble leur allouer l'archéologie ? Vont-ils au contraire attirer l'implantation d'une de ces 'modernités' (hôtel, barrage, géothermie, carrière, mine, gazoduc..), la repousser, l'accepter contre dédommagements, etc. ? Et par conséquent revendiquer telle ou telle identité résultant du regroupement des concernés, autour de cet import^{oo} ? En créer une nouvelle par association avec d'autres ? L'étendre aux champs des voisins d'une autre ethnie, sous prétexte de découverte archéologique ? Nous pourrions ainsi évoquer en passant, toutes les occasions plus ou moins locales issues de telle ou telle décision administrative, de tel import économique, provoquant telle dissatisfaction et donc tel ou tel redécoupage/réarrangement plus ou moins solide et visible d'individus, familles, corps de métier, villageois d'origine ethniques variées...

Dialogues et monologues

Mais pour les deux groupes ici délimités, qu'en est-il de leur

^{oo} Cf. Lolive J., 1999 *Les Contestations du TGV Méditerranée*. L'Harmattan, Paris.

conception du passé ? Tout ce qui vient d'être imaginé quant à leurs réponses, repose sur une conception moderne de la propriété, sur une conception moderne du passé. La masse des changements (immigration massive des musulmans chinois à Lhassa, des Africains en France) va-t-elle imposer par basculement démographique, une modification de leur vision du monde ? Vont-ils rejoindre les " *educated* " de leur peuple qui déjà 'pensent comme les Blancs' ? Vont-ils au contraire redigérer ce qu'ils savent des Blancs (conduire une voiture, la réparer, fouiller un site, résoudre une équation..) dans leur univers en conservant avec, l'habitude d'enterrer/cacher des " gris-gris " pour éloigner les voleurs de voiture, en plus du cadenas du portail ? Ou le port d'amulettes ? De respecter tel droit sur les arbres ?

C'est au plan le plus général que le passé redéfini par l'archéologie s'installe de nos jours sur la scène mondiale complaisante des médias, au niveau d'êtres aussi imprécis que " les Africains ", " l'Afrique ", les " bantous ", les premiers hominidés, etc...chaque individu se sentant valorisé étrangement par tel ou tel *homo, erectus, habilis* ou *sapiens* ou même préaustralopithécien (voir les festivités concernant Toumaï au Tchad) !

Conclusion et inquiétudes

Seule la remise en doute des fondements du savoir scientifique accepté comme absolu, la mise en cause de la modernité ouvrent des possibilités d'association entre savoirs. " *Tant qu'elles n'étaient pas analysées dans leur pratique, les sciences ont constitué l'arme de la modernisation* " ¹⁰⁰. Désormais on sait ce que signifie " faire scientifique " et on peut réhabiliter

¹⁰⁰ Latour, 2003 ouv. cité p. 24.

ce qui ne “ fait pas scientifique ” sans pour autant rejeter les sciences.

Nous avons peut-être l'ébauche d'une solution dans ce qui se passe actuellement dans les forums/ colloques/ rencontres hybrides plus ou moins réussis selon leur prise en main par des groupes déjà constitués plus ou moins discrets (altermondialistes, mondialistes, internationalistes, partis politiques, Loges, groupes interdisciplinaires, tel ou tel pays, groupes bancaires, gouvernementaux ou autres). En effet on y assiste à des échanges étonnants entre des positions *constitutionnelles* différentes comme à Calgary lors de la 32^e Conférence Chacmool de l'Association archéologique de l'Université¹⁰¹, où les quelques Amérindiens participants furent priés d'invoquer le Créateur, et ceci au milieu du plus grand respect des “ *white* ” présents, eux-mêmes souvent athées, agnostiques ou, chez eux, anti-chrétiens acharnés. Ces Indiens ne vont-ils pas dès lors s'étonner que les participants *white*¹⁰², n'invoquent pas leur Dieu traditionnel, et même le rejettent et les laissent faire ? Quelle logique vont-ils trouver dans tout cela ? Et quelle logique y trouvons-nous nous-mêmes ? Sinon que les Amérindiens acceptant les modes de recherche “ blancs ” sans en discuter les contradictions épistémologiques (dont l'éloignement de Dieu), les dits Blancs acceptent les religions indiennes en complète contradiction avec eux-mêmes et le mode de connaissance qu'ils pratiquent chaque jour, proclament et, par ailleurs, méconnaissent, fondamentalement ?

Ou bien est-il sous-entendu (ou clairement dit parfois¹⁰³) que l'un viendra bien à bout de l'autre un jour ? Cette menace peut être ressentie tout aussi bien venant de l'hindouisme ou l'islam un jour ou l'autre et par

¹⁰¹ Peck, Siegfried & Oetelaar, 2003 (eds) ouv.cité.

¹⁰² Toujours émoustillés par une cérémonie de “ bons sauvages ” digne de J.-J. Rousseau ...

¹⁰³ Ben Ladden et G. Habache pour l'Islam, certains syndicats français pour La Science/la Raison. Cf. le mensuel syndical des enseignants : U.S. Magazine du 20 Mars 2004.

ricochet du christianisme, tous les trois 'enfermés' dans ce qu'on appelle leurs " croyances conservatrices " ¹⁰⁴ comme commencent à le comprendre certains modernes disant : " ...it is not just traditional Indigenous people who hold very conservative beliefs about worldview and religion : scientific creationism is a response to the perceived threat of human evolution felt by some Christians. " ¹⁰⁵ sans pour autant que ce dernier auteur réussisse – comme tant d'autres *liberals* - à s'extraire de ses propres limites, persistant à définir ces autres visions du monde comme *croyances conservatrices* !

Pour le moment, étant donné le rapport de forces, ils s'accommodent du flou dans l'assurance scientiste de la victoire du Vrai sur le Faux (décliné aussi en Progrès sur l'Obscurantisme). Cet arrière-plan - où l'on croit à la croyance tant qu'il s'agit de celle des autres peuples en voie de modernisation - est effrayant d'impérialisme culturel annihilateur, avec ce qu'il sous-tend de bonne conscience facile, de calculs éradicateurs et stratégies politico-mercantiles mondiales. Il est l'absolu contraire des innombrables déclarations démocratiques en tous lieux et tous moments de par le monde !

Peut-être est-ce vu comme un moindre mal qui ne risque pas de mettre en question l'état du monde actuel où existent plutôt mal que bien (mais pour combien de temps ? ¹⁰⁶, ces étranges échanges/intolérances de savoirs et connaissances que les occidentaux, par ailleurs, sont souvent incapables d'assurer dans leurs propres civilisations allant parfois jusqu'à l'ignorance crasse et la haine ¹⁰⁷ de leur propre histoire.

¹⁰⁴ L'expression *conservative beliefs* implique une conception du temps fille de la Constitution moderne que nous dénonçons et qui classe d'emblée telles ou telles opinions sur la flèche du 'progrès' .

¹⁰⁵ G. Nicholas, 2003b ouv.cité. One could add : " and felt also by some jews, moslems, hindouists, buddhists and sikhs, etc. "

¹⁰⁶ Huntington, 1997 *Le choc des civilisations*. Odile Jacob, Paris.

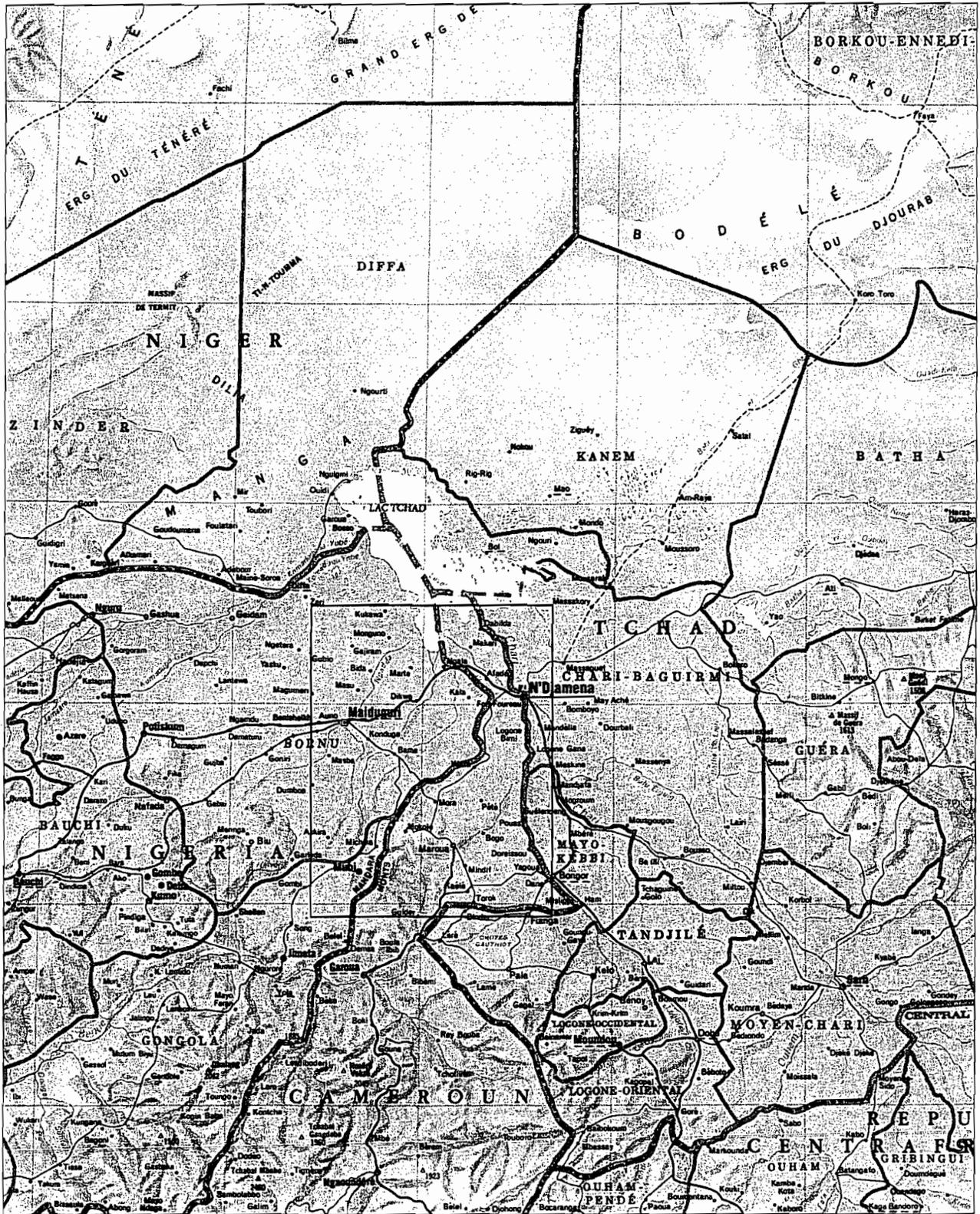
¹⁰⁷ Ainsi aux E.-U. celle des citoyens démocrates des villes et leurs compères 'progressistes' envers

Ni les Amérindiens, ni les Africains, ni les créationnistes – entre autres - ne possèdent de croyances conservatrices (réactionnaires ?) ou spiritualistes ni non plus, les modernes, et autres démocrates de croyances progressistes et réductionnistes et qui se dénoncent les unes les autres¹⁰⁸, à moins de rester sous la *Constitution moderne* avec ses combats modernes/antimodernes/postmodernes là où il faudrait resituer, reprendre et réorganiser les bases de cette Constitution, forme dernière, actuelle et désormais paralysée des modes de visions, de classifications des humains.

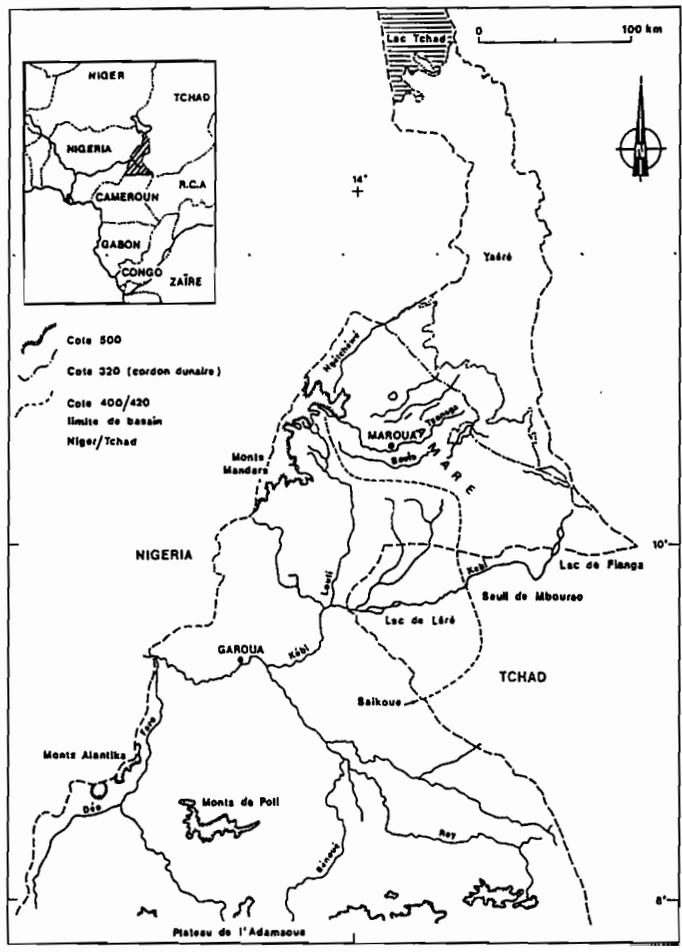
les ruraux républicains ou provenant de la *Bible belt*. Aussi en France, celle des médias et des enseignants envers une certaine histoire de France.

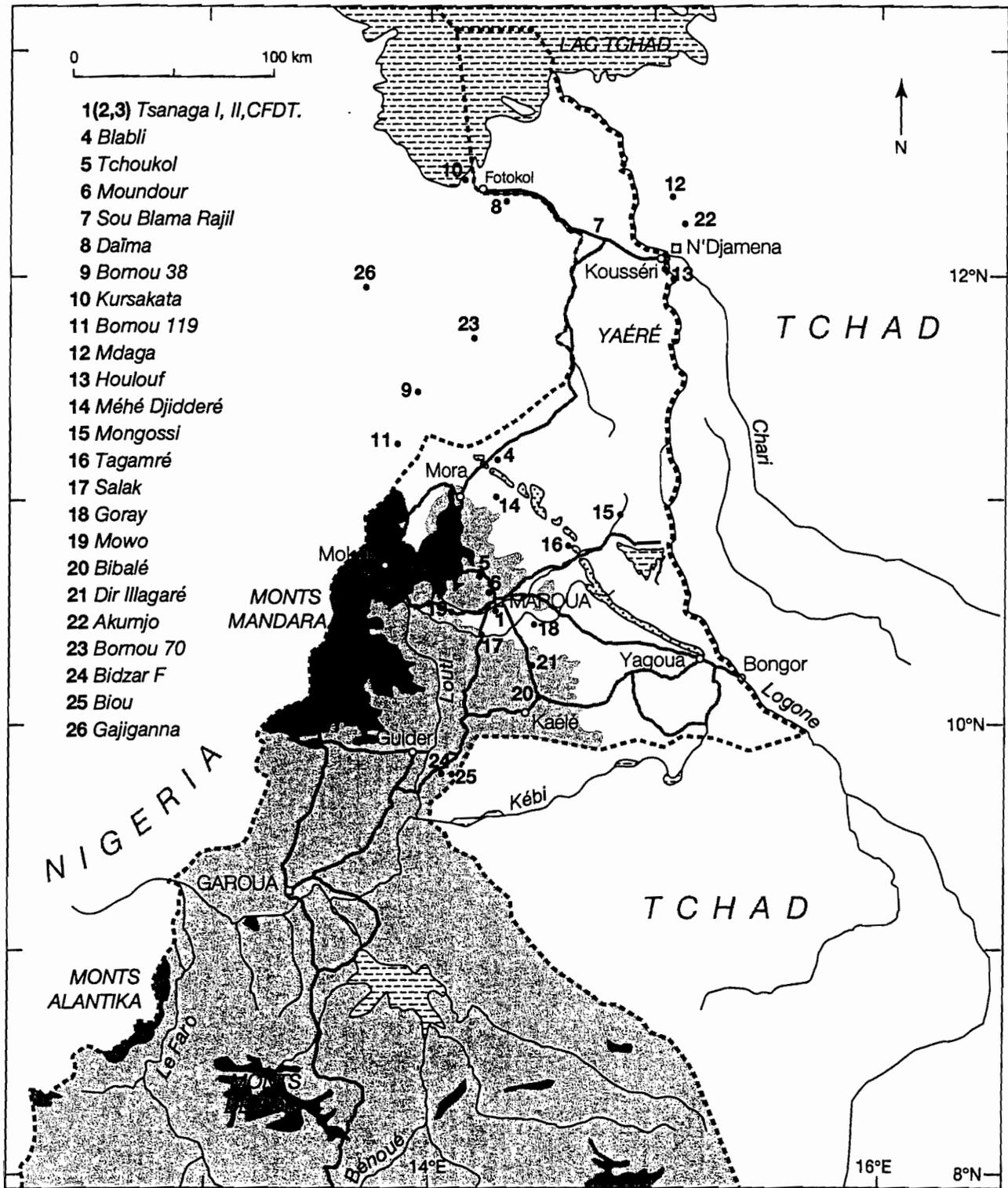
¹⁰⁸ Latour, 1991 ouv. cité p. 169.

Carte 1



Carte 2





Laboratoire de Cartographie Appliquée

